

LE MONDE LIBERTAIRE

LE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

adhérente à l'internationale des fédérations anarchistes

<http://monde-libertaire.fr>



SPÉCIAL MAI 68

TABLE DES MATIÈRES

TERRAINS DE LUTTE

- 4. Vive la grève !, par la Fédération Anarchiste (Tract)
- 6. 1968-2018 : les MaiS des féministes, par groupe Pierre Besnard de la FA (Luttes anti-sexistes)
- 7. Une établie à Renault Flins, féministe révolutionnaire, interview d'Elisabeth et d'Hélène, par Hélène Hernandez (Luttes anti-sexistes)
- 9. L'autre héritage de 68. À qui a profité la liberté sexuelle ? Pas aux femmes... par Hélène Hernandez (Luttes anti-sexistes)
- 10. Des printemps silencieux !, par Christian (Anti-capitalisme, Nature)
- 11. Nanterre : le président matraque, la ministre applaudit ! par Solidaires
- 12. Contre les violences du Gouvernement Macron à Notre-Dame-des-Landes et contre tous les mouvements sociaux, par des collectifs de soutien à la lutte contre Cigéo et l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes du Grand Est (Autogestion)
- 12. Jeudi 19 avril 2018 : 11e jour de l'opération policière, par Zone A Défendre Tritons créte-e-s contre béton armé des occupant.e.s de la ZAD de NDDL (Autogestion)
- 13. ZAD de NDDL : Appel pour une vraie sortie de crise ! ((Appel à soutien)

(A)NTRE ANARS

- 14. Chronique néphrétique. 50 ans après, par Rodkol
- 15. Mai 68, les anars se souviennent (Témoignages Mai 68)
- 19. « Je suis ici et j'existe », par Daniel Pinós (Témoignage Mai 68)
- 25. Mai 68 et le patronat. Détails furtifs d'une histoire souterraine, par Ronald Creagh (Témoignage Mai 68)
- 26. Témoignage à propos de mai 68 : Révolte et révolution ?, par Jean-Marc Raynaud (Témoignage Mai 68)
- 28. "Les murs avaient des oreilles, maintenant ils ont la parole" (Les slogans de mai 68)
- 31. Qu'est-ce que le « scandale de Strasbourg » ?, par Thierry Vandennieu (Débat)
- 33. Situationnistes et anarchistes : « Je t'aime - Moi non plus » !, par Patrick Schindler (Débat)
- 35. Critique du situationnisme, par Gianfranco Marelli (Débat)
- 39. Y'en a marre des cathos ! par, un grand mécréant orléanais du groupe Gaston Couté (Anti-religions)
- 40. Le courrier de nos cher.es lect.eur.rice.s... Denis et Roland (Anti-religions)
- 41. Fake news et pouvoir, Tarnac du siècle, par l'avocat Nanard (Billet d'humeur)
- 42. Pas d'union nationale pour les travailleur.r.se.s ! par Guy (Billet d'humeur)

PASSE-PORTS

- 43. 1968 : quel cru !, par Pippo Gurrieri (Témoignage Mai 68)
- 44. Vents d'anarchie à Paris et alentours peu avant Mai 68, par Tomás Ibáñez (Témoignage Mai 68)

- 45. Tomás Ibáñez, militant libertaire et théoricien anarchiste, par Daniel Pinós
- 46. Un ouragan libertaire appelé à durer, par Tomás Ibáñez (Témoignage Mai 68)
- 50. Affiche Anti-Élections 1968, par Groupe FAGI de Reggio Calabria
- 28. Affiche du groupe anarchiste Ravachol (Meudon-Sèvres), Juin 1968
- 51. LUTTE NO MUOS par Zone A défendre Tritons créte-e-s contre béton armé des occupant.e.s de la ZAD de NDDL (Anti-militarisme, Nature, Santé)
- 51. Don Quichotte de la Sicile contre les paraboles à microondes, interview de Carlotta Gambardella par Monica Jornet (Anti-militarisme, Écologie)
- 54. Les loups ne se mangent pas entre eux, par la Fédération Anarchiste Sicilienne (Anti-militarisme et Écologie)

IN-CULTURES

- 55. Pour les 50 ans de mai 68, le Monde libertaire a reçu et aimé, par Patothe (Livres)
- 56. Ton oeil dans la lucarne de Zazoum. Qu'est-ce qui a changé en 50 ans ?, par Zazoum Tchérev (Affiches)
- 57. Origine des photos de l'exposition Mai 68 à Marseille, par un témoin de cette aventure éphémère (Photos)

- 60. Plus vivants que jamais, journal des barricades, par Guy Girard (Livres)
- 61. « Contingent Rebelle » - Récit d'un réfractaire au service militaire dans les années 1970, par Daniel Pinós (Anti-militarisme)
- 62. Présentation de Contingent rebelle à Publico (Livres)
- 64. Civils, irréductiblement !, par Alain Eludut (Anti-militarisme)
- 66. Agenda Cinéma Mai 2018, par Christiane Passevant
- 68. "Mai 68, la belle ouvrage" de Jean-Luc Magneron. Reprise d'Hervé Leroux, par Christiane Passevant (Cinéma)
- 70. Expo František Kupka, par Felip Équip (Arts)
- 71. Expo Le Bestiaire Médiéval, par Riri (Arts)
- 72. La librairie PUBLICO, par Monica & Patrick (Événements)
- 72. Les Marseillaises anarchistes de Gaston Couté, par le Groupe Gaston Couté (Paroles d'auteur)
- 73. Liste des Groupes et Liaisons de la Fédération Anarchiste (FA)
- 75. Vive la F.A.R.C.E, par Manolo Prolo et Zilber Karevski

Le Monde Libertaire. Direction de la publication : Claudine Amereau. Imprimé sur les presses du Ravin bleu. 7, rue Marie Pia. 91480 Quincy-sous-Sénart. Commission paritaire: 0614 C 80740 Dépot légal 44145 1^{er} trimestre 1977 - Routage 205

Abonnez-vous !

Sans pub, sans concessions, réalisé par une équipe entièrement bénévole, le Monde libertaire existe uniquement grâce à ses lecteurs réguliers.

Comme toute la presse militante, nous sommes extrêmement fragilisés par les coûts énormes de diffusion en kiosque. Les abonnements sont le seul moyen d'atteindre l'équilibre financier qui nous permettra de continuer à diffuser nos idées auprès du plus grand nombre. Il nous manque 300 abonnés pour parvenir à cet équilibre nécessaire...

Soutenez nous, abonnez-vous, abonnez vos amis !



le Monde libertaire mensuel
BULLETIN D'ABONNEMENT
3 symboles d'abonnement, 3 possibilités de règlement

Bulletin à maximum complété à : LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES - Service Abonnements - 143 rue Amélie - 75011 Paris

FRANCE MÉTROPOLITAINE ET DROM COM
Réduite de 50% sur les abonnements de France métropolitaine pour les abonnés/étudiants. Gratuit pour les étrangers.

Abonnement à durée libre
la solution facile et économique !

- Standard : 11,75 € trimestriel
- De poche : 11,25 € trimestriel
- Révol : 5,00 € trimestriel

* Vous pouvez avoir les numéros de Révol, Liberté et plus gratuitement !

* Vous pouvez aussi bénéficier de nos autres offres : le plus intéressant est évidemment...
* Plus d'infos et services grâce nous le journal, par simple appel !

EN AB :
11 numéros + suppléments

- ↳ 11 numéros de base (1 trimestre)
- ↳ Abonnement trimestriel : 35 €
- ↳ Abonnement semestriel : 65 €
- ↳ Abonnement annuel : 115 €
- ↳ Débitaire

Une offre exceptionnelle supplémentaire !
11 numéros de PV à l'abonnement ou 10€ de plus !
 Abonnement trimestriel : 35 €
 Abonnement semestriel : 65 €
 Abonnement annuel : 115 €

Code postal : _____

Ville : _____

Pays : _____

Mail : abonnement@monde-libertaire.org - www.monde-libertaire.org

Vos règlements :

- par chèque postal, mandat ou virement (15 jours ouvrables) - L'abonnement sera révisé automatiquement.
- par mandat bancaire : 0614 78 432 800 - 0614 029 452 800 - 0614 029 452 800
- par prélèvement pour les abonnés à durée libre, sans frais, le mandat de prélèvement bancaire se trouve dans le journal.

ETRANGER

Pour les abonnés en France, l'échange de numéros est gratuit par mandat bancaire à l'étranger. Sinon, les envois sont facturés contre le coût réel de l'envoi (hors taxes).

Italie, Espagne et Suisse
 Abonnement : 15 €
 Abonnement + service : 19 €

Reste du monde
 Abonnement : 11 €
 Abonnement + service : 15 €

Naturalisation de votre nom officiel automatique pour une naturalisation en France (libertaire - abonnez-vous à durée libre uniquement)

En France, vous pouvez bénéficier de la naturalisation automatique pour les abonnés/étudiants à durée libre. Vous pouvez bénéficier de la naturalisation automatique pour les abonnés/étudiants à durée libre. Vous pouvez bénéficier de la naturalisation automatique pour les abonnés/étudiants à durée libre.

11,75 € (11 numéros) (abonnement à durée libre)

11,25 € (11 numéros) (abonnement à durée libre)

5,00 € (11 numéros) (abonnement à durée libre)

Prénoms (à imprimer) : _____

Noms : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____

Pays : _____

Titulaire : _____

Mandat : _____

Signature : _____

Date : _____

Remarque : Le mandat doit être accompagné de la somme de 10€ de plus pour le service de naturalisation. Le mandat doit être accompagné de la somme de 10€ de plus pour le service de naturalisation.

LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES - 143 RUE AMÉLIE - 75011 PARIS - FRANCE

0614 78 432 800 - 0614 029 452 800 - 0614 029 452 800

www.monde-libertaire.org

ÉDITORIAL

On dit Mai 68 comme on dit la Guerre de 14.

Mai 2018, en revanche, n'est pas... ou pas encore?... une date emblématique. Mais est-ce pour autant pour nous, anarchistes, une simple date-anniversaire ?

Non, car le Cinquantième fait l'objet d'une campagne nationale de la Fédération Anarchiste. Pourquoi ? Et pour quoi faire ?

Parce que Mai 68 a été animé par un esprit libertaire, son mode de fonctionnement en usine, dans les universités, ses aspirations, relevaient de l'anarchisme, ses slogans nous invitent toujours à être libres de tout pouvoir, hiérarchie, schéma, programme, diktat, conditionnement.

Un mouvement de révolte contre les deux puissances impérialistes, États-Unis et URSS, a agité le monde : de multiples grèves contre la Guerre du Vietnam dès février 1968, les événements du Printemps de Prague contre la dictature en République Socialiste tchécoslovaque qui éclate en mars et est écrasé par l'intervention militaire des forces du pacte de Varsovie commandées par l'URSS en août 1968. Cette révolution a été la nôtre, affichant clairement son refus de leaders, de guide de la révolution, sa volonté autogestionnaire et ouvrant des voies fécondes de libération. Mai 68 a été anti-autoritaire et donc anti-stalinien, c'est bien la raison pour laquelle la CGT n'a adhéré, en lançant une grève générale, que tardivement (le 13 mai). N'oublions pas que le secrétaire général de la CGT était encore à l'époque obligatoirement membre du bureau politique du Parti Communiste Français et que les consignes venaient de Moscou.

Anarchistes, Mai 68 nous émeut encore et toujours, Mai 68 a fait revivre les barricades de la Commune de Paris, révolution libertaire réprimée dans le sang en mai 1871, elles sont sa spécificité française sur le plan des

images qui perdurent dans nos souvenirs mais aussi des fantasmes qui peuplent nos rêves, et on y a vu flotter le drapeau noir de Louise Michel. Pour la dernière fois ou presque. À quand les prochaines barricades ?

Le slogan "Mars 2018, une lutte à prolonger" reprenant celui de "Mai 68 Une lutte prolongée" est bien plus qu'un souvenir et va au-delà de l'espérance, c'est un appel pour que le 22 mars soit à nouveau la date-clé initiatrice d'une révolution sociale et libertaire. "Ne désespérez pas, faites infuser davantage" étaient les mots du poète Henri Michaux sur les murs de la Sorbonne.

Le printemps 2018 est chaud. Simple convergence des luttes ? Tout ce qui importe c'est que les camarades aujourd'hui en lutte, ouvrier.e.s, étudiant.e.s, agricult.eur.e.s qui, comme en 68, se sont engagé.e.s dans une grève dure à la SNCF, occupent les universités, résistent à l'expulsion de leur ZAD et ce, contre un bras armé de l'État encore plus violent qu'en 1968, ont besoin de notre soutien pour tenir.

De notre soutien et également de notre adhésion à ce mouvement de refus du capitalisme poussé à l'extrême avec son corollaire : la dictature fasciste du libéralisme, pour qui la liberté n'est autre que l'absence de limites au pouvoir de classer, discriminer, exploiter et réprimer autrui. Comme en 68 "Céder un peu c'est capituler beaucoup". Non, l'heure n'est pas à la désillusion ou au pessimisme auxquels voudraient nous condamner les capitalistes (fin de l'histoire et de la politique au profit de la gestion de leur système économique imposé comme vérité et fatalité, plus de révolte possible contre leurs lois). Au contraire, la révolution sociale et libertaire est en marche partout, se construit sous des formes et à travers des expériences différentes (*Indignados* du 15M en Espagne, zapatistes au Chiapas contre le NAFTA, Exárcheia en Grèce, DAF au Kurdistan, etc).

N'oublions pas, avant de porter un docte jugement de valeur empli de réserves et dépourvu de confiance, que le cinquantième de mai 68 nous

rappelle entre autres beaux slogans : ICI ON SPONTANE. La révolution sociale et libertaire peut aussi éclater comme un immense éclat de rire à tout moment : "L'imagination détruira le pouvoir et un immense éclat de rire vous enterrera"* ; en italien "Una risata vi seppelirà", le slogan anarchiste outre-alpin le plus populaire. Le pouvoir le sait, c'est pourquoi si on voit beaucoup de publications sur Mai 68 (si ça peut se vendre, les *capitalos* accourent), ce cinquantième est peu présent en revanche dans les discours des politiques et leurs médias, ils croisent même les doigts sous la table.

Popularisé lors de la révolte étudiante de 1977 en Italie, il a été attribué à Bakounine.

Pour le CRML, Monica



TRACT

Vive la grève !

Depuis quelques semaines maintenant, les cheminots ont engagé un rapport de force historique avec le gouvernement et la Direction de la SNCF contre le projet de casse du service public ferroviaire et de destruction du statut cheminot ; et la mobilisation est visiblement loin de faiblir. Au contraire, l'heure est à l'ancrage et à la multiplication des foyers de lutte.

Tout a commencé le 22 mars dernier : premier coup de semonce à l'adresse du gouvernement.

Plus de 400 000 cheminots et fonctionnaires défilaient dans la toute la France. Rien qu'à Paris, ils étaient 50 000. Au lendemain de la grève des cheminots les 3 et 4 avril, c'est la Direction de la SNCF qui cherchait à minimiser la participation des grévistes. Rien n'y a fait : tous personnels confondus, un salarié sur deux était en grève. Depuis, les effectifs des travailleurs mobilisés restent au beau fixe.

Du côté des cheminots, le combat s'annonce long et dur, face à des ennemis de classe prêts à tous les coups bas. D'un côté, la Direction de la SNCF s'emploie autant qu'elle le peut à briser la grève : gilets rouges, remplacement d'agents de conduite par des cadres peu formés et d'agents d'un technicentre par des travailleurs anglais, comptage illégal des jours de grève, etc. De l'autre, un gouvernement qui brouille les pistes pour faire passer sa réforme en force : faire mine de reculer en abandonnant le recours aux ordonnances, puis écriture en catimini d'amendements pour éviter discussion et contradiction à l'Assemblée nationale.

Parallèlement, la tactique éculée de stigmatisation des fonctionnaires et chemi-

nots peine à prendre dans la population, et ce, au grand dam des politiques et des patrons. Au contraire, la solidarité en acte, elle, est bel et bien là ! Des caisses de grève se multiplient et atteignent des sommes astronomiques, signe d'une détermination florissante chez les travailleurs et travailleuses à stopper un gouvernement embarqué, depuis son arrivée au pouvoir, dans une frénésie libérale de casse sociale, qui après s'en être pris au code du travail veut désormais sacrifier ce qu'il reste des services publics sur l'autel d'une rentabilité économique toujours plus assoiffée. Face à ce mouvement de solidarité, gouvernants, patronat et médias bourgeois se voient bien obligés de revoir leur discours dessinant une population systématiquement opposée aux travailleurs en grève.

D'autres corps professionnels sont aussi engagés dans la lutte.

En effet, l'heure est à la généralisation des grèves : déjà les cheminots sont rejoints dans de nombreuses villes par les éboueurs, les salariés de La Poste, de l'Énergie (électricité et gaz), d'Air France, les étudiants de Tolbiac et d'ailleurs. Par ailleurs la grogne n'est pas éteinte du côté des personnels hospitaliers, des retraités ...

Chez les postiers le mouvement prend de l'ampleur. Il faut dire que ceux-ci subissent la privatisation promise à la SNCF, ainsi que la précarité, les licenciements et la répression antisyndicale. Dans chaque bureau, dans chaque service, ce n'est que restructurations, réorganisations, imposées par les Directions. Alors le personnel s'organise et les grèves s'étendent : notamment à Rennes et dans l'Ille-et-Vilaine. Les facteurs et factrice de Bordeaux et du département

connaissent les mêmes problèmes que leurs collègues rennais et y répondent de la même manière : la grève. Depuis mars, la mobilisation est également là à Bordeaux : vingt bureaux y sont en lutte. C'est aussi la grève chez les postières et postiers du 92 qui ont ainsi apporté leur soutien à Gaël Quirante, syndicaliste de SUD—PTT, licencié pour son engagement syndical par la Direction de la Poste et la ministre du Travail, contre l'avis de l'Inspection du Travail.

Les lycées et les universités ont également rejoint le mouvement. Ils sont mobilisés contre le projet de réforme du Baccalauréat et pour l'abrogation de la loi ORE (pour l'Orientation et Réussite des Etudiants). Ces réformes sont en passe d'aggraver les inégalités sociales déjà générées par l'école, d'une part en accentuant la différenciation des offres de formation selon les établissements (fin des filières et choix des options à la carte. Faut-il encore que les établissements puissent disposer des enseignants pour proposer ces options), et de l'autre en instaurant une sélection fa l'entrée à l'université.

A l'université et dans le secondaire, la contestation a gagné de nombreux enseignants, qui se refusent fa effectuer la sélection des candidats. Mais ce sont surtout les étudiants qui se sont mobilisés et qui constituent le fer de lance de la contestation : les mouvements d'occupation des locaux se multiplient et sont soutenus bien plus largement en dehors des murs de l'université. Les facs deviennent des lieux de discussion et d'organisation du mouvement étudiant, mais permettent aussi d'expérimenter des « cours alternatifs » et des rencontres avec d'autres secteurs en lutte.

La mobilisation prend chaque jour plus d'ampleur, et ce, malgré les assauts de la

police et des nervis fascistes, enhardis par la complaisance des présidents d'universités et des parlementaires de la droite la plus dure comme de la majorité présidentielle.

Que voulons-nous ?

Face aux mesures autoritaires d'un gouvernement aux services des possédants, nous prôtons le fédéralisme libertaire ou les principes de la liberté d'association, l'autogestion et la socialisation des moyens de production doivent présider à l'organisation de la société.

Pour l'heure, il nous faut tout d'abord nous réapproprier les services publics pour les rendre accessibles à toutes et tous : ces services doivent être de qualité, tendre à la gratuité ; il faut que leur gestion passe aux mains des collectifs des travailleurs regroupés en syndicat ou structure de classe, seuls capables de contrôler et d'organiser la production avec les usagers des secteurs concernés, à la hauteur des besoins de tous et de chacun. Par extension, la gestion d'un quartier, d'une commune, doit se faire sur une base égalitaire et doit permettre à toutes et a tous de bénéficier des services municipaux indispensables (logements, poste et télécommunications, médiathèques, santé, transports, etc.).

Aujourd'hui, il nous faut organiser et ancrer les luttes là où elles émergent et sont prêtes à se déployer. Nos victoires locales, pourront servir de modèles à d'autres, pour se déployer avec le concours de toutes celles et tous ceux prêts à se battre. Ainsi, nous pourrions favoriser la prise de conscience de ce système d'exploitation capitaliste. Ainsi, nous pourrions contrer ce système politique centralisateur a son service et toujours prêt à l'imposer où qu'il puisse s'étendre. De là pourront se créer les nouvelles institutions par la maîtrise des travailleurs à la base.

www.federation-anarchiste.org



LUTTES ANTI-SEXISTE

1968-2018 : les MaiS des féministes

Le Collectif National pour les Droits des Femmes organise le 5 mai de 9h30 à 18h30 à la Mairie du 4^{ème} arrondissement de Paris, 2 place Baudoyer, métro Hôtel de Ville, un colloque intitulé : « 1968-2018 les MaiS des féministes...luttons des groupes femmes d'entreprises et des commissions syndicales ».

« Mai 68 nous a faites ». Plus qu'un anniversaire, nous voulons « célébrer » une FILLiation, la force d'un mouvement social, sans précédent dans le monde occidental, qui a vu se dresser une génération étudiante et près de 9 millions de grévistes durant plusieurs semaines. Cette grève illimitée, la volonté, exprimée dans le monde entier, de révolutionner en profondeur l'ordre établi, ont fait se lever des hommes...et des femmes. Actives dans les manifs, les comités de grèves ou sur les barricades, leur histoire est souvent occultée. La parole des femmes, la déferlante féministe, n'apparaissent que 2 ans après. Mais les femmes tiennent là leur expression : la marmite bout et le torchon brûle. Les féministes sont présentes partout. Y compris dans les lieux de travail où elles créeront des groupes femmes d'entreprises et des commissions syndicales en lien direct tant avec le MLF qu'avec les mouvements sociaux. C'est cette histoire-là que nous voulons raconter, celle de plus d'une décennie d'espérance, de combats fous, de victoires et peut être d'illusions. Cette histoire qui nous mène à toujours lutter pour conquérir l'égalité dans un monde sans exploitation, sans racisme et sans oppression.

POUR S'INSCRIRE (obligatoire) :
<https://bit.ly/2Ge75ac>

Groupe Pierre Besnard de la FA

COLLOQUE 1968-2018
LES MAIS *des féministes...*
luttons des groupes femmes d'entreprises et des commissions syndicales.

Samedi 5 mai 2018
9h30-18h30

Mairie du 4^{ème} arrondissement de Paris
2 Place Baudoyer. métro Hôtel de Ville.

POUR S'INSCRIRE : <https://bit.ly/2Ge75ac>

COLLECTIF DROITS DES FEMMES
MAIRIE DU 4^{ème} ARR. PARIS

LUTTES ANTI-SEXISTE

Une établie à Renault Flins, féministe révolutionnaire

L'émission Femmes libres sur Radio libertaire a reçu, le 21 février 2018, Fabienne Lauret, pour son livre édité chez Syllepse, *L'envers de Flins, une féministe révolutionnaire à l'atelier*, elle était accompagnée d'Annick Coupé qui a assuré la préface. Fabienne fait partie de ces jeunes qui ont suivi la pensée de Mao Tse Tung, notamment un texte de 1957 qui appelait les intellectuels à servir les masses ouvrières et paysannes. L'exemple le plus rapidement connu fut Robert Linhart qui a passé une année, comme OS 2, dans l'usine Citroën de la porte de Choisy. Il y raconte la chaîne, les méthodes de surveillance et de répression, la résistance et la grève. Son livre *L'établi* est paru en 1972 aux Editions de Minuit. Ces jeunes révolutionnaires -la plupart étudiants-avaient décidé politiquement d'aller travailler en milieu ouvrier. Selon Marnix Dressen, il y en aurait eu de 2 000 à 3 000 de 1967 à 1989 : mais combien de femmes ? Parler d'une femme établie, comme Fabienne Lauret, c'est une façon de rendre visible ce qui est invisible, les publications sur les femmes établies étant très rares. C'est justement pour cette raison que les éditions Syllepse ont demandé à Fabienne son témoignage.

Radio libertaire : Tu as commencé à travailler à Flins en 1972, après avoir commencé des études à l'Université. Pourquoi as-tu arrêté tes études pour aller à l'usine ?

Fabienne Lauret : J'étais lycéenne en 68 au lycée Hélène Boucher à Paris, et déjà une des animatrices de la grève. La direction du lycée Hélène Boucher l'a vite fermé parce que nous, les filles, revendiquions notre émancipation : on voulait voir les garçons, remettre en cause la pédagogie, la direction du lycée,

ne plus mettre de blouse, avoir le droit de porter des pantalons... Mon copain un peu plus politisé que moi, Nicolas, était au lycée Henri IV. Mai 68, c'était un mouvement de la jeunesse, pas qu'étudiant : des lycéens, des étudiants, des jeunes ouvriers, des jeunes salariés... J'ai passé tout mon mois de mai et de juin au Quartier latin. C'est mai qui a changé ma vie ! Puis, la grève dans beaucoup d'usines, c'est devenu une grève générale : entre 9 et 10 millions de grévistes ! Et il y avait cette usine de Renault-Flins, dont tout le monde parlait, une usine assez « chaude », mobilisée. Il y a eu l'événement grave de juin, la mort d'un jeune lycéen, Gilles Tautin, plus ou moins poussé par les CRS dans la Seine, à Meulan, il s'est noyé, ça a été un choc terrible. Il y avait des affrontements importants tout autour de l'usine, beaucoup de blessés, de jeunes agressés, les jeunes ouvriers avaient demandé que les étudiants viennent les aider. En 68, j'allais à tous les meetings, surtout à la Sorbonne. J'ai découvert la politique, une bouffée d'air frais, une ambiance incroyable, une libération de la parole et des relations entre les gens. Il y avait plein de mouvements : beaucoup de maos, quelques anarchistes, etc. J'ai été attirée par un cercle JCR, assez actif, il y avait Daniel Bensaïd, Henri Weber, Henri Maler, ... Les militants révolutionnaires disaient, après la grève et les élections, les Accords de Grenelle, c'est une répétition générale, il faut aller là où cela se passe, dans la classe ouvrière. Ce sont les salariés qui ont arrêté l'économie, certes la jeunesse a lancé le mouvement, mais la grève a tout arrêté, a créé un rapport de force, un basculement possible du pouvoir. Et on s'est dit, on n'est pas dans la classe ouvrière, on est étudiant, salarié mais pas là où il faut, il faut y aller. Et on

a rejoint un courant de la LCR, Révolution (qui est devenu ensuite OCT, organisation communiste des travailleurs). Révolution voulait faire un pont entre les maos et les trotskystes. Alors on est allé à Renault-Flins parce que peut-être, c'était plus abordable qu'à Billancourt, qui était un bastion tenu par la CGT, les communistes. Il y a eu des établis proches de la LCR qui sont allés après à Billancourt. Il y en a eu pas mal dans les gros bastions ouvriers, on ne s'en rend plus compte car ces bastions-là ont été démantelés surtout dans l'automobile. On est partis en groupe, c'était une décision collective : s'établir à quatre dans cette zone industrialisée, il faut être avec le peuple. D'autres copains et copines sont allés dans d'autres usines, comme la cellophane, Dunlop, etc. Certains étaient étudiants, d'autres salariés qui avaient des professions, il y avait des médecins, des éducateurs, ... On est partis à plus d'une vingtaine s'installer, vivre là-bas. La majorité des établis après 68 étaient des maoïstes, mais il y avait aussi des trotskystes, moi j'étais à Révolution.

RL : Tu avais travaillé dans d'autres usines ?

FL : Oui, nous avons compris qu'il fallait préparer le terrain. On commençait par distribuer des tracts mais ce n'était pas les établis de l'usine qui distribuait les tracts, c'était une équipe extérieure car il ne fallait pas se faire repérer. Dès 1969, on distribuait des tracts qui s'appelaient Combat rouge. On avait un copain, Edmond, bon dessinateur, qui a fait le logo : un poing brandi tenant une clef à molette. Les ouvriers l'appelaient Clef à molette. On avait un langage châtié mais très radical et ça plaisait beaucoup. On en mettait plein la gueule à tout le monde, au patron, au gouvernement, aux chefs.



Pour s'établir en usine, il ne fallait pas dire sur le CV qu'on avait le baccalauréat, pas dire que j'avais fait deux ans d'études, en fait j'avais rien foutu à la fac de Jussieu et de Censier en histoire-géographie, il fallait le cacher. J'avais fait des enquêtes chez l'Oréal, des p'tits boulots comme ça. Je suis entrée dans une usine, Gringoire, à Mantes la Ville, une fabrique de biscottes. Alors là, c'était un choc ! La chaîne de biscottes, beaucoup de femmes, 400, les hommes étaient à la fabrication de la pâte, les femmes à l'emballage. Ça brûle les mains, ça les râpe et puis surtout, il faut aller chercher les biscottes très, très, très loin sur la chaîne, sur le tapis qui arrive et les mettre dans la petite chaîne qui passe devant. C'est mortel pour les lombaires, terrible, la chaleur, l'odeur aussi des biscottes. J'ai fait longtemps des cauchemars de ces biscottes qui m'étouffaient, m'envahissaient la nuit, qui tombaient sur moi.

RL : Ton premier jour de travail, tu décris déjà plein de choses au niveau des conditions de travail, le bruit, la lumière, les gestes, le fait que les femmes sont assises et se tournent le dos, en rang d'oignons, elles ne se voient pas, ne se parlent pas...

FL : En préparation, elles ne se voient pas mais au montage, c'est différent, mais elles étaient éloignées par un tapis central où on jetait les pièces qu'on avait cousu. Avec le bruit des machines, c'était difficile de se parler. Il fallait parler fort mais on parlait quand même. Le 3 mai 1972, j'entre à Renault-Flins comme mécanicienne. Encore un choc : l'atelier de couture était relégué au fond du 2^{ème} étage de la sellerie, comme si c'était une espèce de gynécée, il y avait des centaines

et des centaines de femmes, les hommes appelaient l'atelier « le parc à moules », élégant ! Et moi cela m'avait énormément choquée. Les hommes blaguaient sur le fait que les femmes sentaient la moule dans l'atelier. Dévalorisant, très méprisant, dégradant sur le sexe des femmes ! Et quand on passait dans un atelier d'hommes, tous se mettaient à siffler, dans un brouhaha incroyable ; les mecs te faisaient des remarques, des blagues salaces, un peu toujours sexuelles. J'avais 22 ans, j'étais assez timide, en fait c'était impressionnant. Il y avait du harcèlement sexuel, j'en parle dans un chapitre du livre. Harcèlement sous-terrain, caché, personne n'en parlait. J'ai défendu une femme qui avait été agressée. J'en ai défendu plusieurs. Aujourd'hui, il n'y a plus d'ateliers spécifiques de femmes. Chez Renault-Flins, l'effectif de personnel est monté de 2 000 en 1952 (création de l'usine) jusqu'à 22 000 personnes dans les années 70-75. Au fil des ans, et malgré les nombreuses grèves jusqu'en 1983, ça a dégraissé dans les années 85-90, comme sur l'ensemble des usines d'automobiles du fait de la robotisation et de l'externalisation de tout l'équipement automobile intérieur, les sièges, la couture a disparu, les pavillons, les planches de bord, l'habillage. Aujourd'hui l'effectif est de 4 500 personnes dont la moitié est intérimaire : sur les chaînes, 80% sont des intérimaires. L'intérim c'est une volonté de casser les collectifs de travail. Pour les femmes ouvrières, elles étaient ouvrières, employées, jockeyettes (pour conduire les voitures sur le parc de vente), contrôleuses, dans les bureaux. Puis toutes les embauchées se sont retrouvées à la chaîne. Féministe est devenu ma seconde nature. J'y suis tombée dans le bain de l'après 68 comme des milliers d'autres femmes. Ma double journée de travail était plus militante que ménagère : groupe femmes sur les Mureaux, commission syndicale femmes. Il y avait pas mal de demandes de femmes pour avorter. On voulait donc créer un groupe MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement) à Renault-Flins, en plus du groupe MLAC de la ville. On a fait voter la décision en conseil syndical par la section CFDT, on a demandé à la CGT qui a refusé, non pas pour des questions religieuses mais

pour des raisons politiques : la confédération CGT n'était pas dans le MLAC.

RL : Et aujourd'hui comment tu vis le changement dans le monde ouvrier, le syndicalisme, ...

FL : De mon côté point de nostalgie puisque j'assume pleinement les victoires comme les défaites, les avancées comme les reculs, les joies comme les peines, les oublis, les erreurs d'analyse comme les enseignements. « *Et puis, même si l'intensité des luttes paraît moindre, il n'y a pas eu de si grand blanc entre l'après-68 et aujourd'hui. Avec une gravité autre, de nouveaux et sérieux enjeux, tels les causes et les conséquences du réchauffement climatique. Avec d'autres formes de recherches d'expression et d'organisation, qu'elles soient indignées, désobéissantes, insoumises, zadistes, alternatives, debout la nuit ou le jour à Flins ou ailleurs.* »

Fabienne, lors de l'interview et dans son livre, évoque mille autres choses, les grèves, sa première grève en 1973, sa militance CFDT, les revendications ouvrières, le machisme, le racisme mais aussi les luttes des travailleurs immigrés, la question du harcèlement moral. Elle est restée 11 ans à l'atelier puis elle a été salariée du CE, à la médiathèque et l'animation. Elue au Comité d'entreprise puis salariée de celui-ci, elle participe au développement d'une autre conception de cette institution sociale, qui heurte les conservatismes de la direction syndicale qui succède à la CFDT, et qui utilise contre elle les méthodes patronales les plus éculées. Elle est partie à Solidaires jusqu'à sa retraite. Annick Coupé a préfacé ce livre : « *De ces dizaines d'années passées à Renault-Flins, Fabienne nous transmet sa volonté de continuer à participer à la transformation du monde. Ce livre mérite d'être lu par ceux et celles qui sont de la génération de Fabienne mais aussi par ces jeunes générations qui n'acceptent pas qu'on leur ôte tout espoir de changer le monde !* »

Interview d'Elisabeth et d'Hélène,
transcription réalisée par Hélène
Emission Femmes libres sur Radio
libertaire

LUTTES ANTI-SEXISTE

L'autre héritage de 68

A qui a profité la liberté sexuelle ? Pas aux femmes...

Enfant en mai 68, historienne, féministe, abolitionniste, Malka Marcovich a été témoin de ce que Mai 68 a représenté pour toute une génération. Sa façon de l'évoquer lève le voile de ce que cela a imposé aux femmes. « *Tu ne veux pas baiser, alors t'es pas libérée* ». Combien de femmes l'ont entendu ?

Merci Malka d'y revenir et de nous donner des clés pour mieux comprendre ce que nous, enfants, adolescentes, jeunes femmes, avons vécu dans l'après 68 à notre insu et sans notre plein gré. La presse, les militants et de nombreuses militantes s'accordent à vanter la libération de la sexualité. D'autres, et surtout des femmes, en avaient une impression étrange voire un goût nauséabond. Si la sexualité s'est libérée de certains tabous et archaïsmes, qui a profité à toute une jeunesse grâce à la contraception et aussi l'avortement, il n'en reste pas moins que la sexualité reste dominée dans un contexte patriarcal et machiste. Malka dévoile comment cette « révolution » a entraîné les jeunes et même les enfants dans une sexualité prématurée au romantisme de David Hamilton(1), aujourd'hui enfin reconnue comme violence et viol. Elle brise ainsi le silence qui enveloppe les violences subies pendant ces années de « liberté », cette liberté imposée aux conditions des puissants.

En ré-évoquant ce qui fut l'environnement culturel, elle met le doigt où cela fait mal. Elle décortique films, documen-

taires, livres, publicités, elle conduit des entretiens auprès de femmes et d'hommes qui ont souffert d'abus sexuels insidieux ou manifestes. Elle met en lumière ce qui quelques années auparavant a servi les dérives de la « révolution sexuelle » : le tout sexuel avec l'explosion de la pornographie, de la violence, de la prostitution, la banalisation de la perversion et de la transgression, l'arrivée de la sexologie. Comment apprécier aujourd'hui, au moment des #, le viol de Maria Schneider par Marlon Brando, commandé par le réalisateur Bertolucci (2) dans *Le dernier tango à Paris* (1972), ou l'esclavage sexuel des femmes comme l'expérience absolue de l'émancipation dans *Portier de nuit* de Lilliana Cavani (1974) ou dans *Histoire d'O* de Just Jaeckin (1975) ? Comment en est-on arrivé à ce que des femmes et des hommes politiques, des artistes, des écrivains, des journalistes, soutiennent publiquement des violeurs tels des Polanski ou DSK ?

Bien sûr, dans le sillage de Mai 68, ce sont également les luttes pour le droit à l'avortement, contre l'autorité parentale, contre celle des enseignants, contre celles des époux, contre celle des patrons, et aussi la libération de la parole des femmes et des procès retentissants comme celui de Bobigny en 1972 ou le premier procès pour viol en Cour d'Assises en 1978, et tous ceux contre l'excision.

Malka Markovich termine son livre en rappelant la chanson de Tracy Chapman

« Crossroads » : « *Nous sommes au carrefour de l'Enfer, tous les démons restent sur nos chemins. Nous n'avons plus le droit de nous taire.* »

Hélène HERNANDEZ, Co-anima-
trice de Femmes libres sur Radio li-
bertaire, Groupe Pierre Besnard

Malka Marcovich, *L'autre Héritage de 68, La face cachée de la révolution sexuelle*, Albin Michel, 2018. EN DIRECT SUR RADIO LIBERTAIRE DANS L'ÉMISSION FEMMES LIBRES LE MERCREDI 23 MAI 2018.

Flavie Flament, *La consolation*, J.-C Lattès, 2016.

Bertolucci reconnaîtra dans une vidéo en 2013 que la scène de viol a été planifiée à l'insu de l'actrice.

ANTI-CAPITALISME, NATURE

Des printemps silencieux !

Nous étions dans le taxi en direction de l'aéroport de Naples. Je me disais que peut-être cette ville n'avait jamais eu de moineaux. Je demandai au chauffeur, pour en avoir le cœur net, si c'était le cas ? Son silence songeur m'a intrigué puis il nous a dit d'un air étonné, qu'à une époque, ils venaient manger dans leurs mains lorsqu'ils prenaient leurs sandwiches.

Oui, je sais, *ce ne sont que des petits oiseaux*. Quand avez vous vu la dernière fois ce petit rapace qui fait du vol sur place, ou vol saint-esprit, habituellement sur le bord de nos routes, le faucon crécerelle ?



Il n'y en a plus ou presque. Au retour de chacun de mes comptages, je suis déprimé (je participe au STOC depuis 2003 et au SHOC pour le Muséum d'Histoire Naturelle). Parfois j'ai envie de pleurer. Plus de Linottes, plus de Tarsiers des prés, plus de Moineaux friquets, plus ou si peu de Bruants, quelques Alouettes (il en reste quelques unes, pour combien de temps...) plus de Pouillots siffleurs, quelques Pouillots fitis, quelques Chardonnerets etc. Cette liste d'absences est longue, autant que celle de ceux que j'entends est désormais courte. Il suffit, pour ceux qui doutent

de se rendre sur le site de l'UICN et de regarder la liste rouge des espèces menacées.

Oui, je sais, *ce ne sont que des petits oiseaux*. Ai-je rêvé ? L'alarme soulevée par le CNRS récemment confirme mes tristes constats. « La situation est catastrophique, se désole Benoît Fontaine, biologiste de la conservation au Centre d'écologie et des sciences de la conservation (Cesco) du Muséum National d'Histoire Naturelle. Nos campagnes sont en train de devenir de véritables déserts. » « Les populations d'oiseaux s'effondrent littéralement dans les plaines

céréalières, et cela concerne toutes les espèces, renchérit Vincent Bretagnolle, écologue au Centre d'études biologiques de Chizé» cf. CNRS, le journal.

En moins de trente ans, en Allemagne, les populations d'insectes volants ont subi une baisse de 75% de leur biomasse (cf. "Pour la Science" décembre 2017) Chouette ! Je n'ai plus besoin de nettoyer mon pare brise ! Et qui se nourrit d'insectes volants ? Devine.

Fin de l'élevage herbeux. Pas assez rentable. On fait des usines à vaches. Plus de prés. Avant, les espaces morts étaient cir-

conscrits aux champs céréalières. La Beauce est un désert. Mais dans les fossés et dans les jardins de tout un chacun, où sont les sauterelles qui rebondissaient à chacun de mes pas quand j'étais jeune ? Les produits répandus pour éradiquer toute vie sont plus que jamais efficaces et débordent partout. Des milliers de lobbysistes à Bruxelles pour autoriser les produits de mort...

Oui, je sais, *ce ne sont que des petits oiseaux*. Lorsque j'anime des sorties d'initiation aux chants d'oiseaux dans le Loiret et que je commence par exposer ce sombre tableau, les gens me regardent éberlués et la plupart du temps refusent le constat. Ce n'est pas possible, pensent-ils. Et à part ceux là, tout le monde s'en fout ! Je croisais il y a peu des militants de la cause animale. Aucune trace de la faune sauvage en train de disparaître dans leurs discours. Le véganisme, c'est le refus de l'exploitation animale. Des printemps silencieux ? On ne s'en occupe pas. Des printemps silencieux ? On ne s'en occupe pas. Au fond, les animaux domestiques et nous, c'est nous. Pas eux...

Oui, je sais, *ce ne sont que des petits oiseaux*. C'est pas politique !! Diront certains. Le libéralisme, l'idéologie de classe et du capitalisme exige de laisser les entreprises libres de toutes entraves. Jusqu'à créer des déserts ? De vrais déserts ou il n'y a plus de vie. Le capitalisme est un système de mort.... Son avatar, le productivisme aussi.

Avez-vous remarqué le silence qui s'installe autour de vous ?

Ce matin 18 avril, beau temps, j'ouvre ma fenêtre, aucun chant.

Je sais, je ne suis qu'un *romantique*.

Christian, groupe Gaston Couté

ÉDUCATION

Nanterre : le président matraque, la ministre applaudit !

Lundi 9 avril 2018,

L'université de Nanterre a aujourd'hui été le théâtre de scènes d'une rare violence, dans la lignée des attaques contre les étudiant·e.s mobilisé·e.s de Montpellier ou Tolbiac. A une (petite) différence près : c'est cette fois le président de Nanterre qui a lâché les forces de l'ordre à deux reprises sur ses étudiant·e.s. Bilan de l'opération, sept interpellations et deux étudiant·e.s blessé·e.s hospitalisé·e.s.

Suite à la fermeture administrative de l'université de Nanterre, le président avait fait entrer la police une première fois pour déloger les étudiant·e.s mobilisé·e.s qui avaient alors trouvé refuge sur le toit de la fac. La police s'est ensuite retirée, permettant aux grévistes de s'installer dans une salle vide pour y débattre et s'organiser en vue de la suite de la mobilisation. C'est à ce moment que, toujours sous le regard bienveillant du président de Nanterre, un flot de CRS a investi les lieux, délogeant avec moult violences les étudiant·e.s. Plusieurs témoignages concordants nous informent que lors des interpellations, les "forces de l'ordre" ont semble-t-il en particulier visé les étudiant·e.s syndiqué·e.s. En effet, parmi les personnes interpellées se trouvent plusieurs militants UNEF, ainsi que des membres d'organisations politiques. En sommes-nous arrivés au moment où le simple fait d'adhérer à un syndicat devient une circonstance aggravante, un motif d'interpellation et de garde à vue ? Et que dire des brutalités ayant notamment entraîné deux hospitalisations ? La réunion ainsi évacuée par les CRS était, rappelons-le, calme et pacifique...

Questionné sur sa gestion "un tantinet" musclée des vellétés de discussion et d'auto-organisation des étudiant·e.s mobilisé·e.s de Nanterre, le président assume : "les étudiants représentaient un danger", assure-t-il.

Solidaires Étudiant·e·s exprime tout son soutien aux personnes blessées, interpellées, ainsi qu'aux étudiant·e.s, profs et personnels de Paris X.

Si les étudiant·e.s, à fortiori syndicalistes, sont considéré·e.s comme un danger pour l'université de Nanterre, c'est peut-être son président qui en est un pour la démocratie.

Si les étudiant·e.s qui se retrouvent pour échanger, débattre, et s'engager sont un danger pour l'université, le problème n'est pas les étudiant·e.s ; le problème c'est le président.

Frédérique Vidal s'est exprimée dans le même sens. Elle ne supporte ni le débat ni qu'on la contredise, elle exige qu'on se taise, à coup de matraque au besoin. Pour une ministre de l'éducation, quel exemple !



AUTOGESTION

Contre les violences du Gouvernement Macron à Notre-Dame-des-Landes et contre tous les mouvements sociaux

LE 19 AVRIL, À 14h30, À NANCY
MANIFESTATION UNITAIRE CONTRE LES VIOLENCES DU GOUVERNEMENT MACRON À NOTRE DAME DES LANDES ET CONTRE TOUS LES MOUVEMENTS SOCIAUX

Lundi 9 avril 2018, le gouvernement a ouvert le feu sur la ZAD de Notre-dame-des-Landes. Depuis, des centaines de personnes venues de partout en France ont convergé pour défendre ce territoire, symbole de la lutte et de la victoire que l'État tente, tant bien que mal, d'occulter. Le week-end dernier, elles sont environ 5000 à se mobiliser sur place contre 2500 militaires armés. On ne compte plus le nombre de blessé.e.s pris.e.s en charge sur place ou emmené.e.s en urgence hors de la zone, tout comme le nombre de grenades lancées à toute heure.

Ce qui se passe aujourd'hui ne concerne pas seulement les personnes qui luttent là-bas : cela nous atteint tous et toutes. Depuis plusieurs semaines, que ce soit à Bure, au GCO de Strasbourg, à l'Amassada, ou sur tous les autres terrains de lutte, les convocations, gardes à vue, procès, intimidations et pressions policières se multiplient. Et dans le même temps, les réformes universitaires, de la justice, à l'encontre des cheminots, des hospitaliers, des fonctionnaires, des

retraités,... font monter la grogne de toutes parts.

L'expulsion violente des facs et des opposant.e.s de Notre-Dame-des-Landes sont le point d'orgue d'une politique du passage en force du gouvernement Macron que nous ne voulons et pouvons tolérer.

Les communiqués et les rassemblements de soutien ne cessent de se multiplier depuis une semaine et demie de toutes parts en France et bien au-delà des frontières nationales : la ZAD est partout et présente en nombre d'entre nous, aussi nous ne la laisserons pas fouler au pied par les gendarmes sans résister sur place, mais aussi partout ailleurs.

Nous appelons donc une fois encore à converger ce jeudi 19 avril, pour une manifestation unitaire contre les violences du gouvernement Macron à l'égard des mouvements sociaux !

Que ce soit à la ZAD ou de là où nous sommes : la résistance doit continuer !

Des collectifs de soutien à la lutte contre Cigéo et l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes du Grand Est

Jeudi 19 avril 2018 : 11e jour de l'opération policière

L'opération policière est censée être terminée depuis jeudi 19 avril 2018, 22h, mais les flics ont affirmé qu'ils ne quitteraient pas la zone sans avoir déblayé

toutes les maisons détruites, "libéré" les routes et qu'ils empêcheront toute réoccupation. L'État nous menace d'un retour des expulsions si on ne signe pas de COP (Convention d'Occupation Précaire) Individuelle d'ici au 23 avril, ce qui est contraire à notre désir de trouver une solution collective.

On reste en ALERTE EXPULSIONS ! On vous appelle toujours à venir nous soutenir sur place, si vous le pouvez, ou à agir depuis chez vous !

Zone A Défendre Tritons créé-e-s contre béton armé des occupant.e.s de la ZAD de NDDL
<https://zad.nadir.org>



APPEL À SOUTIEN

ZAD de NDDL : Appel pour une vraie sortie de crise !

Avant la reprise du dialogue avec la préfète de Loire-Atlantique, des organisations nationales, associations et collectifs appellent fermement le gouvernement à permettre une sortie de crise à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes.

La tentative d'expulsion des habitant-es de la ZAD engagée la semaine dernière par le gouvernement s'est soldée par un échec cuisant et prévisible. La méthode forte employée, brutale et guerrière a blessé de nombreuses personnes, semé la révolte et relancé un conflit stérile. Nous répétons que la poursuite des expulsions serait dramatique et ferait risquer un nouveau Sivens.

L'afflux de soutien en un temps record sur ce territoire est le révélateur du profond attachement inter-générationnel à ce lieu devenu un symbole d'expérimentation et d'espoir, bien loin des caricatures grossières et hâtives que veulent en donner certains politiques et ministres.

Le gouvernement continue néanmoins de mettre le couteau sous la gorge aux habitants encore non expulsés, menace des espaces d'activités non encore détruits, en enjoignant les habitants à accepter avant le 23 avril 2018 un modèle de régularisation purement individuel, qui opérerait un tri inacceptable entre eux. Alors que sur la ZAD, solidarité et dimension collective sont expérimentées chaque jour et sont un des piliers de projets de vie.

Une écoute honnête et réelle quant à cette dimension collective du projet porté pour l'avenir de la ZAD est essentielle. Une place doit être laissée à ce titre à des activités qui ont un

caractère agricole, mais aussi artisanales, culturelles, sociales, ainsi qu'à l'ensemble des habitats. C'est ce maillage d'activités qui fait la richesse de ce lieu, un espace rural vivant, un lieu expérimental à cultiver, une singularité à préserver.

Alors que le mouvement d'occupation a accepté un nouveau rendez-vous avec la Préfète le 18 avril, nous ne pouvons croire que le gouvernement s'enferme définitivement dans une logique martiale, en méprisant au passage le soutien large dont bénéficie l'expérience de la ZAD, comme le week-end du 14-15 avril l'a largement montré, sans laisser une place réelle au dialogue.

Nous réaffirmons donc notre soutien au territoire de la ZAD et demandons au gouvernement d'agir pour une véritable sortie de crise par le haut : En sortant de l'ultimatum du 23 avril pour permettre un dialogue de long terme en posant un calendrier aux échéances raisonnables et soutenables. En retirant le dispositif militaire pour permettre des discussions apaisées. En laissant la porte ouverte aux projets de prise en charge collective des terres de la ZAD par celles et ceux qui l'habitent.

Il s'agit aujourd'hui d'admettre, au niveau gouvernemental, que d'autres modèles de schémas sociétaux sont désirables et possibles, que des projets d'agriculture innovants sont à expérimenter et que la répression aveugle ne peut avoir de place dans une société équilibrée, démocratique et affichant sa volonté d'aller de l'avant.

PREMIERS SIGNATAIRES

- Organisations nationales :
- 350.org France
 - Association HALEM
 - ATTAC
 - Amis de la Terre France
 - Amis de la Confédération Paysanne
 - CGT Vinci
 - Confédération Paysanne
 - Greenpeace
 - Ensemble !
 - Longo Mai
 - Forum Civique Européen
 - Réseau Sortir du Nucléaire
 - Solidaires
 - Sud-Rail
 - Sud-PTT
- Fédération Anarchiste
- Associations et collectifs locaux :
- Amis de la Terre 54
 - Association Chalonnaise pour la Transition Écologique
 - Association familiale laïque de Commercy
 - ATTAC 44
 - ATTAC 45
 - Bouillons Terres d'Avenir
 - la CANVA
 - CNT Stics-13
 - Coordination CIGEO/BureStop (Asodedra, Burestop 55, Bure Zone Libre, Cedra 52, Eodra, Habitants vigilants de Gondrecourt-le-Château, MNE, Fédération MIRABEL Lorraine environnement)
 - Collectif de permaculture et d'éducation populaire de la Somme
 - Collectif climat pays d'Aix
 - Collectif pour la sauvegarde des zones humides du Tescot
 - Comité de soutien NDDL du 72
 - Comité de soutien NDDL de Loches (37)
 - Comité de soutien de la presqu'île Guérandaise
 - Comité de soutien NDDL Plateau de Saclay
 - Comité de soutien NDDL de Châlon-sur-Saône
 - Comité de soutien NDDL du Nord
 - Comité de soutien NDDL du Pays de Retz
 - Comité de soutien NDDL Saint-Jean de Boisseau Le Pellerin
 - Comité de soutien NDDL Nord 79
 - Comité NDDL du Comminges
 - Comité de soutien bigouden de NDDL
 - Christophe Laurens, du collectif Défendre Habiter
 - CSDN 79
 - Ende Gelände Paris
 - Loïc Prud'homme et Mathilde Panot, députés de la France Insoumise
 - Les Faucheurs Volontaires d'OGM
 - Mouvement ECOLO
 - Précaires Solidaires 21
 - Réseau Stop Précarité
 - Sang pour Sans (Champigny sur Marne)
 - Sortir du Nucléaire 72
 - Stop-EPR ni à Penly ni ailleurs !
 - Vivre et agir en Maurienne

CHRONIQUE NÉPHRÉTIQUE

50 ans après

J'entends à la radio que dans une fac occupée, contre une réforme qui sélectionnera davantage à l'entrée de l'université, quelques centaines d'étudiants ont parmi leurs slogans : « Abolition du capitalisme ». Et cela fait sourire les journalistes. Et moi aussi. Sans doute pas pour toutes les mêmes raisons.

Alors je tape sur internet - y avait pas ça il y a 50 ans- et je ne retrouve pas. Par contre, je trouve à vendre des stickers signés « Tolbiac » de 77 mm de diamètre avec un A cerclé de « Abolir le capitalisme, écraser l'Etat » pour 2,94 euros (Seulement? Mais si j'en achète 10 j'ai une réduction de 50%). Nous vendre un truc que n'importe qui peut faire n'importe où avec un marqueur...

Certes, ça avait déjà commencé il y a 50 ans, mais ça allait se développer comme jamais depuis : Nous vendre des petits plats tout préparés, du mobilier, des loisirs, et des voitures pour aller acheter tout cela. Pour nous rendre service, pour nous aider à mieux vivre, évidemment.

Et nous vendre des images par milliards, pour nous empêcher d'imaginer. Et les idées toutes faites qui vont avec, pour ne pas nous fatiguer à réfléchir. Quelques dizaines d'années de ce régime de ré-éducation par la consommation, la propagande médiatique, et ses influences sont notables aussi chez les « opposants au système », qui pensent avec les mots du système. 50 ans de ce truc qu'on appelait « la gauche », qui n'a fait que continuer à se discréditer en épousant les institutions, la religion capitaliste et la logique de guerre quand il fallait. 50 ans de promesses électorales et de trahisons. 50 ans de suivisme idéologique camouflé par la libéralisation des mœurs. À prendre les vessies pour des lanternes ? Il a su le faire le capitalisme : Nous vendre de la différenciation, de l'optionnel, de la jeunesse, du choix, du multiculturalisme, du cool, de la rébellion, de la révolution même ! « Révolution », ce n'est plus un mot d'ordre dans les manifs ou dans les occupations, c'était le titre du bouquin

de Macron, Le Président de LA République. Jusqu'où va le brouillage quand même ! 50 ans pour arriver à mettre au pouvoir, à défaut d'une femme, un jeune. Et nous le vendre comme tel. En faire l'argument choc. Un effet tardif de 68 ?

Qu'est-ce qui est subversion ? Qu'est-ce qui est récupération ? Qu'est-ce qui depuis 50 ans sape les bases du capitalisme ? Qu'est-ce qui le conforte ? Mais aussi, qu'est-ce qui sape la lutte contre le capitalisme ? Qui est le cheval de Troie de qui ? Va bien falloir que nous arrivions à débrouiller tout cela...



Je continue de chercher et je trouve une flopée de sites sur lesquels on ironise, on critique, on descend en flammes (au second et au premier degré) : « les étudiants qui imitent les étudiants de 68 qui eux-mêmes jouaient aux révolutionnaires précédents ». Et des photos et vidéos. Des « auto-conférences de presse » : Aux tribunes, les étudiants sont masqués. Ils ne veulent pas se montrer sur la photo ? Bon signe je pense, en ces temps d'exhibitionnisme forcené où des milliards d'individus passent leur temps à se selfie le nombril. Les journalistes ne sont pas contents : « Où est votre chef ? Nous voulons des porte-paroles, des figures emblématiques, des symboles vivants, des

prophètes et des stars ! Des égots ! Pas des égaux ! » (Et au passage on se pose la question : où sont, parmi les meneurs célèbres de 68, les femmes ? les ouvriers ? Les immigrés ?) Nous déshabituer de la personnification des mouvements. Imposer cela. Aux médias. Aux institutions. Y habituer aussi nos propres consciences. C'est ce qui se passe dans nombre de luttes depuis des années, et c'est sans doute un de leurs aspects les plus prometteurs.

Mais comment apparaître masqués ? Sans la cagoule noire qui brouille aussi l'image (FLNC ? Zapatistes ? GIGN ? Terroristes?) Sans le masque d'Anonymous... Pas facile. Alors des masques d'oiseaux. Et le risque du pas sérieux. Même si la moitié de nos oiseaux a disparu en 50 ans et que c'est très sérieux. Mais qu'est-ce qu'ils ont pu être moqués celles et ceux qui « défendaient les petites fleurs et les petits oiseaux » ! Déconsidérer de l'extérieur une lutte ou des idées par le ridicule, on connaissait... Mais de l'intérieur ?

Parce qu'en plus des masques, sur les images, il y a sur des cartons, des slogans accumulés : « La sélection c'est pô juste ! Bute le patriarcat ! Vive le vent vive le vandalisme ! Etc... » Et là on se dit : ce n'est pas possible ? Est-ce de l'amateurisme brouillon ? Du second degré érigé en règle de vie ? Une nouvelle forme du Je(u) narcissique ? Où s'arrête l'humilité et où commence la déresponsabilisation ? Une caricature de caricature. L'auto-conférence auto-dérisoire auto-destructive. Le brouillage est à son comble. Qui sont ceux derrière les masques ? Des étudiants en lutte ou leurs ennemis ?

« Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.(...) Le spectacle ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même. » Ainsi commence Guy Debord dans « La société du spectacle » (1967).

La prochaine fois on essaiera d' « abolir le capitalisme »...

Rodkol

TÉMOIGNAGES MAI 68

Mai 68, les anars se souviennent

Mai soixante-huit, j'avais douze ans et demi. Un peu jeune... mais déjà, du balcon de l'appart' boulevard de la Bastille, je regardais les jeunes et les moins jeunes qui bloquaient le boulevard et les flics qui chargeaient dans la fumée des lacrymos. Trop jeunot pour en être, mais ça m'a déclenché pour la décennie qui a suivi, plutôt avec l'ORA, du côté du lycée Paul Valéry à la porte dorée, et par sur le balcon ce coup-ci ! J'étais forcément anar... les fachos étaient fachos et les gauchos étaient coincés dans un verbiage bureaucratique. Seuls les anars arrivaient à combiner sans fumée l'individuel et le collectif ; eux seuls étaient créatifs. Cinquante ans après me voici toujours anarchiste, même s'il m'aura fallu quelques décennies de procrastination pour me fédérer.

Pat Lancien

J'avais 13/14 ans. Je me rendais au lycée (comme on disait) rue Baüyn de Perreuse, à Nogent-sur-Marne. C'était un jour de mai. A la maison (un HLM) la radio dès le matin était ouverte à fond... Ce matin-là, aux alentours de 7h nous n'avions entendu que des explosions, fortes, en direct du Quartier Latin que je ne connaissais pas. J'avais bien mis ma cravate. Interdit de se rendre au lycée sans... Cela faisait quelques jours que je savais que je devrais rebrousser chemin. On (je ne savais pas qui) séquestrait le surveillant général. Le lycée était fermé. C'était un charmant personnage qui un jour, voyant que j'avais les cheveux légèrement plus longs que la brosse, m'avait sorti du rang (nous rentrions en classe en rangs, les filles d'un côté et les garçons de l'autre) en me tirant violemment par l'épaule et m'avait donné une grande

baffe devant tout le monde m'aboyant d'aller chez le coiffeur. C'était le temps où les filles n'avaient pas le droit de venir en pantalon et les garçons en jeans. Je n'étais pas mécontent qu'on le séquestre même si je ne comprenais pas les raisons de ces agissements. J'étais en colle tous les jeudis. Je ne savais pas que nous étions en train de changer de monde. Je ne savais pas que j'en serais ravi. Je ne savais pas que d'autres, imbéciles, le regretteraient...

Christian, groupe Gaston Couté de la FA

Mai 68, à douze ans j'habitais place Saint Michel. On dormait les fenêtres ouvertes pour éviter que les vitres n'exploient à cause des bombes à gaz rouge. Mon père, Colombien, qui avait fui son pays, avait fait des études de médecine et était maintenant chimiste. Il nous donnait des masques à gaz la nuit pour nous protéger des lacrymos et pendant les manifs, mes deux sœurs de 15 et 17 ans et moi, lui montions les blessés. Les flics nous coursaient dans les escaliers, mais nous laissons les lourdauds bien derrière. Sous la pression de ma mère et contre l'avis de mon père, j'ai fait ma communion le 13 mai! Les photos de moi en aube blanche, passant sur les barricades de la rue St Jacques, jupons relevés, ont été "perdues" par le photographe chargé de les développer. Brune cheveux longs et frange rebelle, si vous les croisez, je suis preneuse.

Consuelo

Trop jeune de peu pour y participer activement, 10 ans. Pas encore les moyens

à la maison de voir ça à la télé (de fait, en 1969, on a vu les Amerloques arriver sur la lune au café avec la compagne d'un camarade coco de mon père, fou de rage contre nous tous). La radio ? Pas la peine : j'attendais avec impatience mon père qui rentrait de Paris dans notre banlieue de Saint-Cyr-L'Ecole, Villepreux, dans les Yvelines. Il ne rentrait pas comme chaque soir déprimé et crevé par le boulot mais plein d'enthousiasme pour raconter sa journée sur les barricades ! J'aurais tellement voulu y être. Ma mère, qui n'avait pas la fibre révolutionnaire, s'inquiétait : avec sa surdité très avancée, mon père risquait de ne pas entendre un cri d'alarme et de se prendre le pavé destiné aux poulets. Mais lui n'en démordait pas, il irait jusqu'au bout, il avait même défilé, disait-il, avec ceux qui criaient "La retraite à 40 ans !" Mon souvenir le plus fort de Mai 68 : la conviction que la révolution était possible, que c'était maintenant.

Monica, groupe Gaston Couté de la FA

Il y a eu un avant et un après 68. Avant, les souvenirs que j'en ai sont bizarrement en noir et blanc, après ça commence à se coloriser. Avant, j'étais employé dans une société d'assurances et sursitaire de mes « obligations » militaires depuis trois ans (le service national/militaire n'avait pas encore été supprimé). Les meilleures choses ayant une fin, en 1967 l'armée s'est rappelée à mon bon souvenir et m'a envoyé pour 18 mois « voir du pays » dans le sud de la France. Pas de bol donc, mes vingt ans et mai 68 je les ai passés en caserne. En plus des « gracieusetés » de la vie de trouffion, les choses se sont gâtées dès le début des « évènements » : caserne bouclée, et moi et trois autres camarades d'infortune tout aussi bouclés dans une dépendance bouclée à l'intérieur où se trouvait un râtelier d'armes (une vingtaine de fusils). Parmi les militaires de carrière, entre un lieutenant fou qui réclamait des hommes du contingent pour

aller obliger des cheminots en grève à reprendre le boulot, à coup de fusils si besoin était (heureusement il ne fut pas écouté), et un capitaine quelque peu déboussolé par la tournure que prenaient les événements, l'ambiance était plus que confuse ; au point que mon capitaine me prit à part pour me dire – à voix basse et solennelle – « *je vous ai bien observé et on a mené une enquête sur vous, je sais que vous êtes un garçon sérieux (arf, arf !). Je vous remets donc les clés du râtelier d'armes que vous ne devez confier à personne car on s'attend à un coup de force des communistes* ». En stratégie militaire je ne sais pas, mais en analyse politique, il aurait pu mieux faire le pitainé : les communistes prendre les armes en 68 pour un coup de force contre la République? J'ai réussi à ne pas rigoler, mais toujours est-il qu'avec cette foutue clé je fus consigné dans ce local où on m'apportait mes repas par le guichet de la porte et ce, jusqu'au début juin où les permissions de sortie furent rétablies. C'est comme ça que j'ai loupé cet événement « historique », tout juste ai-je eu le temps à ma première perm' de remonter dare-dare pour trois jours à Paris et constater que la « fête » prenait fin. Seule l'école des Beaux-arts conservait à son entrée deux drapeaux : un rouge et un noir. Avant tout ça, je ne militais dans aucune organisation ; la frustration d'avoir loupé ce beau printemps aura eu le mérite de me donner l'envie de participer à de futurs combats, isolément d'abord, puis collectivement ensuite. C'est toujours ça de gagné !

Ramón Pino Groupe anarchiste Salvador-Seguí FA

Mai 1968. Neuilly-Plaisance, Seine Saint-Denis. J'ai douze ans. Je suis en 6ème moderne. Je fais les 3 kilomètres qui séparent le Collège Jean Moulin de notre pavillon à pied, comme tous les jours. Je suis euphorique : c'est la grève, le collège est fermé jusqu'à nouvel ordre. Quand j'annonce le fait à ma belle-mère, elle maugrée. Cela n'arrange pas cette montmartroise, ancienne danseuse du Moulin rouge exilée dans cette maussade banlieue pavillonnaire d'avoir trois grands gosses à la maison en plus de notre petit frère Franck qui n'a pas encore 3 ans. En général, elle préfère glan-

der et picoler ses (bières) Valstar rouge en nostalgique des tournées à Bagdad et Casablanca, sans nous avoir tous dans les pattes. Et le collègue n'est pas près de rouvrir selon les infos délivrées par la chaîne télé (nous l'avions depuis longtemps, mon géniteur travaillant pour « Marséchal Electric ») du Général Frappart qui montre à longueur de bulletins des scènes d'étudiants se fritant avec les CRS sous l'œil du badaud apeuré, entre deux interviews de quidams affolés par l'absence de transports et qui « doivent quand même aller bosser. » Sans compter que mon géniteur, représentant de commerce commence à baliser sec devant la pénurie de carburant. En fait, c'est tout ce que mes « vieux » retiennent des événements : « les petits emmerdements quotidiens causés par ces jeunes excités qui vont vite se calmer. » Car, absolument pas politisés, mes vieux ne croyaient ni en la révolution annoncée par les étudiants, ni à l'invasion du pays par les chars russes. Mais partout dans le bled on ne parlait que de pénurie, les mauvais souvenirs de la guerre et de ses privations n'étant pas encore bien loin. C'est tout ce dont je me souviens de ce fameux mois de mai et de l'été qui suivit. Sinon que ma sœur Corinne et moi ne pouvions pas aller voir notre mère à Paris qui vivait au quartier latin avec un étudiant qui l'initiait à... Nietzsche. Mais quel changement au mois de septembre au Collège Jean Moulin. Les grilles grands ouvertes le jour de la rentrée. Les jeunes communistes du Plateau d'Avron qui distribuent des tracts. Les murs des classes badigeonnés de slogans « Participation = piège à cons ». Les profs qui nous demandent d'enlever estrades et bureaux et de faire cercle autour d'eux. Le ciné-club avec au programme *Nacht und Nobbel (Nuit et brouillard)* écrit par Cayrol et dit par Michel Bouquet. Un grand choc : à présent je sais le fascisme, le nazisme, la shoah. Plus rien ne sera plus comme avant. Prise de conscience qui nous fera aller en loucedé ma sœur et moi quelques mois plus tard à notre première manif contre la guerre du Vietnam. Et le reste ne sera pas que littérature !

Patrick Schindler, groupe Botul FA

En mai 68, j'allais avoir 13 ans. J'étais en banlieue sud de Paris, la petite ceinture rouge, mais aussi rose dans la ville ouvrière où je vivais. Mes souvenirs : le collège a fermé plusieurs semaines. J'étais à la maison avec mon frère. Mes parents écoutaient sans arrêt la radio. Sur le journal, l'Humanité titrait que les étudiants en grève étaient des p'tits bourgeois. Je ne comprenais pas, mes parents oscillaient entre soutenir la jeunesse en grève ou suivre la ligne du parti communiste. Et pourtant l'argent devenait rare à la maison. Pour moi, le mouvement a fait que j'ai abandonné l'idée d'être professeure de maths, ne pas me retrouver entre l'enclume et le marteau, entre les élèves et l'administration ! Mais surtout, quelques graines ont été semées : trois ans plus tard, je me mobilisais pour la réintégration d'une lycéenne qui avait accouché dans les WC du lycée voisin du mien : sitting, blocage de la nationale, intervention à l'AG des Beaux-Arts à Paris (le micro pour la première fois), plein de tags dans le lycée du genre « Jouissez sans entraves », « Il est interdit d'interdire ». Le préau a été fermé le temps que tout soit effacé. Le lycée s'appelle maintenant Louise Michel, et je n'ai cessé de militer : groupes de Femmes, MLAC, Handicapés méchants, Comités de soldats, syndicats, Fédération anarchiste, Commission Femmes ou Féminismes, ... et d'écrire, articles, livres, ... et de prendre le micro : radio libre à l'Université, puis à Radio libertaire ou ailleurs.

Hélène, Groupe Pierre Besnard FA

En mai 68, j'avais 21 ans. J'étais étudiant à la fac de droit de Bordeaux. Je voulais être commissaire de police. Si, si ! La défense de la veuve et de l'orphelin. J'ai très vite compris. Merci à mes profs réacs de l'avoir été autant. Comme tous les étudiants de cette époque (dixit tous les zombis du socialisme et du communisme) j'étais un bourgeois. Père ouvrier, maman vendeuse à Prisunic. J'étais, également, inculte politiquement. Normal pour un plouc de charentais. Mais, j'avais déjà quelques révoltes au cœur. Et, donc, je fréquentais toutes les crémeries révolutionnaires de Bordeaux. À la louche, ça devait bien avoisiner une cinquantaine de personnes. En mars ou



avril 68, j'ai même assisté à une conférence de la FA à l'athénée à côté de Pey-Berland. Orateur, Maurice Joyeux, l'arrière-grand-père de ma fille. Sujet : Kropotkine. À l'époque, nous nous battions pour que les garçons aient le droit d'aller dans les cités universitaires de filles. L'inverse était toléré. Nous parlions de révolution sexuelle. Nous critiquions la société de consommation et les responsables syndicaux de la CGT défilant avec des casquettes Ricard. Également la société du spectacle. Nous dénoncions les nouveaux sociologues et psychologues comme futurs larbins du capitalisme. Nous nous éveillions à une conscience écologiste. Au niveau éducatif, nous avons tous lu « Libres enfants de Summerhill ». Nous manifestions contre la guerre au Vietnam. Contre le totalitarisme à la mode soviétique... Bref, nous étions jeunes et un peu tout fou. Le vieux général ne comprenait rien au film. Idem pour le PCF et la CGT. Idem pour la population adulte de ce pays qui trou-

vait super la situation du moment (les trente glorieuses) et son modèle consumériste. Nous voulions juste changer le monde et la vie et leur donner du SENS.

Jean-Marc Raynaud FA

Fin mai 1968, je suis hébergé pendant une semaine chez des cousins à deux pas de la place de la Bastille. Plusieurs soirs de suite, des manifestants refluent de la gare de Lyon et du boulevard Beaumarchais. J'ai 17 ans, on n'est pas sérieux à cet âge-là, je vois une barricade se construire dans une petite rue entre Beaumarchais et Richard Lenoir, peut-être la rue Amelot ? La colonne Morris à l'angle du boulevard est déboulonnée, un arbre est scié, il y a de la fumée, des cris... J'ai commencé à travailler quinze jours plus tôt. Un midi, je croise une jeune fille dans un café qui lit un livre au long titre écrit en rouge, *Traité de savoir-vivre à*

l'usage des jeunes générations. Je le retiendrai et l'achèterai un an plus tard, par hasard dans la librairie Maspero à Saint-Michel alors que je suis en train de faire mon service militaire place Ballard. Il se trouve qu'un matin je le laisse traîner sur mon bureau et que mon adjudant-chef tombe dessus, il le prend, me regarde et s'esclaffe : « Alors là, bravo ! Qui pourrait imaginer qu'un jeune à notre époque puisse lire un *Traité de savoir-vivre* ! » Il ne pouvait pas savoir qu'à l'intérieur on pouvait lire des phrases comme celle-ci : « *refus du chef et de toute hiérarchie ; refus du sacrifice ; refus du rôle ; liberté de réalisation authentique ; transparence des rapports sociaux.* » Il ne pouvait pas savoir parce que les militaires n'ouvrent pas les livres. Ça a été une chance pour moi qu'il l'ait pris pour un livre que des tantes affectueuses offrent aux jeunes gens, sans imaginer qu'il s'agissait d'un livre furieux pour former des révolutionnaires et ouvrir des chemins de lutte contre l'oppression bourgeoise...

Dans la foulée, je lirai Proudhon, Bakounine et Kropotkine une fois mon service terminé.

Alain Eludut

En mai 68, j'ai 17 ans. Je redouble ma seconde au lycée Pasteur de Besançon (lycée de filles) et suis plutôt ignare côté politique. Interdit de lire la presse, Sartre, même Salut les copains. Interdit d'avoir un transistor. Mai 68 va m'ouvrir en grand les portes sur un monde que j'ignore. Ce lundi matin, je descends du train, et me dirige à pied vers le lycée où je suis interne. Je croise une bande de filles de terminale qui me crient :

— Ne va pas au lycée, il y a des piquets de grève !

Dans ma naïveté, j'imagine que des piquets ont été plantés devant le porche. Pourquoi ? Mystère !

Mais surprise : Devant le lycée, aucun piquet, mais une foule de garçons ! Des garçons, interdits d'habitude devant ce porche ! L'un d'eux me lance :

— Si tu rentres, tu ne pourras plus ressortir !

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— On fait la révolution !

La révolution ! Le mot fait battre mon cœur. Il cristallise en moi, tout ce qui me révolte.

Je fonce au bar le plus proche, j'y laisse ma valise. Et là, j'entends une clameur. Une bande d'étudiants dévale la rue de la Madeleine en brandissant des drapeaux noirs qui battent l'air comme des cris de liberté. J'ai envie de courir vers eux. Ils sont tellement vivants ! D'autres cris, d'autres chants se rapprochent. C'est alors que surgit la manif. La première manif que je vois et dans laquelle j'entre comme on entre dans la mer, la première fois.

Une fille de ma classe m'interpelle du trottoir :

— T'es trotskiste ?

— Ben non.

— T'es avec les Trotskistes !

Je vais alors remonter la manif à contre sens. Marcher avec les maoïstes, chanter avec les communistes, retrouver des copines au PSU, scander les slogans des marxistes... découvrir des courants de pensées, des partis politiques, la ferveur des étudiants et des militants.

Partout dans la ville, des groupes de gens

se forment, discutent avec passion.

On peut s'y glisser, écouter. Sans être rejetés.

J'ai l'impression de naître enfin.

En une après-midi, j'en apprendrai plus qu'en 10 ans d'étude.

Mai 68, c'est à la fois, un coup de poing au cœur, au cerveau, à l'âme.

Et ma seconde naissance...

Lola Semonin (actrice et écrivaine)

J'avais 16 ans j'avais déjà baisé avec un mec et avec une fille. J'avais déjà fumé du shit. J'étais à Janson de Sailly, beaucoup de fils et filles de bourgeois mais sur les 5 000 élèves il y avait des gens moins riches. Mon meilleur ami, Charles était corse, exubérant et fils de concierge. Pour moi c'était le père ingénieur, mère fonctionnaire un piano à la maison, l'aisance mais pas de capital. Beaucoup de livres. Je pratiquais assidument la poésie, et m'adonnais aux querelles de cours de récréation "*les bolchos à Pékin*" d'un côté et nous répondions "*les billets pour Pékin*". En Face des fachos il y avait les maos j'ai mis du temps à comprendre que les ennemis se ressemblaient. J'avais rejoint le CVN (Comité Vietnam National), je collais dans le lycée des affichettes pour la paix au Vietnam.

Janson de Sailly a été le seul lycée occupé en mai 68 avec un drapeau bleu blanc rouge ! J'en ai profité pour decoucher. Je suis allée à la Sorbonne ça parlait beaucoup partout, et les portraits de Mao. Je me suis proposée pour balayer la cour. Je me suis fait soulevée par deux mecs du comité gavroche qui m'ont baisé dans une voiture. Quand le dispositif policier à commencer à monter dans les rues de St Germain j'ai eu peur (j'étais seule). Les fachos ont débarqué dans le lycée l'un d'eux a fait une réflexion sur mon jeune âge. Je lui ai dit "*quand tu avais mon âge tu étais idiot?*" Je me suis mangée une claque, une "grande" qui était là l'a insulté vertement. En fait je me souviens que le comité d'occupation a mis leur drapeau en bandoulière en hommage au président Kennedy. Je me souviens que les fachos avaient attaqué le lycée de filles à coup de patates truffées de lames de rasoir.

J'allais faire des craies poétiques sur le boul'miche. Je me souviens que la salle des pensionnaires diffusait "nuit dans un jardin d'Espagne" de De Falla. Je me suis fait surprendre par le proviseur pêchant des poissons rouges dans le bassin. Je me suis retrouvée au CAL (Comité Action Lycéenne) je rencontrais ceux qui allaient devenir des gens importants de la gauche... On a occupé le rectorat, ma première occupation. J'ai faillis me faire taper dessus au meeting des jeunes gaullistes place du Trocadéro, beaucoup de vieux avec des slogans désuets "*la France aux français*". Les jeunes nantis, gaullistes ou pas, ne se gênaient pas pour lancer des "*à poil*" à Josephine Baker qui disait au micro "*le drapeau français est bleu blanc rouge*". Et puis il a eu le raz de marée aux champs Elysées. Puis ce fut le retour à la raison. Un camarade essaya de mettre le feu au lycée et alla en prison. Je m'étais fait repéré, ils viraient les agités un par uns. J'avais les cheveux les plus longs du lycée. Deux grands débarquèrent dans la cour "des petits", les ciseaux à la main ils voulaient me couper les cheveux. J'ai couru dans le lycée, ils ont fini par me coincer, l'ancien chef du comité d'occupation a débarqué en menaçant de leur casser la gueule. Et j'ai été viré quelques jours plus tard du lycée pour une caricature du prof, au tableau, il ne cessait de dire "Montaigne dans sa tour d'ivoire" je l'avais caricaturé nu avec une "tour d'ivoire" plantée où vous imaginez. Direction école privée. Et là je me suis payée une grande crise bipolaire, des mois et des mois internée : la déception sans doute d'avoir vu cette floraison se faner...

Hélène Hazéra

TÉMOIGNAGE MAI 68

« Je suis ici et j'existe »

Le livre intitulé *May made me* rassemble des témoignages de différents acteurs de Mai 68 en France, recueillis par l'historien américain Mitchell Abidor et édité en ce début d'année par les éditions Pluto Press de Londres. On y retrouve des entretiens avec des personnages connus comme Henri Simon, Jean- Jacques Lebel ou Alain Krivine, mais aussi de militants politiques, de militants syndicaux des cinéastes et trois membres de la Fédération anarchiste. Nous publions ici la traduction en français du témoignage de notre compagnon Daniel Pinós. Daniel Pinós est le plus jeune des participants interrogés, il vit aujourd'hui à Paris, en 1968 il vivait à Villefranche-sur-Saône, dans la banlieue de Lyon. Il est le fils d'un vétéran de la Révolution espagnole.

J'avais 15 ans et j'étais en deuxième année de chaudronnerie dans un CET (Collège d'enseignement technique) de Villefranche-sur-Saône. Je suis né dans une famille d'anarchistes espagnols, mon père et ma mère étaient membres de la CNT (Confédération nationale du travail). Chez moi, à cette époque, nous jetions toujours un regard critique sur les réalités sociales. Jeune, j'assistais à des réunions avec mon père et ses amis, tous militants anarchistes et réfugiés espagnols. Mes tantes, mes oncles, ma grand-mère, tous étaient des réfugiés espagnols en France. Ils avaient combattu en Espagne puis dans la résistance française, tout au long de mon enfance j'ai vécu dans une atmosphère de lutte et d'activisme. J'ai grandi dans un climat de révolte et avec un désir permanent de changer les choses. Quand bien même ils avaient perdu la guerre d'Espagne et que nous avions été contraints à l'exil, s'ils avaient perdu leur jeunesse – et certaines de leurs illusions – en raison de la défaite, ils ont gardé intact leur esprit de révolte.

Et moi, très rapidement, à l'âge de 14 ans, j'ai été imprégné de cette histoire. J'étais également conscient de la réalité française, une chape de plomb recouvrait l'ensemble de la société sous de Gaulle et un gouvernement de droite qui niaient l'esprit libérateur. Mais même ainsi, il y a eu des grèves dans différentes régions. En 1967, il y eut une grève importante dans la région lyonnaise, à l'usine Rhodiaceta, elle préfigura Mai 68. À l'époque, les ouvriers occupaient leurs usines à la recherche d'une amélioration de leurs conditions de travail et de leurs salaires, et bien qu'il s'agisse de grève avec des revendications de base, ces grèves offensives préfiguraient celles qui allaient avoir lieu à Nantes et dans tout le pays. Mon père, militant à Villefranche, était alors membre de la CGT, et ouvrier dans une usine d'impressions textiles, l'usine Gillet-Taon.

La CGT ? Un anarchiste espagnol avec les communistes de la CGT ?

Eh oui. En France, si vous vouliez être actif vous aviez le choix entre la CGT, FO et la CFDT. Mais en tant qu'anarchiste, s'il voulait être présent sur son lieu de travail, il n'avait d'autre choix que de rejoindre la CGT. Et il faut dire que ces vieux militants anarchistes espagnols accordaient une grande importance à l'appartenance à une organisation syndicale. Même si de nombreux anarchistes ont rejoint FO, ce syndicat n'existait pas là où mon père travaillait, alors il a rejoint la CGT. Il avait de bonnes relations avec les militants de la CGT, qui étaient souvent membres du PCF. Il considérait que c'était avant tout des travailleurs et qu'il avait plus de choses en commun avec eux qu'avec le patron de l'usine. Quand Mai 68 est arrivé, je fréquentais des jeunes de mon quartier, parmi lesquelles se trouvait un groupe de militants proches du PCMLF (Parti communiste marxiste-lé-

niste de France). Ils étaient très présents dans la Maison des jeunes de notre quartier. Au cours de l'année qui a précédé les événements, quand j'étais en première année de CET, j'ai passé du temps avec ces gens qui étaient un peu plus âgés que moi et nous discussions des problèmes au collège et dans l'ensemble de la société. Lorsque les premiers mouvements d'étudiants ont éclaté, nous étions sensibilisés et intéressés par l'esprit incarné dans ces mouvements. J'étais alors attiré par la contre-culture, par les mouvements anti-guerre, j'écoutais Dylan, Joan Baez, Pete Seeger, j'étais imprégné de tout cela. Je portais des cheveux longs, ce qui me causait des problèmes au CET, car c'était rare parmi les gens de ma classe sociale. Lorsque les mouvements sociaux ont commencé et qu'il y a eu les premières grèves, nous avons eu des discussions avec un enseignant, qui était syndiqué et membre du PCF (Parti communiste français), nous lui avons dit : « *Tout le monde se met en grève, et nous, les futurs ouvriers, devons faire quelque chose.* » Nous en avons aussi parlé à la maison, avec ma famille. Le catalyseur s'est produit lorsque l'usine de mon père s'est mise en grève et qu'elle a été occupée par ses salariés, ce qui a complètement bouleversé les choses dans notre ville et dans notre quartier ouvrier... Nous avons alors dit que nous voulions participer au mouvement. Le lundi matin, le mouvement de grève s'est développé à Paris, j'étais très proche de mon professeur de français – une matière qui n'avait pas beaucoup d'importance dans les lycées techniques – j'étais un très bon élève, j'ai alors décidé qu'il était temps de prendre la parole. La plupart de mes camarades étaient apolitiques. C'est ce professeur qui a dit lorsque j'ai quitté le collège au cours de l'année suivante : « *Pinós n'avait rien à faire ici, il avait les capacités pour suivre d'autres études...* » Mai 68, cela ne signifiait rien pour la plupart de mes camarades de classe, mais je savais

que certains des étudiants les plus âgés, des troisièmes années, allaient tenir une assemblée générale, alors j'ai dit au professeur de français : « *Tout le pays se met en grève, il commence à y avoir des échos dans la presse, nous devons en parler en classe.* » L'enseignant m'a dit : « *Si vous souhaitez parler de tout cela, pas de problème, je suis tout à fait d'accord.* »

Donc, ton intervention était strictement reliée au travail. Vous n'appeliez pas à une grève en tant que lycéen ?

Pas du tout, puisque j'étais élève dans un collège technique et parce que chez moi nous étions des travailleurs. Au lycée, nous passions la moitié de notre temps à travailler sur des machines-outils, gratuitement pour des sous-traitants, les entreprises de la ville. Dans le groupe politisé dont je faisais partie, nous étions conscients que nous étions des travailleurs et deviendrions bientôt des producteurs. À l'époque j'avais beaucoup de sources d'inspiration, je lisais des romans - Zola, Hugo, Tolstoï, Sartre, Ferenc Molnar - que j'avais découverts dans la bibliothèque de mon père, car, comme beaucoup d'anarchistes il lisait beaucoup. Les anarchistes espagnols ont donné beaucoup d'importance à la culture. Mais ce n'est qu'après Mai 68 que j'ai commencé à lire des livres politiques. J'étais conscient que c'était par nous-mêmes que nous allions changer les choses, que c'était seulement à travers les luttes sociales que nous changerions notre condition. À l'époque, il y avait un attachement à l'identité ouvrière, au fait de porter un bleu de travail. Pour mon père, ce n'était pas un uniforme, il était attaché aux valeurs qu'il avait essayé de défendre toute sa vie, en combattant en Espagne, en participant à la collectivisation des terres en Aragon, en combattant le fascisme, en combattant dans la résistance française. Pour lui, il y avait une fierté d'appartenir à la classe ouvrière. Et nous allions être le moteur de l'histoire, grâce à la grève générale... Comme il était difficile dans la classe de formuler des revendications, j'ai dit : « *Allons à l'AG et faisons grève en solidarité avec les travailleurs et les étudiants.* » Tout le monde a applaudi et le professeur a dit « *très bien* ». L'AG a été organisée par les étudiants de dernière année et le mot d'ordre a été transmis dans les couloirs. J'ai parlé de la grève et de la

façon dont nous devons y participer en tant que futurs travailleurs... Nous n'étions pas encore des militants, nous ne connaissions pas les tracts ou les affiches, bien que les plus anciens des élèves avaient déjà de l'expérience. Pour ma part, je découvrais tout cela. J'avais vu mon père et ses amis en action, mais c'était la première fois que nous allions à l'AG et pendant l'assemblée ce sont les plus âgés d'entre nous qui ont parlé, ainsi que les enseignants, tout au moins les plus politisés d'entre eux. Les élèves étaient excités, même ceux qui n'avaient pas de conscience politique. C'était quelque chose qui ne s'était jamais produit dans un collège technique, nous étions beaucoup moins libres de nous exprimer qu'au lycée d'enseignement général, le poids de la hiérarchie était très fort. Il y eu une explosion de joie, et nous avons voté la grève avec occupation. Je me souviens exactement comment je me sentais après avoir pris la parole, je me suis dit : « *Je suis ici et j'existe !* » Nous avons donc voté la grève, nous avons mis en place un comité, nous retrouvions tous les jours les mêmes personnes sur le piquet de grève. Chaque jour, nous tentions de mettre à jour nos informations sur le mouvement à travers les journaux et la radio. À un certain moment, nous avons essayé d'amener le personnel de nettoyage et les travailleurs de la cantine à faire grève. Nous leur avons dit : « *Vous êtes aussi des travailleurs, ce qui se passe dans ce pays ça vous concerne.* » Mais nous avons eu du mal, car ils étaient séparés du reste du personnel. Ce n'était pas facile, et nous n'avons pas réussi à les mettre en grève. Nous avons réussi à résister, grâce à la spontanéité et l'enthousiasme dont nous avons fait preuve. Dans les lycées secondaires, c'était plus facile, car il y avait des gens qui étaient plus âgés, plus politisés que nous. Mais c'était un véritable exploit dans notre CET d'amener les élèves à se mettre en grève. Le lendemain, une manifestation a été organisée à Villefranche et nous nous sommes retrouvés dans la rue avec les ouvriers des usines en grève, les lycéens et les élèves du collège technique. Les ouvriers de presque toutes les usines étaient là, même les plus petites, qui n'avaient jamais été en grève auparavant. Je n'étais qu'un enfant, j'étais là, là avec mon père et mes amis, j'étais complètement bouleversé.

Combien de personnes ont assisté aux

AG ? Étaient-elles pleines ?

Au début presque tous les étudiants y assistaient. Nous étions tous des garçons, puisque notre centre d'apprentissage ne regroupait que des garçons. À l'époque la séparation entre filles et garçons était totale. Ce n'est qu'à partir de Mai 68 que les établissements scolaires ont été regroupés sans séparation et que les murs sont tombés entre la cour des filles et celle des garçons. Dans l'usine de mon père, ils avaient l'habitude des grèves qui duraient une seule journée. Des occupations comme celles-là n'avaient jamais été vues auparavant. Le soir, toute la famille se serait dans notre cuisine pour écouter les reportages en direct sur Europe 1 à propos des émeutes du Quartier latin, alors que la radio et la télévision publiques étaient en grève, nous écoutions les stations privées. Nous étions pleins d'espoir... Mais j'ai aussi découvert quelque chose après le mois de mai : la presse anarchiste espagnole, elle était imprimé en France et ensuite introduite clandestinement en Espagne. C'était une presse formidable, éditée avec la collaboration de gens connus, comme Albert Camus. Des journaux comme *L'Espoir*, *Le Combat syndicaliste*, *Tierra y Libertad*, auxquels mon père était abonné... Alors que je ne les lisais pas auparavant, ces journaux m'ont intéressé très vite, car en première page ils parlaient de la grève générale, du mouvement. Je me souviens du numéro de juin du *Combat syndicaliste* qui titrait : « *En mai fait ce qui te plaît.* » Et voyant les choses à travers le regard des anarchistes, je me suis très vite senti proche d'eux et de ce qu'ils écrivaient. Ils parlaient de la grève générale et expliquaient pourquoi un combat était nécessaire, un combat qui conduirait au changement social et à la fin du capitalisme.

Quelles étaient les revendications de ton collège ?

En premier lieu, nous avons vu que nous faisons partie d'un grand mouvement qui voulait changer les choses en France, il a commencé dans les universités et s'est étendu aux usines, les revendications étaient simples : mettre fin à la discipline de fer imposée dans les ateliers par les enseignants, puis il y avait les conditions de travail, nous avions l'impression d'être exploités, étant donné que nous ne recevions pas de salaire pour des travaux de

sous-traitance. Bien sûr, nous parlions de résistance et de la nécessité de mener le même combat avec les ouvriers et les étudiants. À cette époque lorsque nous quittons le collège nous étions assurés d'obtenir un emploi - c'était une période de plein emploi - mais quand nous quittons notre établissement avec un CAP en poche, nous étions embauchés à des salaires très bas. Je me souviens que nous avons inclus cette revendication, que nous soyons mieux traités et mieux rémunérés quand nous commencerions notre vie professionnelle. Nous avons abordé les problèmes liés au quotidien comme la nourriture de la cantine. Après de nombreuses discussions, nous n'avons pas exigé le renvoi de notre surveillant-général - un ancien militaire de carrière, une vieille ganache -, puisque nous savions qu'en se débarrassant de lui, ils le remplaceraient par quelqu'un pire que lui...

Et tes amis les plus politiques, n'ont-ils pas essayé d'aller plus loin ?

Bien sûr, il était alors question de changement politique, de changement social, mais dans notre CET il était difficile de faire accepter cela, car peu de gens étaient politiquement préparés. Donc nous en sommes restés au niveau des revendications de base. C'était le cas aussi dans les usines. La CGT était majoritaire - et c'était quelque chose qui attristait mon père -, elle imposait les slogans mis en avant par ses militants appartenant au PCF. Ils ne voulaient pas d'un changement social profond, juste un changement de gouvernement avec une nouvelle majorité de gauche. C'était la révolution contre la réforme. Heureusement, au sein des usines, il y avait des éléments plus radicaux qui émettaient des exigences plus profondes qui s'attaquaient aux racines du pouvoir et du capitalisme. Je me souviens que mon père a essayé de mettre en avant dans son usine un discours anticapitaliste mais il avait des problèmes. Je me souviens qu'il disait : « *Nous ne sommes pas en Espagne ici.* »

Et dans les assemblées où ton père participait, dans son usine était-ce différent ?

Je me souviens de ce que les gens disaient à l'usine, il y avait un réel espoir que les choses changent. Spontanément, certains ouvriers parlaient de tous les espoirs que

le mouvement avait fait naître. Mais nous avons été rapidement ramenés sur terre : la CGT et la CFDT ont négocié avec les patrons au plan national avec les accords de Grenelle, et au final des revendications ont été satisfaites, mais elles n'allaient pas profondément changer les choses. À l'usine de mon père, j'ai trouvé les assemblées fascinantes, parce qu'il y avait une vraie fraternité, une vraie solidarité, ensuite le soir il y avait des ouvriers qui venaient chez nous à la maison pour continuer les discussions. Sur les piquets de grève, ma mère, qui était aussi une « espagnole rouge », apportait régulièrement des victuailles aux grévistes afin que les gens puissent rester mobilisés à l'usine et continuer à résister. Dans le quartier ouvrier où nous vivions, où la plupart des habitants travaillaient dans des usines, les événements ont aussi changé les relations entre les gens.

As-tu appris des choses quand vous êtes allés aux assemblées à l'usine de votre père ?

J'ai découvert le monde des ouvriers. Les différences de sensibilité et de conscience possibles qui existaient d'un ouvrier à l'autre. Ce que j'ai également découvert, et je le regrette, parce que je suis anarchiste, c'est que d'une certaine manière, les ouvriers avaient besoin de leaders pour poursuivre la lutte. J'en ai parlé avec mon père, il avait connu la même chose en Espagne pendant la révolution. Il disait toujours que les Français étaient plus embourgeoisés que les Espagnols pendant la révolution et plus intégrés dans la société. Tandis qu'en Espagne - il venait du monde paysan, le monde des sans terre - ils n'avaient rien, un mulet et une parcelle de terre, et donc le peuple n'avait rien à perdre. C'était un combat frontal contre le fascisme : ils prenaient les armes parce qu'ils n'avaient rien à perdre. Mais en France c'était différent. Il y avait une forme d'intégration à la société qui limitait leurs actions.

Comment était l'atmosphère dans les usines ? Était-ce comme en 1936 ou était-ce sous la direction de la CGT ?

Ce n'était pas du tout comparable à 1936. Le mouvement de Mai 68 ne parvint pas à obtenir des acquis aussi importants qu'en 1936. La CGT contrôlait féroce les choses et la plupart des di-

rigeants de la CGT étaient aussi membres du PCF, leur but n'était pas une rupture avec la société existante. Il n'était pas question de renverser la cinquième république de de Gaulle, le PCF était aligné sur les positions de l'Union Soviétique, pour ce parti ce n'était que dans les urnes que des changements pouvaient survenir, après une victoire électorale de la gauche. Il n'était pas question de révolution sociale.

Mais Daniel Pinós, à 15 ans a-t-il vu plus loin que ça ?

Bien sûr ! Il y avait tellement de choses que nous pensions possibles, et il y avait tellement d'événements extérieurs qui nous influençaient. Il n'y avait pas grand-chose dans ma petite ville ouvrière, à Lyon c'était différent. Che Guevara, je l'ai découvert dans le journal *Tierra y Libertad*, un journal anarchiste espagnol édité au Mexique. Et c'est vrai que j'avais beaucoup de sympathie pour le personnage. Plus tard j'ai découvert qu'il avait un côté sombre, mais c'est vrai qu'à l'époque il était un symbole. J'avais son portrait accroché dans ma chambre et j'ai même porté sa photo dans mon portefeuille.

Vous vouliez une révolution, pensiez-vous que vous y parviendriez ?

Oui, j'avais un immense espoir, même à la fin des événements, même si je devais retourner au collège et aller plus tard à l'usine. Il y avait eu des événements majeurs dans le pays, ce qui signifiait que vous ne pouviez pas regarder la réalité de la même manière. Et c'est après que j'ai commencé à être militant, mais quand je suis entré à l'usine, je n'ai pas adhéré à la CGT, comme mon père, mais à la CFDT. J'étais très actif et la CFDT représentait une forme de syndicalisme qui marquait une rupture avec la CGT. La CFDT parlait d'autogestion dans son programme, le fait que des travailleurs puissent prendre le contrôle de leurs luttes était important pour moi. La CFDT a été le premier syndicat en France à s'intéresser au sort des immigrés, à soutenir les grèves des travailleurs étrangers, soutien que j'ai partagé lors des grèves de Penaroya et de la CIA-PEM-Brandt à Lyon et dans la région. J'ai trouvé dans ce syndicat - issue de la CFTC (Confédération des travailleurs catholiques) - des gens d'une grande honnêteté, des gens différents de ceux de la

CGT qui étaient souvent manipulés par les bonzes syndicaux. La CFDT était plus ouverte, même avec nous les plus jeunes. Dès que j'ai rejoint la CFDT, les gens de la CGT de Villefranche ne m'ont plus salué, ils m'ont tourné le dos. J'étais un traître ! J'ai été actif très jeune dans le bureau de l'union locale CFDT de Villefranche. Je passais beaucoup de temps à militer. En même temps, j'ai rejoint l'Organisation révolutionnaire anarchiste, une organisation principalement formée de jeunes, dont beaucoup de fils de l'exil espagnol, en rupture avec les organisations anarchistes traditionnelles. Nous avions un journal appelé *Front Libertaire des luttes des classes* et nous avons mis l'accent sur cette dernière comme seul moyen de provoquer un changement social. Certains d'entre nous étaient à la CGT, d'autres à la CFDT, mais nous étions tous anarchistes communistes. Cela a donné lieu à des choses vraiment très importantes à ce moment-là, nous avons publié des bulletins militants dans les usines où nous travaillions. Nous nous sommes engagés dans la vie des quartiers, nous avons essayé de redonner à l'anarchisme le sens social qu'il avait quelque peu perdu en France. Mai 68 a apporté tout cela, sans cela rien n'aurait été possible.

Pendant la dernière période de la grève, le mouvement s'est-il effondré dans votre collège ?

Oui, à la fin, nous étions de moins en moins nombreux sur le piquet de grève, mais je suis resté présent jusqu'au bout.

Toi et les maoïstes ?

Oui, c'est drôle parce que ce sont des gens avec lesquels je n'étais pas du tout d'accord, mais ils étaient mes amis, et après nous avons fait des choses ensemble. La fin de la grève a été difficile. Les dirigeants syndicaux voulaient que cela se termine et nous pouvions sentir que, au niveau du pays, le mouvement perdait en intensité. Mon père m'a parlé de l'AG dans son usine où ses collègues de la CGT ont appelé à voter pour la reprise du travail, ils ne furent que deux à voter contre, mon père et Baldomero Gonzalez, un compagnon espagnol. Ils étaient les seuls. Il y avait des villes plus combatives où les grèves ont duré plus longtemps, dans les grandes usines

notamment. La grève dura trois semaines au final. Les choses étaient compliquées... Les travailleurs n'allaient pas être payés à la fin du mois. Les discussions ont tourné autour de cette obsession : « *Comment vont manger nos enfants ?* » Villefranche était une ville gérée par le Parti socialiste, la municipalité a distribué des coupons solidaires aux familles pour retirer de la nourriture dans les épiceries. C'était une situation dramatique. Les gens devaient vivre de leurs économies, et nous n'en avions pas à la maison.

Ton père, qui avait vécu la défaite en Espagne, croyait-il enfin connaître la victoire en France ?

Il était enthousiaste au début. Et je pense que le fait que mon frère et moi étions impliqués dans la grève était quelque chose de très important pour lui. Mais, je ne pense pas qu'il ait eu beaucoup d'illusions sur la fin du mouvement et sur le fait de pouvoir changer les choses. Ensuite, il a continué à être actif au sein de la CNT (Confédération Nationale du Travail espagnole), en poursuivant la lutte pour une Espagne libre, jusqu'à sa mort en 1976. Malheureusement, il n'a pas pu retourner en Espagne, il avait de ce pays une image hypertrophiée, et quand nous avons pu enfin le découvrir, nous avons constaté que l'image qu'il en avait était totalement idéalisée et ne correspondait en rien à la réalité des années 1970.

Avec cette idéalisation, y avait-il des moments où vous pensiez être à Barcelone en 1936 ?

Jamais ! Non, non, non. Nous devons voir les choses telles qu'elles étaient en réalité. Nous étions enthousiastes, mais le point de vue de mon père vis-à-vis des événements était toujours critique, et avec raison à cause du rôle du PCF, qui freinait le mouvement, en dehors de quelques usines. Il était donc conscient que c'était un événement important qui permettait la radicalisation d'une partie de la jeunesse, et qui a effectivement eu lieu, avec des gens qui ont rejoint le combat social les années qui suivirent, mais à long terme, il n'avait aucune illusion. Parfois, je le trouvais trop nihiliste, mais il était vieux, alors que moi, j'étais un très jeune homme... J'étais touché par ce qu'il disait. Il a écrit des articles pour des jour-

naux espagnols et ses derniers textes étaient pleins de nostalgie.

Et comment as-tu maintenu ton optimisme après la défaite de mai ? Comment as-tu commencé à être actif après ?

Je pense que ce qui m'a permis de résister, c'est la rencontre avec des gens qui ont participé au mouvement de mai, des gens de mon âge et d'autres plus âgés. Dans une ville ouvrière comme Villefranche, quand on porte les cheveux longs, quand on pense différemment, dans une ville où les gens n'ont pas de grandes aspirations, où les jeunes travailleurs sortent le samedi soir et vont danser au bal, où passent leur temps dans les cafés, j'étais avec ceux qui étaient différents, qui regardaient le monde avec avidité. Nous voulions voyager, nous lisions Kerouac, nous lisions les auteurs de la beat génération... Nous écoutions Hendrix, le Velvet Underground, Patti Smith, Neil Young, Jefferson Airplane... Les États-Unis et la contre-culture avaient beaucoup d'importance pour moi. J'étais antimilitariste, plus tard j'ai refusé d'aller à l'armée. La guerre du Vietnam a eu un rôle déclencheur. J'étais un de ces jeunes de l'époque qui ne supportait pas l'impérialisme et les guerres d'agression.

Qu'est-ce qui t'est arrivé immédiatement après mai ?

Après mai, les choses se sont mal passées pour moi. L'année suivante, au collège, j'étais considéré comme un fauteur de troubles, et je n'ai pas terminé l'année scolaire. J'étais différent de ce que j'étais l'année précédente. Pour la direction du collège j'étais un élève indiscipliné, un réfractaire. Je continuais à me radicaliser. M. Bailly, un professeur d'atelier, me détestait, en partie parce que j'étais l'un des meneurs de la grève, mais aussi parce que j'étais étranger. Un jour, juste avant les vacances de Pâques j'étais en atelier, alors qu'il venait de faire une démonstration sur une presse pour couper la tôle. Il a alors demandé, comme il le faisait toujours, à un étudiant de faire la même opération pour vérifier si nous avions compris. Il m'a appelé auprès de lui alors que mes pensées étaient ailleurs, bien loin du fonctionnement de la presse, du collège et de M. Bailly. Je n'avais rien écouté. Il a crié : « *Pinós, viens ici et mon-*

tre-moi comment tu règles la machine. » J'étais paralysé parce que je n'en avais aucune idée, alors il est devenu furieux, et il a crié : « *Pinós, tu ne suis pas, tu es un fouteur de merde, tu es fini ici !* », et il a commencé à me donner des coups de poing. C'était une pratique courante dans les ateliers et depuis des générations. Il m'a poussé contre la machine pendant qu'il me frappait, puis j'ai réussi à me dégager, j'ai couru jusqu'au vestiaire, j'ai arraché mon bleu de chauffe, j'ai mis mes vêtements de ville et j'ai quitté le collège et je me suis dit : « *C'est fini. Je ne retournerai jamais dans cette taule !* » Cela a causé des problèmes à la maison, mon père ne voyait pas ce que je pouvais faire sans diplôme, mais pour moi cela n'avait pas d'importance : je ne pouvais pas admettre une telle attitude de la part d'un enseignant. J'ai payé en raison de mon engagement en Mai 68, pour mon refus d'accepter la discipline de fer que nous imposaient les profs d'atelier et parce que j'étais un jeune rebelle. Et je n'ai pas été le seul.

Donc, tu as été appelé à faire ton service militaire à 18 ans...

Non, à 20 ans. Et je n'y suis pas allé. À l'époque, je travaillais avec des groupes antimilitaristes, nous avons mené de nombreuses actions dans des casernes de la région lyonnaise, en occupant même certaines. Il fallait vraiment être en bonne forme physique pour faire ça car on avait à faire à la police militaire, et ce n'était pas une partie de plaisir. Après Mai 68, il y a eu toute une nouvelle génération de réfractaires à l'armée, très politisé, beaucoup d'anarchistes, ainsi que de nombreux non-violents. J'ai participé à des actions de soutien aux réfractaires, et même aidé des espagnols qui refusaient le service militaire. En 1971, j'ai rencontré à Lyon Pepe Beunza, le premier insoumis politique espagnol sous la dictature franquiste. En Espagne, les réfractaires étaient alors envoyés dans des bagnes au Sahara. Ils risquaient huit ans de prison militaire, alors qu'en France nous n'étions condamnés qu'à deux ans. Particulièrement depuis la guerre d'Algérie, il y avait un fort courant antimilitariste en France, et j'ai rencontré des gens qui avaient refusé de servir en Algérie, ils étaient allés en prison pour cela, ensuite ils ont continué la lutte politique. Et donc, naturellement, quand j'ai eu 20 ans

et j'ai reçu mon ordre d'appel sous les drapeaux j'ai refusé de me rendre à la caserne. J'ai écrit une lettre très politique au ministre de la Défense nationale, l'appelant « ministre de la guerre » pour expliquer les raisons de mon refus en tant qu'ouvrier et communiste libertaire, pourquoi je refusais de servir dans une armée impérialiste, dans une armée au service du gouvernement pour briser les grèves. J'ai été obligé de quitter ma famille et la région lyonnaise en raison de l'avis de recherche que la gendarmerie avait lancé. J'ai vécu dans plusieurs régions, dans le sud de la France notamment, puis lorsque les recherches se sont accentuées je suis parti à Amsterdam. Là, j'ai rencontré des déserteurs américains refusant le Vietnam, des réfractaires hollandais et français qui étaient en cavale. J'ai publié avec d'autres insoumis français un journal bilingue *Soleils noirs, Zwart zon* en néerlandais. Je me suis réfugié ensuite en Espagne, ainsi je fermaient le cercle, vivant à Barcelone pour des raisons politiques, dans le pays que mes parents avaient été obligés de quitter pour ces mêmes raisons. En tout et pour tout, j'ai été en cavale pendant huit ans.

Comment as-tu traversé les frontières ?

J'ai eu la chance de faire partie d'un groupe très bien organisé qui utilisait des faux papiers et nous avions aussi des médecins qui prenaient soin de nous. Tout cela a été l'héritage de la guerre en Algérie et de la résistance à celle-ci. Si tu étais arrêté sur la route et que tu avais tes vrais papiers, tu étais mort. Mais nous avions des faux, alors j'ai voyagé aux Pays-Bas, en Espagne et en France sans aucun problème. Tout cela, je ne l'aurais jamais fait sans Mai 68. J'aurais été un autre homme s'il n'y avait pas eu Mai 68.

Comment s'est terminé ton exil ?

Lorsque Mitterrand a été élu président en 1981, une partie de son programme était consacré à l'amnistie pour les prisonniers politiques et pour les réfractaires au service militaire. Le problème était que nous avons tous reçu des lettres d'appel nous demandant de rejoindre nos casernes. L'amnistie votée, les compteurs ont été remis à zéro, mais l'armée nous demandait d'effectuer notre service militaire. Nous n'avons pas accepté cela.

Nous avons formé un collectif de réfractaires, le CIA (Collectif des insoumis amnistiés) et nous avons fait tout ce que nous pouvions pour ne pas être obligés de servir l'armée ni être arrêtés. La loi n'avait pas changé : si nous refusions à nouveau de servir, nous serions arrêtés. Nous avons décidé que nous allions créer des problèmes aux autorités. Charles Hernu était le ministre de la défense nationale de Mitterrand, un militariste convaincu, et nous avons décidé que nous allions le faire reculer. Et lors du premier congrès du PS, après la victoire des socialistes en octobre 1981, alors que tous les ministres étaient là et que Jospin, le premier secrétaire du parti parlait à la tribune, nous sommes entrés en force dans le congrès, malgré un dispositif policier impressionnant, pour réclamer une amnistie totale pour tous les réfractaires. Cette action d'éclat a été commentée dans tous les médias de l'époque. Comme cela ne suffisait pas, notre collectif a mené une action contre le général en chef des armées. Nous avons décidé de le bloquer dans la rue et de lui verser un seau de peinture sur la tête. Une action symbolique, malgré tout médiatisée, pour rappeler qui nous étions et que nous n'avions rien oublié. Notre groupe été arrêté, car les forces de sécurité étaient très importantes pour protéger le général, mais quelques jours plus tard, nous avons tous reçu des lettres nous informant que nous n'avions pas à remplir nos obligations militaires. Je pense qu'ils ont eu peur de notre détermination.

Tu nous as raconté comment tout cela t'avais transformé, mais y a-t-il un moment vécu qui t'a vraiment marqué ?

Je pense que c'était le moment où à l'AG j'ai parlé pour la première fois en public. Tout était si impressionnant, tout semblait possible, je me sentais libre, je ressentais les choses si intensément. J'étais un jeune garçon timide et là, j'ai trouvé les mots. J'ai parlé pour la première fois en public et je me suis dit « *Je suis ici et j'existe.* »...

Daniel Pinós

TÉMOIGNAGE MAI 68

Mai 68 et le patronat

Détails furtifs d'une histoire souterraine

À Francis et Tanya

« Par elles-mêmes, les révolutions établissent de nouvelles traditions. Elles assurent un grand réservoir de souvenirs de ce qui est possible, et cette mémoire tend à être utilisée dans les contestations futures. »

Mohamed Bamyeh

Le 26 avril 1968, le Cercle de Bilderberg, réservé à l'élite du pouvoir, tenait une réunion ultra secrète dans une station de ski dotée d'un nom de mauvaise augure, le "Mont Tremblant," une ville du Québec.

Les invitations avaient été lancées aux États-Unis, au Canada et en Europe. Les invités, 89 en tout, appartenaient au monde politique, au milieu des affaires ou de la finance. Magnats, sommités ou stars, on se les figurait comme les maîtres du monde, on les imaginait complottant. Ils n'étaient pas tout puissants mais très puissants, du moins dans leur sphère de pouvoir ou de prestige. En fait, tous les échanges étaient privés ou sous le signe du secret. On exprimait divers points de vue sur la situation du monde, histoire de s'affirmer devant un parterre de sommités.

La plupart venaient des États-Unis. On comptait ainsi Henry Ford II, qui avait repris l'en-treprise familiale au bord de la ruine et en avait fait la première marque d'automobile dans le monde; Robert H. McNamara, le Secrétaire américain à la défense, qui avait été aux côtés du Président Kennedy. Parmi les quatre Français, il y avait un homme d'État, Pierre Mendès-France, l'ancien gouverneur de la Banque de France,

Wilfred S. Baumgartner, ainsi que son gendre, Henri Hartung. Celui-ci, un homme de grande taille, était à 47 ans un personnage entier, aux convictions inébranlables, pourtant totalement ouvert aux autres et capable de poser en langage diplomatique des questions dérangeantes. Il était invité pour présenter une communication devant cet aréopage. La présidence était tenue par le Prince Bernhard des Pays-Bas. Sa fille, la princesse Beatrix était aussi présente en observatrice.

Tous avaient reçu un des rapports les plus inquiétants, celui du sociologue Daniel H. Bell, de l'Université Columbia à New York. Le titre en était "Les sources d'instabilité aux États-Unis."

Parmi les maux dont souffrait son pays, il signalait "l'aliénation des jeunes radicaux." Se-lon lui, le gouvernement avait perdu de sa crédibilité. La jeunesse, aliénée, entamait une agitation qui, dans son estimation, allait succéder à ce qu'il n'osait pas appeler "la guerre des classes." «

Dans ce théâtre du pouvoir, où chaque danger sur terre devait être identifié ou anticipé, un scénario immuable faisait défiler les nations, les peuples et les maux les plus menaçants. On en saisissait les causes, les rapports de pouvoir, et on en prévoyait les effets.

Quand vint le tour de parole d'Henri Hartung, sa communication tenait en deux idées : 1° le monde des affaires prenait une dimension internationale. Cet élargissement impliquait un nouvel ordre de relations financières et techniques, mais aussi culturelles, historiques et linguistiques. Il en surgissait une question majeure : ce renouvellement des rapports

allait-il introduire de nouveaux conflits ou serait-il l'occasion de rapprocher les humains? En fait, le rapprochement allait créer un groupe transnational possédant les mêmes compétences. Cette entité repré-senterait une coalition plutôt qu'une coopération. Il s'agirait pour elle de défendre une position ou de conquérir un marché. Cette forme d'accord impliquait un flux de matériaux et d'énergies en vue de créer des produits et des sous-produits.

2° Apparaîtrait alors un élément de distorsion : la considération du profit comme critère pour juger la vraie valeur d'un travail. Pour écarter soigneusement un autre concept, celui de la valeur humaine, on allait mettre l'accent sur l'organisation.

Pourtant, disait Hartung en présentant ce deuxième thème, il n'a jamais été démontré que le bonheur résulte d'une activité humaine limitée aux biens matériels. Le développement mondial nécessitait que le déploiement systématique de la technique soit mis au service d'une transcendance : la réalité intérieure des individus et l'harmonie de leur personnalité .

Comme on pouvait s'y attendre, la discussion changea de direction. Le premier interlocuteur déclara que la mondialisation était un fait, qu'on l'accepte ou non. On discuta ensuite de l'intérêt que pouvait présenter une entreprise mondiale et des difficultés qu'elle pouvait créer pour les entreprises purement nationales .

À son retour en France, Henri Hartung retourna à ses affaires. Il avait acheté un immeuble entier à Paris pour l'imposant centre de formation qu'il avait créé, l'Institut des Sciences et Techniques Humaines. Les cours y étaient donnés par

des personnalités de premier plan ou qui le deviendraient en partie grâce à lui.

La dimension internationale de l'Institut apparaissait notamment dans un prestigieux stage destiné à des cadres supérieurs de grandes multinationales pour les préparer au management international. Cette formation durait six semaines et se déroulait dans l'ancien lieu de résidence des comtes-évêques de Cahors, le Château de Mercuès dans le Lot, devenu la propriété de l'en-treprise Chrysler France.

Rien n'était négligé : ni le restaurant gastronomique, ni la piscine, ni l'ameublement. Les conférenciers se recrutaient au plus haut niveau : pour discuter des conditions d'entrée d'une entreprise en France, on en faisait venir un élu. Les participants, envoyés par leurs multinationales respectives, provenaient de divers pays d'Europe et parfois d'ailleurs. L'atmosphère était cordiale et même bon enfant.

Mais à Paris où Hartung était revenu, non loin de son appartement les étudiants et leurs aînés se battaient contre la police dans les rues du Quartier latin. Le Premier ministre était en voyage à l'étranger, les ministères se vidaient, le Président de Gaulle allait bientôt disparaître sans laisser d'adresse. L'État français chancelait.

On pressentait Hartung pour le Ministère de l'éducation nationale. N'avait-il pas lancé dans le pays l'idée de l'éducation permanente? Mais il refusa. Son esprit était ailleurs.

Sylvie, son épouse, lui faisait remarquer que l'Institut qu'il avait créé ne correspondait plus à l'idéal qu'il visait. En effet, dans sa jeunesse, Hartung avait séjourné dans un ashram en Inde. Nul ne savait, à part Sylvie et deux ou trois intimes, qu'il était plus tard devenu musulman car il se rendait le dimanche au temple protestant. Il se référait souvent à René Guénon et à Râmâna Maharshi, mais il était avant tout un mystique, un soufi. Son entreprise, l'Institut des Sciences et Techniques Humaines, avait pour but premier d'aider les participants à découvrir le sens de leur vie. Or, comme le disait Sylvie, on ne lui réclamait que du marketing.

Il marcha jusqu'au quartier latin, se trouvant d'abord parmi les CRS. Mais continuant son chemin, il traversa une barricade et, me dit-il, ce fut l'illumina-

tion. Il comprit que sa voie était ailleurs. Arrivé à Mercuès, l'atmosphère avait changé. Une grève générale des chemins de fer était an-noncée. Elle allait être de longue durée. Les participants n'avaient plus en tête que de rentrer chez eux. Présent à ce stage en tant que sociologue, je discutai avec un directeur de Renault, celui-ci m'affirma que le mouvement qui avait éclaté dans son usine n'était qu'une affaire comme une autre, ce n'était donc pas une grosse affaire. Je m'efforçai en vain de le détromper.

Je rentrai à Paris avec Hartung dans le dernier train, le Capitole. De retour à l'Institut, il réunit le personnel et déclara ses intentions. Cette entreprise ne correspondait plus aux orienta-tions qu'il avait fixées. Il leur proposa d'en assurer l'autogestion; il les mettait ainsi devant un choix de vie qui leur permettrait d'être autonomes. Lui-même avait décidé de se retirer des af-faires pour un tout autre destin.

La proposition de Hartung ne fut pas retenue par le personnel. Il se retira avec Sylvie dans sa maison familiale, dans un village suisse. Il y suscita une communauté qui partageait tous les revenus de chacun pour les distribuer à chaque foyer selon ses besoins.

Le couple des Hartung n'est plus de ce monde, la communauté s'est dissoute. Mais le Cercle de Bilderberg continue.

À la réunion de l'année suivante de cette institution, le rapport constatait que lors de la ré-union de Princeton « l'état d'esprit avait changé." Il n'était plus question de "la fin des idéolo-gies," ni du remplacement de la lutte des classes par une société pluraliste. On ne parlait plus que du Biafra et du Vietnam et de l'agitation des étudiants. On découvrait que le milieu des intel-lectuels se sentait particulièrement aliéné. L'auteur de ce rapport se demandait si les nouvelles tensions apparues dans l'ensemble du monde occidental n'étaient pas une menace pour la démo-cratie .

Les "détails" de ce récit posent bien sûr de nombreuses interrogations. L'acte de démission du Président Henri Hartung était-il un acte anarchiste? Sans doute, dans son langage spirituel, se sentait-il dirigé par un Soi transcendant, l'Énergie du monde. Mais l'anarchiste Élisée Reclus ne considérait-il pas qu'il s'agissait avant tout de suivre sa conscience? Cette trace de sa formation protestante ne

l'avait jamais empêché d'être anarchiste et même une des lumières de cette mouvance. Pour ce qui est des soufis, on se reportera aux écrits de Daniel Colson sur le sujet et, plus généralement, à ceux où il présente l'individu comme un infini parmi d'autres, comme un univers, sous un certain angle. La réalité des personnes n'est-elle pas au-delà de ce qu'ils peu-vent formuler?

Quant au Cercle de Bilderberg, il est sorti du secret et a commencé à publier ses archives. On s'y rapportera plutôt que de se fier aux racontars. On ne peut réfléchir sur "le système" sans penser aussi aux personnes. Et celles-ci s'identifient parfois à leurs fonctions. Henri Hartung avait su s'engager dans un rapport de force avec les grands de ce monde ; il leur désignait une faille de leur vision sociale mais il les invitait en même temps à une prise de conscience qui pou-vait amorcer leur propre émancipation.

L'Institut des Sciences et Techniques Humaines existe toujours. Le Cercle de Bilderberg aussi. Mais le monde international d'il y a cinquante ans a cédé la place à un ordre mondial mo-nolithique.

Ronald Creagh

Membre de l'équipe de rédaction de la revue Réfractations et écrivain. Son prochain livre, à pa-raître fin juin, est intitulé Lettres à Clarisse. Ce sont les lettres affectueuses d'Élisée Reclus à sa première femme. Il raconte ses randonnées dans une grande partie de l'Europe de l'ouest dans les années 1850. C'est un livre pour les randonneurs, les amoureux et pour les randonneurs amoureux.

TÉMOIGNAGE MAI 68

Témoignage à propos de mai 68 : Révolte et révolution ?

Je hais les commémorations. Comme les enterrements. Les deux ont trop de points communs. Au niveau des éditions libertaires, nous avons, donc, décidé de renoncer à commémorer le cinq centième anniversaire de la révolution espagnole. À mon niveau j'ai décidé de ne pas aller à mon enterrement. Trop peur d'y faire de mauvaises rencontres. Cela étant, les témoignages de celles et ceux qui ont vécu certains événements historiques sont nécessaires. Ils valent ce qu'ils valent mais souvent beaucoup plus que toutes les thèses de troisième cycle nous expliquant, à la manière des météorologistes du temps qu'il a fait hier, NOTRE histoire. Voici le mien.

En mai 68, j'avais 21 ans. J'étais étudiant à la fac de droit de Bordeaux. Je voulais être commissaire de police. Si, si ! La défense de la veuve et de l'orphelin. J'ai très vite compris. Merci à mes profs réacs de l'avoir été autant. Comme tous les étudiants de cette époque (dixit tous les zombis du socialisme et du communisme) j'étais un bourgeois. Père ouvrier, maman vendeuse à Prisunic. J'étais, également, inculte politiquement. Normal pour un plouc de charentais. Mais, j'avais déjà quelques révoltes au cœur. Et, donc, je fréquentais toutes les crémeries révolutionnaires de Bordeaux. À la louche, ça devait bien avoisiner une cinquantaine de personnes. En mars ou avril 68, j'ai même assisté à une conférence de la FA à l'athénée à côté de Pey-Berland. Orateur, Maurice Joyeux, l'arrière-grand-père de ma fille. Sujet : Kropotkine.

À l'époque, nous nous battions pour que les garçons aient le droit d'aller dans les cités universitaires de filles. L'inverse

était toléré. Nous parlions de révolution sexuelle. Nous critiquions la société de consommation et les responsables syndicaux de la CGT défilant avec des casquettes Ricard. Également la société du spectacle. Nous dénoncions les nouveaux sociologues et psychologues comme futurs larbins du capitalisme. Nous nous éveillions à une conscience écologiste. Au niveau éducatif, nous avons tous lu *Libres enfants de Summerhill*. Nous manifestions contre la guerre au Vietnam. Contre le totalitarisme à la mode soviétique... Bref, nous étions jeunes et un peu tout fou. Le vieux général ne comprenait rien au film. Idem pour le PCF et la CGT. Idem pour la population adulte de ce pays qui trouvait super la situation du moment (les trente glorieuses) et son modèle consumériste. Nous voulions juste changer le monde et la vie et leur donner du SENS. Alors, les anars et Kropotkine par rapport à tout cela ? Quelque chose comme une incongruité ! Sauf que !

Sauf que, notre rêve s'est peu à peu liquéfié. Nos leaders, sauf le camarade Sauvageot, se sont fait des plans de carrière. Pour autant, 90 % de mes camarades sont restés fidèles à eux-mêmes. Mais, en se dispersant dans tout un tas de luttes, fondamentales, mais parcelaires. L'anti-nucléaire, le retour à la terre, les communautés, l'écologie, les installés en usine, le féminisme, le comité d'action des prisonniers, ARDECOM (Asoc pour la recherche et le développement de la contraception masculine), le FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire), les luttes autogestionnaires comme LIP, les luttes antimilitaristes

comme le Larzac, les luttes ceci et cela... Bref, nous sommes restés nous-mêmes, mais divisés, atomisés, incapables d'unité et de fédération. Le capitalisme ne pouvait que nous récupérer. Nous avons perdu l'essentiel : le sens global des choses et de la vie et la nécessité de l'unité entre tous les damnés de la terre pour se donner les moyens d'un changement de civilisation. J'ai senti cela très vite. Qu'il ne suffisait pas de faire. Mais qu'il y avait plusieurs manières de faire. En 1970, toujours à la fac de Bordeaux, mais cette fois en Sciences de l'éducation, un prof m'a proposé d'écrire un mémoire sur l'éducation libertaire et il m'a conseillé d'aller à la bibliothèque anar de la rue du Muguet. Je m'attendais à tomber sur Kropotkine. Je suis tombé sur Sanchez. Un vieux militant de la CNT de Barcelone. Réfugié en France en 1939. Maçon à la retraite. Il m'a accueilli chaleureusement. La bibliothèque était monstrueuse. Il avait tout lu. Il y passait ses journées. À midi, deux tranches de pain, avec tomates, oignons et huile d'olive. Il m'a plus que guidé dans mes recherches. Sans jamais un mot plus haut que l'autre, il m'a expliqué la vie. Sans pour autant m'imposer son point de vue. Je me rappelle encore : « Écoute, petit, nous avons mis des décennies à construire la CNT. Nous avons réussi à fédérer des luttes syndicales, les athénées libertaires, les écoles rationalistes, des camarades végétariens ou nudistes, les mujeres libres... Moi, y'ou n'étais qu'oune simple maçon. Mais y'ai tout appris de cela. De la nécessité d'avoir un projet de société et de s'organiser pour cela. » La messe était dite.



Dans la foulée il m'a fait rencontrer Jean Barrué (un des fondateurs du Parti Communiste Français) membre du groupe anar de Bordeaux. Un jour, Jean m'a dit : « Ce serait bien que tu écrives. » Réponse : « Mais je ne sais pas écrire. » Réponse à la réponse : « Tu as des choses à dire. Donc, à écrire. Tu ne sais pas. Je t'aiderais. » Merci Sanchez, merci Jean ! Dans la foulée, j'ai adhéré à la FA dont ces deux bougres étaient membres. Ils ne m'ont jamais rien proposé en ce sens. Aujourd'hui, à 70 ans, je suis en mesure de faire un bilan. Les révoltes de mes vingt ans avaient du sens. Mais elles étaient à tous vents. Or, la révolution n'est pas à tous vents. Elle implique d'unir les vents en tempête. De s'organiser pour. L'anarchisme social, auquel je

me suis rallié, aurait dû ou pu me donner les moyens de tout cela. Tel n'a pas et n'est pas le cas. Cherchez l'erreur ! Putain, comment est-ce possible de faire du plomb avec de l'or ?

J'ai été révolté. Je le suis toujours. J'ai été révolutionnaire. Je pense l'être toujours. Mais j'ai comme l'impression d'avoir loupé quelque chose. Sans doute pas assez de révolte et de révolution. C'est le principe des vieux. Bonne chance à vous, camarades jeunes, révoltés et révolutionnaires...

Jean-Marc Raynaud

LES SLOGANS DE MAI 68

“Les murs avaient des oreilles, maintenant ils ont la parole”

IL EST INTERDIT
D'INTERDIRE

L'IMAGINATION AU POUVOIR !

PRENEZ VOS DÉSIRES POUR DES
RÉALITÉS

*SOUS LES PAVÉS LA
PLAGE*

COMMENT PENSER À L'OMBRE
D'UNE CHAPELLE ?

ELECTIONS, PIÈGES À CONS

L'INSOLENCE EST UNE DES PLUS
GRANDES ARMES
RÉVOLUTIONNAIRES

AIMEZ-VOUS LES UNS SUR LES
AUTRES

**Ne nous laissons pas bouffer par
les politicards et leur démagogie
boueuse. Ne comptons que sur
nous-mêmes. Le socialisme sans
la liberté, c'est la caserne.**

Staliniens vos fils sont avec nous !

PERDRE SA VIE À LA
GAGNER

**LE PATRON A BESOIN DE TOI TU N'AS PAS
BESOIN DE LUI**

**LA BARRICADE FERME LA RUE MAIS
OUVRE LA VOIE**

ICI ON SPONTANE

L'ACTION PERMET DE SURMONTER LES
DIVISIONS ET DE TROUVER DES

SOLUTIONS. L'ACTION EST DANS LA RUE

CONSOMMEZ PLUS, VOUS VIVREZ
MOINS

L'ACTION NE DOIT PAS ÊTRE UNE
RÉACTION MAIS UNE CRÉATION

**PENSER ENSEMBLE
NON !
POUSSER ENSEMBLE
OUI !**

NOUS SOMMES EN MARCHÉ.
VAINCUS, PEUT-ÊTRE,
DOMPTÉS, JAMAIS

COURS, CAMARADE,
LE VIEUX MONDE EST DERRIÈRE
TOI

LE POUVOIR AVAIT LES
UNIVERSITÉS
LES ÉTUDIANTS LES ONT PRISES
LE POUVOIR AVAIT LES USINES
LES TRAVAILLEURS LES ONT
PRISES
LE POUVOIR AVAIT L'ORTF
LES JOURNALISTES LUI ONT PRIS
LE POUVOIR A LE POUVOIR
PRENEZ-LE-LUI

APRÈS LES USINES ET LES FACULTÉS
OCCUPONS L'OPINION PUBLIQUE

**LE PARTI EST MORT
TUONS SON CADAVRE**

ON ACHÈTE TON BONHEUR. VOLE-LE !

ON NE REVENDIQUERA RIEN
ON PRENDRA
ON NE DEMANDERA RIEN
ON OCCUPERA

CEUX QUI PARLENT DE
RÉVOLUTION ET DE LUTTE DES
CLASSES
SANS SE RÉFÉRER À LA RÉALITÉ
QUOTIDIENNE
PARLENT AVEC UN CADAVRE DANS
LA BOUCHE

QUE PEUT FAIRE LE
MOUVEMENT
RÉVOLUTIONNAIRE
MAINTENANT ?
TOUT
QUE DEVIENT-IL ENTRE LES
MAINS DES PARTIS ET DES
SYNDICATS ?
RIEN
QUE VEUT-IL ?
LA RÉALISATION DE LA
SOCIÉTÉ SANS CLASSE
PAR LE POUVOIR DES CONSEILS
OUVRIERS
TOUT LE POUVOIR AU CONSEIL

DES TRAVAILLEURS

**SOYONS À LA MESURE DE NOS
RÊVES**

PRESSE : NE PAS AVALER

*IL FAUT
SYSTÉMATIQUEME
NT EXPLORER LE
HASARD*

UNE PENSÉE QUI STAGNE EST UNE
PENSÉE QUI POURRIT

NOUS NE SOMMES NI IDÉALISTES
NI UTOPISTES
NOUS VIVONS LES IDÉES

OUBLIEZ CE QUE VOUS AVEZ APPRIS
COMMENCEZ PAR RÉVER

CRS = \$\$

NE ME LIBÈRE PAS, JE M'EN
CHARGE

JE NE SUIS AU SERVICE DE
PERSONNE,
LE PEUPLE SE SERVIRA TOUT
SEUL

UN BON MAÎTRE
NOUS EN AURONS UN QUAND CHACUN
SERA LE SIEN

**TOUT POUVOIR CORROMPT
LE POUVOIR ABSOLU
CORROMPT ABSOLUMENT**

LA NATURE N'A FAIT NI SERVITEURS

NI MAÎTRES,
JE NE VEUX DONNER NI RECEVOIR DES
LOIS

NE CHANGEONS PAS D'EMPLOYEURS,
CHANGEONS L'EMPLOI DE LA VIE

LA LIBERTÉ EST LE CRIME QUI
CONTIENT TOUS LES CRIMÉS
C'EST NOTRE ARME ABSOLUE

EST PROLÉTAIRE CELUI QUI N'A
AUCUN POUVOIR SUR L'EMPLOI
DE SA VIE QUOTIDIENNE ET QUI
LE SAIT

L'ÉCONOMIE EST BLESSÉE, QU'ELLE CRÈVE

EN FAISANT LA GRÈVE
ILLIMITÉE, LES TRAVAILLEURS
ONT FAIT LA PART DES
CHOSSES. LE BIEN-ÊTRE : OUI,
L'ESCLAVAGE : NON

NE TRAVAILLEZ JAMAIS

LA POÉSIE EST DANS LA RUE

VIVE LA CITÉ UNIE VERS
CYTHÈRE !

*VIVE L'UNION
LIBRE !*

JOUISSEZ SANS ENTRAVES

IL Y A EN FRANCE 38000
COMMUNES, NOUS EN SOMMES À
LA SECONDE

JE SUIS MARXISTE TENDANCE
GROUCHO

*NOTRE ESPOIR NE
PEUT VENIR QUE
DES SANS-ESPOIR*

NOUS NE VOULONS PAS DE
LEADERS. NOUS SOMMES UN
MOUVEMENT EN ÉVOLUTION
CONTINUE. CEUX QUI S'ACTIVENT
NE SONT QU'UN GRAIN DE SABLE
PLUS DYNAMIQUE QUE LES
AUTRES

SI VOUS NE VOULEZ PAS DE PÉPINS,
ÉVITEZ LE NOYAUTAGE

SLOGANS RÉALISTES, DEMANDONS
L'IMPOSSIBLE

LA RÉVOLUTION N'EST PAS UN
BUREAU DE PLACEMENT

LES MOTIONS TUENT L'ÉMOTION

PRENONS LA RÉVOLUTION AU
SÉRIEUX MAIS NE NOUS
PRENONS PAS AU SÉRIEUX

**À bas le réalisme socialiste. Vive
le surréalisme.**

À BAS L'ÉTAT

*À bas l'objectivité parlementaire des groupuscules.
L'intelligence est du côté de la bourgeoisie. La
créativité est du côté des masses.
Ne votez plus !*

Abolition de la société des classes

**L'agresseur n'est pas celui qui se
révolte mais celui qui réprime**

Attention les cons nous cernent. Ne nous
attardons pas au spectacle de la
contestation, mais passons à la contestation
du spectacle

**Géder un peu c'est capituler
beaucoup**

Changez la vie, donc transformez son mode
d'emploi

**Déchristianisons immédiatement la
Sorbonne**

Déjà 10 jours de bonheur

Défense de ne pas afficher

Le droit de vivre ne se mendie pas, il
se prend

L'ennemi du mouvement, c'est le

scepticisme. Tout ce qui a été réalisé
vient du dynamisme qui découle de la
spontanéité.

ENRAGEZ-VOUS !

Êtes-vous des consommateurs ou
bien des participants ?

Exagérer c'est commencer d'inventer

Les frontières on s'en fout

Il est douloureux de subir les chefs,
il est encore plus bête de les choisir

La liberté d'autrui étend la
mienne à l'infini

**Ouvrons les portes des asiles, des prisons
et autres facultés**

LA POLITIQUE SE PASSE DANS LA
RUE

L'orthographe est une mandarine

SI VOUS PENSEZ POUR LES AUTRES,
LES AUTRES PENSERONT POUR VOUS

VIVRE AU PRÉSENT

DÉBAT

Qu'est-ce que le « scandale de Strasbourg » ?

Le scandale de Strasbourg mis à nu pas ses célibataires, même est un ouvrage passionnant, au titre « duchampien », publié aux éditions de L'insomniaque. André Bertrand et André Schneider, les deux auteurs, comptent parmi les principaux instigateurs de ce « scandale ». Ils y racontent de manière jubilatoire les coulisses de ce coup de force révolutionnaire et surtout le contexte intellectuel, politique et culturel du milieu étudiant à l'aube de mai 1968. Ils nous révèlent également la véritable nature de leurs rapports avec l'Internationale situationniste et les conditions de la rédaction de la célèbre brochure : De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier.

En 1966, le milieu étudiant français était particulièrement inerte comparativement aux étudiant.es états-unien.s, japonais ou allemands. Cependant à Strasbourg, un groupe d'étudiant.es contestataires, placé.es sous l'influence des situationnistes et dont les sympathies allaient aux anarchistes, à Max Stirner, à Makhno et à Durruti, mais aussi aux surréalistes et aux dadaïstes ont œuvré à libérer la vie quotidienne de l'aliénation du travail salarié afin de « vivre sans temps morts et jouir sans entraves. » Tout a commencé le 14 mai 1966, lors d'un conseil administratif de l'AFGES (Association fédérative générale des étudiants de Strasbourg), branche locale de l'UNEF, où six de ces étudiants pro-situationnistes, connus pour leurs idées extrémistes, et profitant du total désintéressement des étudiants pour leurs syndicats, se firent élire à la tête de son nouveau bureau. C'est aussi durant l'été 1966, que quelques étudiants, amis des nouveaux élus

de l'AFGES sont reçus par les membres parisiens de l'Internationale Situationniste (IS) afin de demander des conseils pour « définir au mieux l'activité qui pourrait correspondre à leur bonne volonté subversive ». L'IS leur propose de rédiger et de publier un texte de critique générale du mouvement étudiant et de la société. La rentrée universitaire à Strasbourg se déroule dans une ambiance qui laisse présager le « scandale ». Les étudiants pro-situationnistes commencent, dès fin octobre 1966, à répandre dans l'Université un climat de contestation. Ainsi au début du mois de novembre, l'affichage d'un tract-bandes dessinées, Le retour de la colonne Durruti, conçu par André Bertrand, attire l'attention des étudiants et provoque, par la dérision du ton employé, l'amusement ou parfois l'indignation. Le 16 novembre, le périodique de l'AFGES, Nouvelles, sort avec des articles marquant le ton du nouveau bureau : critique du mouvement Provo, article célébrant les dix ans de l'insurrection hongroise, articles sur la remise en cause de la stratégie syndicale de l'UNEF. Le 22 novembre 1966, les étudiants du bureau de l'AFGES, invités, profitent de la cérémonie d'ouverture solennelle du Palais Universitaire, pour distribuer la brochure : De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier. Tous les représentants des autorités de Strasbourg, de l'évêque au préfet, du général au recteur, présents dans la salle, deviennent les premiers lecteurs du pamphlet qui est distribué le lendemain, à la sortie des restaurants universitaires et dans l'ensemble de l'Université. La brochure s'attaque principalement au milieu universitaire et ré-

étudiants pour leurs syndicats, se firent élire à la tête de son nouveau bureau. C'est aussi durant l'été 1966, que quelques étudiants, amis des nouveaux élus de l'AFGES sont reçus par les membres parisiens de l'Internationale Situationniste (IS) afin de demander des conseils pour « définir au mieux l'activité qui pourrait correspondre à leur bonne volonté subversive ». L'IS leur propose de rédiger et de publier un texte de critique générale du mouvement étudiant et de la société. La rentrée universitaire à Strasbourg se déroule dans une ambiance qui laisse présager le « scandale ». Les étudiants pro-situationnistes commencent, dès fin octobre 1966, à répandre dans l'Université un climat de contestation. Ainsi au début du mois de novembre, l'affichage d'un tract-bandes dessinées, Le retour de la colonne Durruti, conçu par André Bertrand, attire l'attention des étudiants et provoque, par la dérision du ton employé, l'amusement ou parfois l'indignation. Le 16 novembre, le périodique de l'AFGES, Nouvelles, sort avec des articles marquant le ton du nouveau bureau : critique du mouvement Provo, article célébrant les dix ans de l'insurrection hongroise, articles sur la remise en cause de la stratégie syndicale de l'UNEF. Le 22 novembre 1966, les étudiants du bureau de l'AFGES, invités, profitent de la cérémonie d'ouverture solennelle du Palais Universitaire, pour distribuer la brochure : De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier. Tous les représentants des autorités de Strasbourg, de l'évêque au préfet, du général au recteur, présents dans la salle, deviennent les premiers lecteurs

vèle le mépris des étudiants pro-situationnistes pour l'étudiant : « Esclave stoïcien, l'étudiant se croit d'autant plus libre que toutes les chaînes de l'autorité le lient. Comme sa nouvelle famille, l'Université, il se prend pour l'être social le plus "autonome" alors qu'il relève directement et conjointement des deux systèmes les plus puissants de l'autorité sociale : la famille et l'État. Il est leur enfant rangé et reconnaissant. Suivant la même logique de l'enfant soumis, il participe à toutes les valeurs et mystifications du système, et les concentre en lui. Ce qui était illusions imposées aux employés devient idéologie intériorisée et véhiculée par la masse des futurs petits cadres. Mais l'étudiant est un produit de la société moderne, au même titre que Godard et le Coca-Cola. Son extrême aliénation ne peut être contestée que par la contestation de la société toute entière. » Les professeurs y sont qualifiés de nostalgiques de la vieille université libérale bourgeoise, les modernistes de gauche et l'UNEF qui désirent une réforme structurelle de l'Université pour la réinsérer dans la vie sociale et économique sont assimilés aux tenants de la future « Université cybernétisée » adaptée aux exigences modernes du système d'exploitation capitaliste. De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier appelle donc les étudiant.es à rejoindre la fraction révoltée de la jeunesse pour porter une critique révolutionnaire totale de la société moderne. Le reste de la brochure expose les principales thèses situationnistes comme la critique des mythes révolutionnaires, le projet révolutionnaire prônant le pouvoir absolu aux conseils ouvriers, l'autogestion généralisée, le dépassement de l'économie marchande ; l'abolition du travail pour une activité créatrice libre ; la critique du spectacle ; la critique de la vie quotidienne ; la révolution vécue comme jeu et comme fête.

Les membres du bureau de l'AFGES tiennent une conférence de presse le 23 novembre 1966 devant trois journalistes locaux. André Schneider y annonce que le nouveau bureau a pris le pouvoir afin d'affirmer son mépris du syndicalisme étudiant et réaliser l'objectif de dissoudre l'association. À partir du 25 novembre, la presse se déchaîne contre les agitateurs

étudiants de Strasbourg. Les premières réactions de la presse sont de fustiger les membres du bureau de l'AFGES en les qualifiant de provocateurs anarchistes et les assimilant aux situationnistes. Le scandale peut éclater par le biais des journaux. Afin d'éviter toute « récupération spectaculaire », les membres du bureau de l'AFGES publient alors un communiqué de presse annonçant leur non appartenance à l'IS tout en affirmant être solidaire de ses analyses et perspectives. À l'annonce de la convocation par l'AFGES d'une assemblée générale pour dissoudre l'association, le milieu universitaire réagit dans son ensemble. Les différentes organisations étudiantes condamnent les actions du bureau de l'AFGES et apportent leur soutien à l'UNEF. Le 30 novembre, les amicales de Droit-Sciences économiques, Pharmacie, Dentaire, Sciences politiques, Médecine, Kinésithérapie, Arts décoratifs, Éducation physique et sportive, Sciences commerciales convoquent une conférence de presse où elles annoncent leur intention de mener une action juridique contre le bureau de l'AFGES pour les empêcher de dissoudre l'association. Le bureau de l'AFGES riposte en affirmant qu'il ne relève que de l'UNEF et que seuls les adhérents peuvent voter à l'assemblée générale pour dissoudre l'assemblée le 16 décembre. Cependant, les amicales, soutenues par les notables de Strasbourg, portent une demande de référé au tribunal de grande instance le 7 décembre. Le 13 décembre, le tribunal décide de mettre l'AFGES sous contrôle d'un administrateur judiciaire, d'annuler l'assemblée générale du 16 décembre et de mettre sous séquestre les locaux de l'association. Le bureau de l'AFGES démis de ces fonctions par la justice, fait appel de cette décision, appel que le tribunal rejettera le 13 avril 1967. L'assemblée générale du 16 décembre, réunissant près de quatre cents adhérents de l'UNEF se tient néanmoins. La dissolution n'est pas votée, mais la motion condamnant le bureau de l'AFGES est rejetée. En effet, de nombreux militants locaux de l'UNEF soutiennent les actes du bureau de l'AFGES. D'ailleurs, au lendemain du 22 novembre, ils reçoivent de nombreuses lettres de soutien provenant d'étudiants de province qui se montrent solidaires des thèses de La misère en milieu étudiant. Le bureau national de l'UNEF, ne pouvant remettre en

cause l'élection du bureau, doit accepter une délégation du bureau de l'AFGES qui participe à l'assemblée générale de l'UNEF qui se tient à Paris le 14 janvier 1967. Les Strasbourgeois.es y déposent une motion proposant la dissolution du syndicat « considérant que la prétention avant-gardiste de l'UNEF est démentie à tout moment par ses mots d'ordre et sa pratique réformiste et considérant que le syndicalisme étudiant est une pure et simple imposture et qu'il est urgent d'y mettre fin. » Cette motion est bien évidemment repoussée, mais elle entraîne malgré tout l'adhésion d'une partie des étudiant.es. Les idées situationnistes commencent à pénétrer le milieu étudiant de France et la brochure De la misère en milieu étudiant fait l'objet d'une seconde édition, tirée à 10 000 exemplaires. Les Strasbourgeois.es ont ainsi déclenché l'étincelle qui va mettre le feu aux poudres dans le mouvement étudiant français. Les menées des étudiant.es pro-situationnistes continuent d'agiter le milieu universitaire de Strasbourg avec une véritable guerre des affiches entre les étudiant.es et les autorités de l'Université. Cependant, des dissensions internes apparaissent entre les protagonistes du « scandale » de Strasbourg, qui donc s'achève en avril 1967 dans des affrontements rhétoriques entre partisans de l'IS et anti IS. Néanmoins, les événements de Strasbourg, même s'ils s'atténuent à la fin du mois d'avril 1967, ont réveillé la contestation étudiante dans d'autres universités de France. Ainsi, de novembre 1966, à Strasbourg, à janvier-mars 1968, à Nanterre, l'agitation étudiante entraîne le mouvement révolutionnaire qui aboutira à Mai 1968 avec le déclenchement de la plus importante grève générale que la France ait connue et qui réintroduira une contestation révolutionnaire généralisée à tous les secteurs de la société. Voici donc un livre à lire de toute urgence, non pas seulement comme un ouvrage historique, mais bien plutôt comme un appel à poursuivre la critique de la société capitaliste en œuvrant pour une révolution sociale, libertaire et festive, tout en inventant de nouvelles formes de contestation.

Thierry Vandennieu,
groupe La Révolte

DÉBAT

Situationnistes et anarchistes : « Je t'aime - Moi non plus » !

Cet article se veut le début d'une chronique sur ce mystère encore non résolu : les relations entre les situationnistes et les anarchistes avant et après mai 68 à partir de trois premiers ouvrages, trois premières visions. Vos critiques et témoignages sont naturellement les bienvenus pour mieux le comprendre. En effet, la période précédant mai 68 était marquée par une vague au contenu essentiellement libertaire. Mais pourquoi les « situs » ont-ils fini par faire bande à part et non pas route commune avec les anars fédérés ?

Pour essayer de le comprendre, Miguel Amorós s'est appuyé sur l'étude d'une importante masse de documents, de correspondances (certaines inédites), de brochures, d'éditions critiques ainsi que sur des conversations directes avec certains des protagonistes. Il a ainsi dressé un tableau détaillé et précis des rapports qui s'établirent entre l'univers libertaire et l'I.S. avant la révolte de Mai 68 et jusqu'à son irruption. Son livre, *Situationnistes et anarchie* (1) fait référence au fait que le contenu essentiellement libertaire de la contestation des années 1960 explique comment « l'IS a réussi avec de très faibles moyens mais une grande intelligence critique, à marquer de son empreinte le projet de la révolution sociale qui était alors réalisable contre le règne de la marchandise et le triomphe du spectacle qui prévalait dans ces années dites des « trente glorieuses. » Dans ce projet, les situationnistes furent amenés à bousculer sans ménagement aussi bien les « gérants de l'idéologie anarchiste fossilisée » que les « sectes de l'ultra-

gauche marxistes ou anarchisantes. » Pour Amorós, bien que se revendiquant de Marx, les situationnistes ne rencontrèrent qu'hostilité de la part des organisations qui se disaient marxistes, y compris dans les rangs de l'ultragauche. En revanche, leur radicalité et leur cohérence éveillèrent une certaine sympathie dans les milieux libertaires, « rappelant ce qui s'était passé auparavant avec les surréalistes. L'anarchisme traduisait mieux que toute autre théorie les états d'âme de la jeunesse et le désenchantement des ouvriers vis-à-vis des syndicats. » Mais, dès 1966, la diffusion d'une nouvelle théorie politique dans les milieux libertaires va entraîner à nouveau un très vif débat au sein de la fédération (FA). En effet, si au départ l'IS conteste les formes artistiques conventionnelles et la société du spectacle (titre du célèbre ouvrage de Guy Debord), elle aboutit à une condamnation des structures révolutionnaires traditionnelles. En cette année 1966, un groupe d'étudiants contestataires est élu à la tête de l'AFGES (Association Fédérative Générale des Étudiants de Strasbourg), alors branche locale de l'Unef. Leurs sympathies vont aux anarchistes Max Stirner, Makhno et à Durruti, mais aussi aux surréalistes et aux dadaïstes. Les contacts pris par certains d'entre eux avec l'IS se concrétisent par la rédaction de l'emblématique pamphlet *De la misère en milieu étudiant*. Pour les responsables de l'Unef, ce groupe ne vise qu'à renverser de manière révolutionnaire la société dans le but de « libérer la vie quotidienne de l'aliénation du travail salarié, pour « vivre sans temps morts et jouir sans entraves » ce qui est loin de leur

objectif. C'est cette histoire que raconte *Le scandale de Strasbourg mis à nu par ses célibataires même*, d'André Bertrand & André Schneider (2). Car, on s'accorde à dire que ce scandale fut à la fois le prélude et le ferment des événements de Mai 68. C'est en effet en 1966 que la célèbre brochure *De la misère en milieu étudiant*, pamphlet qui n'épargne aucun groupe révolutionnaire, pas même les anarchistes, est éditée. Maurice Joyeux répond au pamphlet par un article virulent qu'il peine à faire passer auprès du comité de lecture du *Monde Libertaire* (ML), tant le ton employé est acerbe. Au même moment paraît dans le ML un article signé Guy Antoine qui fait partie du comité de rédaction, *Qu'est-ce que le situationnisme ?* En faisait plutôt l'éloge. Les « vieux tenants » de la fédération commencent donc à s'interroger sur un éventuel « complot situationniste ». Pourtant, aucun membre de l'IS ne se trouve pour autant à la FA, sinon quelques sympathisants, dans les jeunes adhérents. Maurice Laisant, alors secrétaire général de la FA dissout cela dit le comité de lecture qui est alors uniquement constitué de membres du groupe Louise Michel, se référant plus particulièrement à Proudhon que les « situs », mais aussi les jeunes fédérés rejettent quant à son monogénisme, remettant au gout du jour Bonnot, Emile Henry ou Ravachol, tandis que les théories anarchiste connaissent un regain d'actualité après la parution en 66 du livre de Daniel Guérin *L'Anarchisme*, véritable succès de librairie. Les jeunes anars se risquant même à une relecture de Marx, et la lutte des classes, véritable tabou pour l'Association

pour l'étude et la diffusion des philosophies rationalistes, propriétaire légal de la librairie Publico de la rue Ternaux et du ML. René Fugler, premier anarchiste à s'intéresser aux théories situationnistes et particulièrement à la notion du jeu comme source de créativité artistique et d'expression plus appropriée de la liberté humaine est dénoncé comme porte-parole des marxisants par Maurice Joyeux. Les articles d'André Bertrand ayant trait aux aspects libertaires de l'IS sont repoussés du ML. Argument : « *L'IS dissoudrait l'UNEF puis elle ferait la même chose avec la FA.* » Les lettres de protestation de l'IS ne sont pas publiées. En novembre 1966, *Sisyphé* qui se définit comme « l'organe commun du Cercle d'études libres et du groupe des jeunes libertaires » constitue un groupe anarchiste et se rallie à la FA avec l'espoir de participer à sa rénovation, convaincus « *qu'on ne peut bâtir qu'après avoir détruit les structures pourries de la société dans laquelle nous vivons. Contre le capitalisme, le marxisme, tous les Etats et les pouvoirs, ils proposent l'autogestion, le collectivisme, le fédéralisme qui seuls sont capables d'assurer à tous les hommes une liberté pleine et entière.* » Nouvelle censure du ML. Déception. Malaise général dans le milieu anarchiste. Scission, cinq membres de *Sisyphé* créent le Groupe anarchiste révolutionnaire. Le Groupe dissident FA de Ménilmontant préconise le dépassement des syndicats par la généralisation du sabotage. L'ORA (Organisation Révolutionnaire Anarchiste) plate-formiste, créé en 1967 *Noir et Rouge*, à la fois groupe et revue théorique, qui jouera un rôle important lors des événements, et dont on retrouvera l'influence dans le Mouvement du 22 Mars. Au congrès de Bordeaux de la FA, c'est l'hécatombe. Six groupes (Nanterre, Strasbourg, le GLI, Toulouse et Hyères, Metz-Thionville) et quelques autres quittent la FA tandis que la radicalisation étudiante se fait sentir dans les universités de Lyon, Grenoble, Bordeaux et Nantes. Boycott des examens, exigence de liberté sexuelle. Interruption des cours. Riesel et Bigorgne comparaisent le 25 janvier 68 devant le doyen de la faculté de Nanterre pour interruption intempestive des cours. Cohn-Bendit devient une notoriété médiatique. Protestation contre la violence policière sur le campus et formation du groupe des *Enragés* (en hommage aux sans-culottes et

Bonnot, Ravachol et Emile Henry) rejoint par une centaine d'étudiants regroupés autour de Riesel. Drapeaux noirs. La police charge brutalement. C'est la première fois depuis Pétain que les flics pénètrent dans une enceinte universitaire. Occupation de la tour de Nanterre. Naissance du Mouvement du 22 mars. Critique de l'université, lutte anti-impérialiste. Le 29 mars, les cours à Nanterre sont suspendus et lorsqu'ils reprennent le 2 avril, les étudiants occupent les amphithéâtres. Les vacances de Pâques ramènent le calme relatif. Le 27 avril Cohn Bendit est arrêté et libéré au bout de quelques heures. Fermeture de la faculté de Nanterre avec comme prétexte, la menace de l'organisation fasciste *Occident*. Huit étudiants sont convoqués pour le 6 mai devant le conseil de discipline de l'université de Paris. Assemblée dans la cour de la Sorbonne interdite à la demande du recteur. La police intervient brutalement. 500 arrestations et des condamnations. Des dizaines de Comités d'action sont improvisés. Toute la presse parle des *Enragés*. Appel à la grève générale. 6 mai, début des émeutes au Quartier latin. Pendant toute la durée des événements, la FA restera en arrière mais heureusement, la génération de l'après 68 fera quelque peu améliorer les principes de base - incluant notamment la lutte des classes et un renouveau de la vision sociétale - qui exploseront avec la naissance du Mouvement de libération des femmes, du Front Homosexuel d'Action révolutionnaire (FHAR), le combat anti-nucléaire et les expériences d'autogestion en actes (les Lip, etc.). Je dois d'ailleurs signaler au passage, pour rétablir quelques vérités, qu'en 1973, alors que je n'étais qu'un jeune militant de 17 ans (on n'est pas sérieux !) au groupe Germinal de la FA, Maurice Joyeux et consorts me demandèrent de participer au comité de lecture, sachant que j'appartenais au FHAR, « *afin de redonner un peu d'air de jeunesse à la FA.* » Véridique. Certains ont du mal à me croire quand je leur raconte. Mais l'après soixante-huit est une autre histoire... Revenons-en à l'histoire des situationnistes avec le troisième ouvrage de Patrick Marcolini, *Le mouvement situationniste, Une histoire intellectuelle* (3). Il nous rappelle que le mouvement situationniste fait aujourd'hui l'objet d'une célébrité paradoxale. « *Souvent réduit à la seule notion de Société du*

spectacle, tandis que l'apport intellectuel des situationnistes est mal connu. » L'auteur nous rappelle que de 1950 au début des années 1970, ce mouvement artistique et militant a, sous l'égide de Guy Debord, Raoul Vaneigem et Michèle Bernstein, développé une réflexion critique sur « la société de consommation, la technique, l'aliénation de l'individu dans le monde moderne », mais aussi des « propositions concrètes politiques pour une autre approche des luttes ». Cet ouvrage est organisé en deux grandes parties de longueurs équivalentes : la première traite du mouvement situationniste de sa création à sa dissolution, alors que la seconde explore « la nébuleuse post-situationnisme » qui continue à infuser débats et réflexions. L'objectif de Marcolini est de mettre fin à un paradoxe : alors que le situationnisme et ses principaux membres (notamment Guy Debord et sa *Société du spectacle*) sont régulièrement évoqués, les positions du mouvement et ses fondements théoriques restent finalement méconnus. Pour conclure cette première approche des rapports entre les situationnistes et les anarchistes, on peut convenir aujourd'hui qu'il est bien malheureux que le rapprochement ne se soit pas fait avant les événements de mai 68, peut-être quelque chose de raté autant pour les situationnistes que pour les anarchistes qui, s'ils avaient réussi à s'unir sur un minimum auraient peut-être réussi à contourner par leurs pratiques en acte, aussi bien la trahison des syndicats que celle des « leaders de 68 » aux égos plus surdimensionnés que leurs convictions révolutionnaires. Et je pense que Guy Hocquenghem, feu-auteur de *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, ne me contrarierait pas sur ce point...

Patrick Schindler, groupe Botul de la FA et ancien militant du FHAR

Sources :

Les situationnistes et l'anarchie, Miguel Amorós, éd. Amis de la Roue, 2012.

Le scandale de Strasbourg mis à nu par ses célibataires même, André Bertrand & André Schneider, éd. L'insomniaque, 2018, 22€.

Patrick Marcolini, Le mouvement situationniste, Une histoire intellectuelle, éd. L'Echappée, 2013, 22€.

DÉBAT

Critique du situationnisme

Un ouvrier d'Esperance-Longdoz résumait ainsi son désaccord avec les Fourastié, Berger, Armand, Moles et autres chiens de garde à venir: "Depuis 1936 je me suis battu pour des revendications salariales ; mon père, avant moi, s'est battu pour des revendications salariales. À présent j'ai la télé, un frigo, une Volkswagen. Bref, j'ai continué à avoir une vie de con".

Raoul Vaneigem

"Une vie de con". Pour synthétiser au maximum, nous pourrions sans doute considérer que la théorie critique élaborée par les Situationnistes en l'espace de quinze ans [1957-1972] s'est lentement tissée à partir de ce concept élémentaire et banal : l'homme d'aujourd'hui est contraint par le système actuel de domination et d'exploitation à mener "une vie de con".

Ce qui rend l'homme si profondément et désespérément malheureux n'est rien d'autre que de se rendre compte que sa propre vie est désormais dépourvue de toute passion, de tout sentiment humain, car il survit dans un monde où la seule valeur, la seule "raison d'être", ose-riions-nous dire, est la nécessité impérative de produire de la marchandise et de la consommer, se réduisant de ce fait lui-même en marchandise produite et consommée. Le "spectacle" —concept-clé dans l'élaboration de la pensée situationniste— est justement l'*occupation* totale du monde par la marchandise, désormais acquise au point d'en faire "le monde de la marchandise".

De la sorte, l'analyse théorique réalisée par les situationnistes depuis le début des années soixante semblait avoir réussi à saisir la transformation inéluctable de la domination capitaliste sur la société et sur les hommes, devenue non plus et non seulement une *domination formelle*, organisée dans les limites de la sphère du contrôle/exploitation de la production et

des moyens de production mais étendue au moindre moment du vécu quotidien le plus secret de chaque individu de façon à prendre la dimension d'une *domination réelle*. Cela a entraîné une aliénation humaine totale, du fait que si auparavant l'aliénation capitaliste pouvait être concentrée uniquement sur la "phase productive" de la vie quotidienne d'un travailleur —qui parvenait donc quand même à garder une identité propre "autre" que celle déterminée par les rapports de production—, à présent le travailleur semble dépourvu d'une quelconque identité, dans l'impossibilité où il se trouve d'avoir le contrôle et de disposer de sa propre existence, devenue désormais lieu total de production/consommation capitaliste.

Avec l'entière possession de la réalité, le capitalisme a donc transformé la réalité elle-même au point de la nier totalement et de la substituer par une vision du monde où la marchandise n'est plus seulement le *produit* du travail mais va jusqu'à devenir la *production* unique de la vie, contraignant ainsi les individus à se produire/reproduire comme marchandise la plus précieuse pour le système économique. L'accroissement incessant de la production et de la consommation marchande, grâce au développement technologique atteint dans l'immédiate après-guerre, a ainsi caractérisé —de l'avis des situationnistes— ce "bien-être social" porté aux nues qui, tout en ayant

mis fin à un état de pénurie et de misère (du moins pour ce qui concerne les pays industriellement avancés) de façon à garantir la survie de chaque individu, a créé des conditions de vie désormais dépourvues de toute passion humaine et où ne plus mourir de faim n'a pas empêché de mourir d'ennui.

La massification de la marchandise qui est advenue, a en réalité posé les conditions d'une "prolétarianisation du monde" ; grâce à celle-ci le capitalisme a pu étendre et développer son propre contrôle et sa domination réelle sur chaque aspect singulier du vécu quotidien qui, diminué de sa valeur la plus éminemment humaine et naturelle, a fini par ne devenir rien d'autre qu'une représentation vide de la marchandise et de son monde : le *spectacle*. Une telle analyse de la société bourgeoise a sans aucun doute permis à la théorie critique élaborée par les situationnistes de saisir pleinement le processus de transformation / restructuration de la domination capitaliste ; laquelle, loin d'abolir la société de classes en matière de conditions de vies, la réalise à travers une collaboration de classes où les différences semblent abolies en ce sens que la qualité de la vie est réduite pour tous à la simple survie.

Avec le concept de "spectacle", la théorie critique situationniste a donc mis en évidence que l'aliénation humaine est devenue une prérogative commune à tous les individus et n'est plus circonscrite au seul prolétariat, puisque l'aliénation ne se circonscrit plus à l'impossibilité d'*avoir* (autrement dit à la privation de leur produit subie par les travailleurs) mais à l'impossibilité d'*être* (ce qui revient à la négation de tout ce qui est vécu en-deçà aussi bien qu'au-delà du système économique de production et de consommation de la marchandise). Si la société du bien-être a rendu réalisable un allongement de la durée de vie, il est devenu de

plus en insupportable, dès lors qu'il ne s'est pas accompagné d'une augmentation de la qualité de la vie mais s'est seulement traduit par une augmentation quantitative de marchandises dans la vie quotidienne créant les conditions d'une "nouvelle misère" pour chaque individu. Car chacun s'enrichissant continuellement de pauvres choses, a fini par s'identifier à cette pauvreté, dépourvue de tout sens, de toute valeur, si ce n'est dans sa relation à la production/consommation de marchandises.

A présent, ce processus, séparant l'individu de son propre vécu pour le représenter comme marchandise dans le spectacle de la marchandise, a rendu la survie dans ce système de domination capitaliste encore plus insupportable, parce que —en la vidant de toute passion humaine et naturelle—, il l'a complètement dévalorisée et rendue insignifiante. "Une vie de con", comme cela a été dit au début.

Le manque d'un sens donné par chacun à sa propre vie a généralisé un état où tout insupporte et angoisse au point de se retrouver face à une alternative tranchée : le suicide (la survie n'étant rien d'autre qu'une mort au ralenti) ou la révolution. C'est pourquoi il ne suffisait plus d'*expliquer* pourquoi la vie quotidienne est une aliénation, il fallait s'armer d'une théorie critique en mesure de la *développer*.

L'une des premières tâches dont s'acquittèrent les adhérents à l'Internationale Situationniste (IS) fut un emploi unitaire de tous les arts et techniques afin de construire des "situations" en mesure de traduire pratiquement la critique de l'espace et du temps du vécu quotidien de façon à mettre en évidence que l'architecture et l'urbanisme étaient des instruments susceptibles d'isoler et d'atomiser les individus, facilitant en conséquence le contrôle et l'exploitation par le capital. Ce n'est qu'ainsi que l'art, se mesurant aux contraintes du pouvoir, aurait pu exprimer toute sa charge révolutionnaire non plus fictive et théorique mais pratique et constructive ; en effet, en informant les individus/citoyens de la finalité de la construction de "leur" ville et de la méthode "policière" avec laquelle les réalisations architecturales

et urbanistiques étaient adoptées et orientées, l'intervention pratique de l'art dans la réalité quotidienne se serait transformé en réalisation de nouvelles "situations passionnelles" de vie, d'espaces de vie, de temps de vie, reléguées jusqu'alors par la bourgeoisie dans la rancœur et la monotonie d'une lutte pour la survie consacrée à la consommation et la production capitaliste.

La réalisation totale de l'art et son dépassement en tant que marchandise représenta la première intervention, la première action pratique accomplie par les situationnistes pour transformer radicalement la réalité produite par une culture bourgeoise au service du système d'exploitation et d'aliénation des individus et de leurs capacités créatives. Cette vision tendant au dépassement de l'expérience artistique en tant que simple "œuvre d'art", ayant eu certes le mérite de mettre en évidence la profonde décomposition des valeurs artistiques et culturelles de la société bourgeoise — car elle a su saisir l'aspect désormais purement objectal de l'art, au point d'apparaître comme rien d'autre qu'un objet de luxe— a cependant démontré ne pas être en mesure de dépasser radicalement et totalement la condition subjective de cette même expérience, au point de faire de la révolution une œuvre d'art dont la réalisation serait de leur compétence exclusive étant donné que n'importe quelle autre action politique révolutionnaire se caractérisait par le retard à comprendre les potentialités offertes actuellement par le développement technologique exigé par une organisation *supérieure* du monde (et non pas bien entendu la *même* proposition idéologique d'un monde organisé selon des modèles qui reproduiraient la séparation entre dirigeants et exécutants).

Une telle critique visant à dépasser l'art en le réalisant dans la vie quotidienne n'eut pas d'autre incidence que la capacité à développer une nouvelle conscience des conditions d'aliénation dans la société capitaliste et surtout à favoriser une façon différente et originale de comprendre des concepts tels que "révolution", "lutte des classes", "organisation révolutionnaire". Pour les situationnistes, en effet, la révolution se fait

chaque jour contre les "révolutionnaires professionnels", une révolution sans nom qui n'a pas besoin de proclamations, de sacrifices, de commandements, parce que c'est la conscience pratique qui change le monde en changeant la propre vie de chacun, et aucune organisation révolutionnaire ne peut s'arroger le droit de donner des leçons au prolétariat sur la façon de mener la lutte des classes parce que la seule théorie radicale est dans la conscience de classe du prolétariat —dans le fait de se faire "classe de la conscience révolutionnaire". La révolution trouve donc dans la subjectivité consciente de chaque individu sa seule réalisation pratique. Soutenant que la révolution sera totale ou ne sera pas, les situationnistes ont ainsi pu dénoncer les fausses illusions des soi-disant "révolutionnaires professionnels", qui croient pouvoir changer le monde et la façon de comprendre le monde et de vivre la vie rien qu'en luttant contre la politique, la culture, la morale du pouvoir capitaliste, restant par conséquent rivés à leur spécialisation au point de perdre la capacité de combattre réellement le pouvoir capitaliste.

En effet, à quoi cela rime-t-il de combattre le capitalisme sous un seul aspect (qu'il soit politique, économique, culturel) si la domination réelle du capital s'exprime désormais au-delà de tout morcellement et fragmentation du pouvoir ? La société bourgeoise ne peut être transformée que si le processus révolutionnaire est un processus total se développant à tout instant et sous tout aspect de la vie quotidienne ; chaque action qui éclate la lutte contre le capitalisme, démontre au contraire son incapacité à faire la révolution, maintenant ainsi le statut quo ; parce que grâce à l'état apparent des choses (le spectacle), elle trouve sa propre légitimation et son propre "pouvoir représentatif". En ce sens, réfléchissant au *pourquoi* de la révolution, les situationnistes en saisirent l'aspect "corporel" d'un changement radical de la vie de chacun, né surtout d'un besoin, d'un désir, d'un plaisir, de notre conscience, forte non pas de schémas idéologiques et pas même de visions déterministes en mesure de découvrir des "formules", des "lois scientifiques" pour

interpréter et transformer le monde ; mais forte de la pratique quotidienne de notre vécu qui, nié par le capital et ignoré par les révolutionnaires, saura justement pour cette raison nier le capital et mépriser les révolutionnaires.

Bien sûr, comme nous l'avons observé, la vision critique de la révolution exprimée par la pensée situationniste, est une vision subjective et hyper futuriste. Ceci a contraint les situationnistes à rester dans un espace étroit, rencontrant de sérieuses difficultés pour s'exprimer dans une dimension collective et sociale. Nous croyons néanmoins que le besoin de "réinventer la révolution" et de la réaliser dans l'immédiat a ouvert des horizons critiques d'analyse et de réflexion, surtout quant au processus de transformation/restructuration du capitalisme et les méthodes dont il use à fin de récupérer les instances les plus révolutionnaires tendant au changement radical de la société.

Malheureusement ce que le système bourgeois a fini par tolérer du corps théorique du situationnisme, c'est ce que le corps théorique n'a pas réussi à dépasser dans le système bourgeois. En premier lieu la foi aveugle et obtuse dans les « magnifiques et progressives destinées » du développement capitaliste.

Un point fondamental de la théorie critique situationniste est la certitude que le développement de la technique et de la science dans le système capitaliste actuel permet déjà aujourd'hui de dépasser la division de la société en classes et l'accomplissement total de l'*histoire humaine* à travers le communisme ; en effet l'incapacité de la bourgeoisie à gérer pleinement le développement économique et social —qui, disent les situationnistes, a créé l'état actuel de décomposition de la société bourgeoise— est la condition garantissant que le développement historique du mouvement révolutionnaire du prolétariat pourra se réappropriier le progrès social et l'orienter vers la construction du communisme. Donc, dans la théorie critique formulée par les situationnistes, l'actuelle situation en soi dans laquelle se trouve la société, est la garantie qu'il ne manque au prolétariat que de prendre conscience de soi et de sa propre situa-

tion d'aliénation totale pour pouvoir finalement être le sujet historique de son propre dépassement et son propre épanouissement dans une société libre et sans classes.

Exprimée ainsi, il nous semble que la pensée situationniste perçoit encore dans le prolétariat un réflexe conditionné du capitalisme et non une force "autre" que le capitalisme ; le prolétariat apparaît donc encore une fois comme LA classe du capital qui se développe et atteint son propre dépassement à condition que le système lui-même se développe et se transforme. L'hyper futurisme des situationnistes semble donc pour cette raison être le lien qui unit la théorie critique du vécu quotidien et celle du développement de la lutte des classes et de l'organisation révolutionnaire du prolétariat, du fait qu'elles sont toutes deux soutenues par la même thèse selon laquelle le progrès social transforme et conditionne la vie quotidienne de chaque individu, de même qu'elle transforme et conditionne le développement de la lutte des classes et son organisation. Ainsi, bien qu'il n'y ait aucune continuité théorique interne entre la critique de la vie quotidienne et la lutte de classes du prolétariat, il existe cependant un fil conducteur qui permet aux situationnistes de théoriser l'avènement du pouvoir des conseils ouvriers comme expression pratique la plus cohérente de la théorie critique de la vie quotidienne ; et ce fil conducteur est représenté par le *progrès social* qui impose à l'organisation pratique du prolétariat la gestion totale du développement inhérent au capitalisme, sous peine de perte complète et irréparable du pouvoir sur son propre vécu quotidien.

Mais une telle interprétation de la réalité ne nous paraît absolument pas révolutionnaire, parce qu'elle soutient et affirme l'hypothèse selon laquelle le progrès social lui-même, inhérent à ce système de domination capitaliste, crée la condition *sine qua non* de son possible dépassement et de la transformation totale de la société. La révolution envisagée par les situationnistes ne serait autre qu'une accélération du progrès social et son appropriation par une partie du prolétariat, devenu ainsi "sujet de l'histoire humaine". Mais comment le prolétariat,

qui est encore déterminé comme classe du capital, pourrait-il, à travers le progrès du capitalisme lui-même, se constituer en sujet révolutionnaire en mesure de transformer radicalement sa propre existence comme classe du capital ? Si le prolétariat ne se présente plus comme une *opposition* à la bourgeoisie mais comme son *concurrent*, est-il encore possible de croire en un projet révolutionnaire du prolétariat complètement apte à se différencier du progrès et du développement capitaliste ?

Le doute existe évidemment que la théorie critique des situationnistes, quoique mue et confortée par des tentatives révolutionnaires claires, ait fini en théorie de la transformation sociale et productive du "nouveau capitalisme" ; parce que, tout bien considéré, la lutte entre le prolétariat et le capital ne semble plus être un affrontement ouvert entre la conservation de l'état des choses actuel et son possible et nécessaire dépassement mais plutôt entre deux projets différents de changement/renouvellement de la société capitaliste. Les situationnistes, en effet, ne sont pas posé le problème —présent dans d'autres courants de pensée— d'une révolution possible seulement quand le prolétariat aura acquis une conscience de soi, non pas en acquérant une "conscience de classe" ni même en devenant une "classe de la conscience", mais quand il saura développer radicalement sa propre conscience *au-delà de la classe*, autrement dit se concevoir comme sujet révolutionnaire ayant son propre projet, un devenir à soi, interne et non conditionné par le progrès capitaliste (ou sa limite). Se concevoir en tant que sujet révolutionnaire veut dire ne reconnaître aucune mission historique dans l'accomplissement de la finalité du progrès capitaliste mais se placer en dehors de ce même progrès pour affirmer la possibilité de construire une nouvelle société qui ne soit plus fondée autour de la valeur de "progrès" telle qu'elle est comprise et interprétée dans cette société bourgeoise.

L'erreur de fond de la théorie situationniste tient au fait qu'elle a beau avoir envisagé ce "détournement de perspective" de toutes les valeurs de la société du spectacle, elle ne semble cependant

pas être parvenue à l'appliquer de façon cohérente et radicale, surtout pour ce qui concerne le concept même de progrès, qui représente le pivot fondamental des valeurs bourgeoises ; elle l'intègre au contraire en le faisant devenir la clé de voûte sur laquelle repose et se développe le projet politique lui-même. Dans ces conditions, la limite de la pensée situationniste est la limite même de la pensée bourgeoise éclairée - positiviste, puisque dans le même temps, elle a fondé sa propre vision utopique du monde sur les conditions de progrès économique et de développement technique et scientifique congénital chez la bourgeoisie et déterminé par son devenir comme "classe au pouvoir" ; de sorte que le situationnisme n'a pas fait autre chose que faire sienne la mystification imposée par le capitalisme, selon laquelle le développement et le progrès de la réalité économique et scientifique propre est la totalité du devenir de l'humanité dans son ensemble. Il s'agit seulement de savoir le gouverner.

C'est vrai : les situationnistes, grâce à cette vision totalisante du progrès bourgeois, ont ainsi souligné les contradictions flagrantes entre la "positivité de la transformation de la nature" et sa "récupération mesquine de la part du pouvoir hiérarchique" ; même le fait de saisir cependant la contradiction présente dans le système économique et social du capitalisme comme une *crise de croissance*, n'implique pas du tout un dépassement révolutionnaire du système mais plus simplement une rénovation à la recherche d'une signification, un sens nouveau à donner à une réalité qui démontre n'en avoir aucun, sans avoir le moindre soupçon que c'est justement ce *manque de sens humain* qui permet au système capitaliste d'exercer une domination totale et non plus partielle sur toute la société.

On peut à juste titre être d'accord avec les situationnistes sur le fait que la "question sociale" ne se pose plus en termes de juste répartition de l'avoir pour se représenter comme exigence de rechercher un *sens*, une signification à la propre survie de chacun dans un monde désormais aliéné et aliénant dans lequel l'abondance de marchandises a créé une

misère encore plus insupportable. Nous croyons cependant que la révolution envisagée par les situationnistes dans le but de "faire reculer partout le malheur", dépasse et déborde la tentative de prendre le contrôle du progrès économique et du développement technique et scientifique capitaliste. Parce que le vrai sens, le sens humain, à donner à la vie afin qu'elle ne soit plus "une vie de con", c'est à retrouver bien au-delà de la croissance perverse et démesurée de ce système social.

Gianfranco Marelli

L'amara vittoria del situazionismo. Per una Storia critica dell'Internazionale Situazionista (1957-1972) Edizioni Mimesis 2017

Una bibita mescolata alla sete. Internazionale situazionista BFS Edizioni 2015 La dernière internationale. Editions Sul-liver 2000

L'amère Victoire du Situationnisme. Pour une histoire critique de l'Internationale Situationniste (1957-1972, Edition Sul-liver 1998

Notre compagnon (et mon ami) Gianfranco, le plus grand spécialiste du situationnisme, a écrit cet article pour Le Monde Libertaire Spécial Mai 68. Monica Fornet, Gruppo Errico Malatesta - FAI - Napoli et Groupe Gaston Couté de la Fédération Anarchiste pour la traduction.

ANTI-RELIGIONS

Y'en a marre des cathos !

— A Orléans, il y a des trucs, comme ça, qui reviennent tous les ans me faire chier !

— La gastro ? Qui revient dès qu'il fait froid et humide ?

— Non ! Pire que la gastro !!!

Petit indice : ça colle pareil et ça a la même odeur. Je veux parler des catholiques... Pas des cathos de gauche, je précise, des cathos de droite et d'extrême droite (ceux qui pensent être au centre de l'univers et que leur pognon est une récompense de leur « copain imaginaire qui est au ciel » qui les remercie de leur capacité à s'aplatir devant un bout de bois en forme de croix alors qu'en fait, leur fric, ils l'on gagné en exploitant leurs semblables comme tout bon capitaliste qui sommeille en eux). Donc ces tarés ont, tous les ans, l'occasion de sortir de leurs églises au moment des fêtes de Jeanne d'Arc, le 1er mai. A cette occasion, ils se pavanent en public, oxygénant, dans la foulée, le cerveaux de leur progéniture pondue durant les 12 derniers mois. Et ça, ça m'énerve ! Déjà voir leur tronche de consanguins est un supplice, mais en plus, m'imaginer ces débiles agenouillés devant la statue de Jeanne d'Arc... Alors dans mes moment de colère, je m' imagine une petite scène entre eux et moi.

— Moi : Dites donc les tar...les cathos !!

— Eux : Oui ?

— Une question me turlupine l'anus depuis quelque temps déjà.

— Posez cette question, mon enfant. Et avec l'aide de dieu , je pourrai, peut-être y répondre.

— Ouais. Je voudrai savoir qui à brûlé Jeanne d'Arc ?

— ??!

— Je veux savoir qui à craqué l'allumette qui a mis le feu au bûcher de Jeanne d'Arc . En réfléchissant, cela ne

pouvait pas être un juif : ils servaient déjà de brochettes dans d'autres fêtes catholiques. Ce ne pouvait pas être, non plus, un franc-maçon, vu que c'est eux qui construisaient vos cathédrales. Cela ne pouvait pas être, non plus, un illumino-reptilien, vu que eux ils existent seulement depuis apparition d'internet.

— C'est....c'est logique. Mis alors, qui était ce criminel ?

— Ben, c'était un de vos ancêtres, un déjà consanguin de l'époque : un catho.

— Monsieur !!!

— Les lois de la thermie et de la féminité sont formelles : dès qu'une femme est brûlée vive à l'insu de son plein gré, elle devient sourde et très rancunière. Alors, inutile de prier, vous ne serez pas exaucé. Inutile de sortir une fois l'an avec vos gamins et avec un peu de chance, ils crèveront tous avant l'âge de la reproduction faute d'oxygénation du cerveau.

— Blasphème !

— Oui, je sais. Je suis un mécréant. Vous savez pourquoi Jeanne d'Arc était pucelle?

— Non, mais je crains le pire.

— C'est par ce que elle courait plus vite que son curé. Elle aurait couru moins vite, tu serais en train de prier une mère célibataire.

— Vous êtes définitivement irrécupérable.

— Venant de votre part, je prends ça comme un compliment.

Ce dialogue n'est malheureusement qu'imaginaire, mais si un jour, il devient réel, je vous tiens au courant. Qui sait, peut-être le premier mai prochain.

Un grand mécréant orléanais du groupe Gaston Couté



ANTI-RELIGIONS

Le courrier de nos cher.es lect.eur.rice.s...

COURRIER ADRESSÉ AU MONDE LIBERTAIRE VIA MAIL

Macron/curés: Faut-il oublier que la dernière croisade contre les "hérétiques" s'appelle la croisade des Albigeois? Le comte de Toulouse bluffait une alliance avec les Anglais. Le deal a été simple. On se partage le gâteau. Le comte de Beaumont chargé de la répression recevra une part des conquêtes. L'église empoche le reste. 1905? L'église ne paie aucun impôt immobilier. (Et je ne parle même pas du denier du culte exempt de toute charge sociale). Avant 1905? L'inquisition catho a torturé, mutilé, tué des milliers de gens innocents. Mémoires d'outre-tombe Macron!



2) La lutte : IL FAUT LIRE. De Kropotkine à B. Dimey avec le dictionnaire, tu trouveras toutes les aventures dont tu as rêvées.

Je suis heureux de voir le drapeau noir flotter sur nos espoirs. A 65 ans, j'attends cette étincelle de vie qui nous emmènera vers des horizons encore invisibles car je ne vois aucune personne dans ces chemins. Tous les jours, nous construisons ce futur qui nous conduira vers une société de bonheur où nos enfants fleuriront.

3) Etre : Aime la vie et libère-la de ses complexes. Dévore-la.

Salut ! Denis

COURRIER ADRESSÉ AU MONDE LIBERTAIRE VIA DÉPÔT CASIER CRML à Publico de plusieurs LETTRES MANUSCRITES... Arghhh (fallait juste trouver le temps et le courage d'en taper une sur cet outil- que tu honnis -l'ordi mais je m'y suis collée ... Allez, au hasard, celle où tu dégommes l'Église, porcoddio !!! Merci Roland, biz ! M.)

A s'taper le cul par terre :

Excusez-moi du peu mais quand j'entends, lors du débat, suite au film "Un paese di Calabria" (A voir) organisé par l'Association Les 3 Mondes, de Laval (53), le responsable du Secours Catholique déclarer : "40 jeunes mineurs, réfugiés, dormiront dehors ce soir et tous les autres soirs..."

Entendre ça à Laval, en Mayenne, par un responsable du lobby catholique, vraiment c'est à se taper le cul par terre.

La secte catholique à Laval et en Mayenne est un des plus gros propriétaires immobiliers de la Mayenne : une cathédrale, plusieurs églises d'avant et d'après 1905, un monastère, une abbaye toujours occupée et une autre à vendre à 30 km de Laval : 900 m2 vides, excusez du peu. Un diocèse, rénové récemment pour plusieurs millions d'euros, des écoles dogmatiques, dites libres, une faculté (lol) et ils ne savent pas où ces jeunes vont dormir ce soir ! Anarchistes, nous aurions le dixième de leur patrimoine immobilier, personne ne dormirait dehors, ni ce soir, ni les autres soirs.

En fait tous ces secours, tous ces



"rallumeurs de lanterne" sont devenus des institutions pérennes avec pignon sur rue, elles ne sont que cautères sur jambes de bois, elles ont largement fait preuve de leur inefficacité, la misère, la pauvreté sont toujours plus grandissantes.

Ils seraient tenus de se retrousser les manches et de réquisitionner les habitations, les logements, les bureaux, vides, inoccupés pour qu'enfin nous puissions toutes, tous, vivre dignement.

— réquisition des logements vides.

— Désacralisation d'un lieu de culte pouvant servir d'hébergement, donné aux Anarchistes.

— Augmentation drastique des minima sociaux, des petites retraites.

Vite, vite, ça urge !!!

Roland. Liaison Mohamed Saïl FA (53). Tous les samedis matin sur le marché de Laval.

BILLET D'HUMEUR

Fake news et pouvoir, Tarnac du siècle

C'est toujours un peu le même schéma, et ça marche. Pourtant, un gouvernement n'est-il pas perdu lorsque l'on montre les ressorts cachés qui l'animent ? Écrivait le Cardinal de Retz il y a bien longtemps. Nos pétomanes ont tant pédalé dans l'eau trouble ces derniers temps que l'on a à peine suivi le drôlisme et pitoyable procès dit de « Tarnac ».

Juste rappeler le début : il y a 10 ans, apparaît à la télévision d'État une ministre. L'heure est grave, le ton martial, et l'air est celui inspiré et convenu d'une banlieusarde pré-requise du XVI^{ème}. Est aussitôt dénoncé et révélé un complot anarchiste organisé et ramifié, qui vient de tenter de saboter une ligne SNCF. C'est d'ailleurs dans la même période que la ci-devant ministre propose l'expertise de la France en matière policière au regrettable Ben Ali... La mécanique est aussi simple et huilée qu'un discours du MEDEF, grands titres dans la presse complaisante, un responsable du Parquet livre force détails, achevant de délaissier l'illusoire indépendance pour la notation et l'avancement. Donc arrestations, prison, instruction, sous la qualification de terrorisme. Pour sûr, ce serait bien pire aujourd'hui depuis l'intégration de l'état d'urgence dans la loi dite ordinaire (comme ce fut fait après l'incendie du Reichstag), et à la lecture de la loi du 30 octobre 2017, curieusement très adaptée à des « déviants » libertaires et/ou syndicalistes. Bref, un joyeux parfum à coup de barbelés et de numérique.

Bon, mais ce n'est pas tout, il fallait bien qu'un procès ait lieu. Le plus tard possible, d'une part parce que la baudruche complotiste a crevé au point que la qualification de terrorisme a été abandonnée, et d'autre part parce qu'il n'est pas sans risque de donner une tribune à des opposants politiques proclamés coupables depuis 10 ans. Alors une grande

farce, mais ce n'est pas une première, pour tenter de sauver la face, avec force psalmodies et borborygmes. Un tombeau d'énormités et d'incohérences que seule la menace de poursuites ferait appeler d'un mot bien précis. Pêle-mêle, on voit depuis une autoroute des choses absolument invisibles se situant sous un pont, des constatations précises sont faites lors des surveillances et investigations sur un PV dressé aussitôt, alors qu'il y a plusieurs centaines de kms d'écart, et deux mis en cause sont à Paris et effectuent un retrait bancaire alors qu'ils auraient été « et en même temps » filochés sur les lieux... Drôle et pathétique, à tel point qu'il faut coller des rustines et de la grosse ficelle : un gradé de la police se présente à l'audience, attendu par personne et encore moins cité par la défense, ou l'accusation bien à la peine, et il est « entendu » pendant 4 heures, du presque jamais vu... Alors bien sûr, il faut des condamnations, il ne doit pas en être autrement, et on propose de « couvrir » la détention provisoire des coupables « déviants ». (Mais à ce stade ne vaut-il pas mieux être déviant que de Vichy ?).

Mais on peut toujours être surpris : le 12 avril, le Tribunal vient de prononcer des relaxes de nos principaux « ex-terroristes ». Comme quoi le judiciaire peut encore se convulsionner contre le système, malgré la confiscation de ses pouvoirs par les lois d'exception qui l'obligent ou le font disparaître, et des réformes et baisses de moyens pour le rendre inexistant et inaudible. Alors oublier l'affaire pour qu'on en parle le moins possible ? C'est déjà largement fait par l'entregent ploutomédiatique. J'espère me tromper, mais un appel du Parquet sur ordre de l'exécutif est loin d'être exclus. Le pouvoir a toujours marqué un point d'honneur à s'acharner sur tout ce qui peut exprimer une pensée émancipa-

trice qui montre son imposture. Il n'y aura certainement pas les mêmes complaisances et complicités dont ont bénéficié des hommes méritants comme Papon ou Touvier... Sur le Jugement, la principale accusée nous renvoie de chaudes paroles si vivaces : « *il ne faut jamais lâcher, jamais cesser de se battre contre toutes les machines à broyer, quelle qu'elles soient, de l'antiterrorisme jusqu'aux tractopelles à Notre Dame des Landes.* ». Alors pourquoi pas une nouvelle Tribune, il y a encore tant de femmes et d'hommes qui respirent encore ?

Le début et la morale de cette histoire donnent à réfléchir sur la fabrication de ce concept de fake news dont on nous assomme. Le propos est clairement de s'arroger le monopole de la vérité par nos gouvernants pourtant bien placés dans leur rôle de ventriloques que leur concèdent des mandants propriétaires d'une presse bien-pensante. Et puis pourquoi mentiraient-ils, tant habitués qu'ils sont à toujours contourner la vérité pour qu'on ne la voie jamais ? Cela laisse aussi la désagréable impression que le grand projet est d'anéantir une éducation ouvrant sur/et le pluralisme des idées. Au moment où je jette ces petites lignes non rentables, et que nos élites pratiquent l'épuration à NDDL (on a la Commune qu'on peut), il m'est donné d'apprendre cette longue entrevue festive de « notre » président avec le culte catholique, et la laïcité vient d'en prendre un « sacré » coup. Méconnaître à ce point l'histoire rend compte d'un profond mépris de l'Homme, les pouvoirs qui s'accouplent désormais sans vergogne ayant toujours voulu empêcher cette laïcité, condition de possibilité de la liberté de conscience.

L'avocat Nanard, Lyon

BILLET D'HUMEUR

Pas d'union nationale pour les travailleu.r.se. s !

Les évènements tragiques survenus fin mars dans l'Aude*, ont permis de constater à nouveau des réactions déjà relevées en pareille situation : l'émotion de tous et de toutes a été recouverte de réflexes, de pulsions conservatrices et nationalistes. L'union nationale a été brandie de toutes parts, voulant gommer l'antagonisme profond des intérêts qui opposent les classes de la société. Outre leurs crimes et leur horreur, les terroristes auront encore réussi à vouloir faire se rencontrer, réunir des individus qui n'ont rien de commun : ceux des classes dominantes et leurs sujets.

Oubliée pour un moment, la casse sociale de Macron et de sa clique ? Gommées les fermetures de sites industriels, les ordonnances antisociales, les agressions contre les fonctionnaires, les cheminots, les chômeurs... Et les cadeaux aux plus riches par l'abandon de l'ISF, la baisse de la taxation des dividendes... ?

La violence est aussi une composante permanente du capitalisme qui exploite, spolie, licencie, fomenté conflits et guerres, toujours à la recherche de son seul profit. Elle innerve la société jusque dans les rapports humains, quotidiens, par le désir qu'elle alimente de possession compulsive de biens, d'objets (plus ou moins inutiles), quand ce n'est pas l'autre qui entre dans le champ de la convoitise.

Les travailleurs n'ont pas de patrie, de pays, d'ennemis autres que leurs exploiters, l'État et ses serviteurs, ainsi que toutes les religions. Mais ils sont en tension, en opposition permanente de classe contre celle des oppresseurs.

Le 1^{er} Mai rappelle, s'il le fallait, que les avancées sociales déterminantes n'ont été obtenues que dans les luttes, et non dans les urnes, les délégations de pouvoir de



toute sorte.

Voici 50 ans, les étudiant.e.s et salarié.e.s, bousculant leurs organisations respectives, se levaient pour exprimer leur révolte, obtenir de nouveaux droits, une amélioration de leurs salaires et prestations, de leur condition.

Mais la route est encore longue pour se débarrasser définitivement du chancre du capitalisme !

Guy (Groupe de Rouen)

*R. Lakdim, djihadiste présumé de 25 ans, tue trois personnes et en blesse plusieurs dont 2 grièvement.

TÉMOIGNAGE MAI 68

1968 : quel cru !



Et ce ne sont pas des grands mots ! Tous les signes avant-coureurs étaient dans l'air : nous laissions pousser nos cheveux ; les jupes des filles raccourcissaient à vue d'œil : en musique, de nouveaux rythmes et de nouveaux auteurs-compositeurs-interprètes faisaient irruption brisant tous les schémas, au premier rang desquels Guccini et De André ; le sexe sortait des brumes de l'obscurantisme et des tabous : la projection gratuite de "Helga" dans les cinémas nous fournissait une éducation sexuelle et une information sur l'accouchement que nous n'aurions pas osé imaginer... Même si on somnolait sur les bancs de l'école et si les conflits sociaux étaient à peu près les mêmes que d'autres années qui n'avaient quand même pas été tranquilles : après juillet 1960 et les 11 morts à Gênes, Licata, Reggio Emilia, Palermo, Catania, le climat avait changé. En pire. Au sud, on se mobilisait dans la rue contre l'alliance fascisme-droite agraire. Eh oui, la rue déjà : dans chaque ville et village, les rues étaient envahies tous les dimanches par des hommes en noir qui discutaient politique, signaient des contrats d'embauche pour les semaines de travail agricole, allaient écouter des meetings.

Dans notre Sicile encore si liée aux envois d'argent des émigrés mais qui goûtait premières douceurs de la société de consommation, les échos de Paris ou de Strasbourg retentissaient faiblement ; dans quelques villes ou centres universitaires, ça bougeait peut-être un peu mais en province on naviguait entre approches maladroites aux mouvements sociaux, journaux locaux vaguement contestataires, libérations sexuelles, timides ouvertures musicales. Le premier choc fut le tremblement de terre à Belize, dans la nuit du 14 au 15 janvier qui sema mort et destruction. Les projecteurs se tournèrent vers la précarité de communautés entières dans l'Italie méridionale et la fragilité de la construction de villages entiers. Mais ce fut aussi là l'occasion pour

un nouveau départ que personne n'avait prévu : comités populaires, autogestion, luttes et affrontements avec la police, un cri de délivrance que le tremblement de terre avait renforcé et fait entrer dans les consciences ; et pour beaucoup de jeunes une claqué qui les réveilla de leur torpeur ; on se mit à lutter pour le logement, pour le travail, pour ne pas faire le service militaire : la vie ressuscitait en impulsant une libération culturelle sans précédents. Et ce, tandis que depuis Nanterre, le mai français enflammait la France et le cœur de millions de jeunes garçons et filles.

Puis en août, le 21 exactement, un événement changera de nombreuses vies : l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'armée soviétique et les forces du Pacte de Varsovie ; chez nous cela mobilisa les fascistes sur le thème de l'anticommunisme et, paradoxalement, poussa de nombreux jeunes à fréquenter les cellules communistes, un militantisme qu'ils interprétèrent comme de l'antifascisme, ce qui prouve la difficulté à bien comprendre les questions internationales. C'est ainsi que l'automne nous trouva bardés de communisme de base, version parti communiste italien, mais ça nous ne le savions pas encore. Les luttes commencèrent dans les écoles sur des sujets autres que corporatifs qui deviendraient la mèche qui s'allumerait en 1969 lors de la véritable explosion. C'était encore une phase apprentissage sur fond de malaise généralisé grandissant : église et paroisses, chantiers et usines (pas encore les campagnes), quartiers et rues, milieux juvéniles ; un nouvel esprit de liberté, une envie d'être protagonistes naissait. Ce n'était pas Mai 68 avec une majuscule mais seulement l'année 1968. Cette année qui avait débuté avec la mort due au tremblement de terre, se conclura de l'autre côté de l'île, à Avola, par une autre mort, le 2 décembre : grève des travailleurs agricoles pour le renouvellement de leur contrat, les flics en tuent deux. Le cercle se ferme et 68 commence à se

charger de divers symboles qui marqueront profondément nos vies : Belize, Prague, Avola, tous des coups de poings qui frappent nos consciences, nous obligeant à faire des choix.

Beaucoup d'entre nous avons choisi l'engagement et la politique est devenue de plus en plus notre pain quotidien ; la droite aussi se renforçait et les bars, la rue, les écoles, puis les lieux de travail se transformèrent en véritables terrains de rencontres et d'affrontements. A gauche, la culture communiste était dominante et même les nouveaux groupes extraparlamentaires n'étaient ni plus ni moins pour la plupart que des tentatives d'imiter le PCI, voire le rêve de le supplanter en l'espace de quelques années. Heureusement, tout le monde ne s'engagea pas dans cette voie sans issue : nombreux furent ceux qui restèrent des électrons libres, se firent hippies, devinrent anarchistes, cherchant un autre parcours sur le chemin de la liberté. Cela non plus n'a sans doute pas marché mais aura au moins permis à beaucoup de jeunes garçons et filles d'exprimer leurs énergies hors du carcan d'un militantisme sérieux et asphyxiant ; cela les a aidés à se libérer individuellement, à découvrir une autre façon de faire de la politique qui apportera de belles choses comme le féminisme, les Indiens métropolitains, les collectifs autogérés, les comités de quartier, les luttes hors contrôle, les sabotages, les radios libres... Si belles qu'elles ont vite fini sous la botte de l'État ; répression et héroïne les achevèrent.

Mais ça nous ne le savions pas encore ; nous étions seulement occupés à chevaucher nos rêves.

Pippo Gurrieri, rédacteur de *Sicilia Libertaria* (Écrit pour le Monde Libertaire. Traduction Monica Jorner)

TÉMOIGNAGE MAI 68

Vents d'anarchie à Paris et alentours peu avant Mai 68

Rappelons que pour protester contre le maintien en garde à vue d'un étudiant de Nanterre arrêté lors d'une action contre la guerre du Vietnam, ses camarades occupèrent le vendredi 22 mars 1968 le bâtiment administratif de l'université, et qu'au cours de la nuit les 142 occupants signèrent un manifeste qui allait constituer de fait l'acte de naissance du *Mouvement du 22 Mars*. Ce sera désormais dans ce mouvement, capable de rassembler plus de mille étudiants dans certaines de ses Assemblées Générales, que se reconnaîtront les étudiants les plus combattifs de Nanterre, et l'intense agitation qu'il développera conduira finalement à l'annonce le jeudi 2 Mai de la fermeture *sine die* de l'université dès le lendemain au matin.

Le lendemain, le vendredi 3 mai donc, la tension se déplaça de Nanterre à Paris et les violents affrontements avec la police qui eurent lieu des heures durant dans les rues du quartier latin furent le point de départ de ce *Mai 68* qui secoua toute la France. Nul ne peut nier que le rôle du "22 Mars" dans la période de mai-juin 1968 fut de toute première importance, dès les premiers jours il devint un acteur qu'aucune force politique ne pouvait ignorer et son influence s'étendit sur des dizaines de milliers de personnes. Par exemple, ce fut lui qui força l'appel à manifester le vendredi 10 mai, relançant ainsi une agitation qui semblait s'éteindre et qui culminera dans la fameuse *Nuit des barricades* dont les effets postérieurs allaient être d'une portée extraordinaire (réouverture et occupation de la Sorbonne, occupations d'usines à Nantes et à Cléon, appel à la grève générale le 13 mai, etc.).

Il se trouve que la *LEA* (*Liaison des Étudiants Anarchistes*), particulièrement in-

fluente à Nanterre, fut un des éléments déterminants dans l'occupation du bâtiment administratif et dans la création et l'animation de ce *Mouvement du 22 Mars* qui regroupa des anarchistes, des trotskistes, quelques maoïstes, et surtout, des étudiants "non organisés". La coloration sensiblement libertaire de ce mouvement et d'une partie de *Mai 68*, obéit évidemment à bien d'autres causes qu'à l'influence de la minuscule *LEA*, même si la notoriété de l'un de ses membres, Daniel Cohn-Bendit, contribua peu ou prou à faire que le mot "anarchisme" s'associe d'une certaine manière à *Mai 68*.

Tout en relativisant son importance, il serait cependant assez inapproprié de négliger complètement la mouvance anarchiste qui intervint dans cet événement socio-politique, et de ne pas prêter quelque attention au milieu anarchiste parisien des années 1960. Il ne saurait être question ici de décrire ce milieu dans son étendue, sa richesse et sa diversité, ce qui exigerait bien plus que cette simple notice dont la prétention n'est que de fournir quelques précisions, notamment d'ordre chronologique, concernant deux des composantes de ce milieu.

La LEA et le CLJA

C'est dès la fin de l'année 1963 que se créa la *Liaison des Étudiants Anarchistes* à l'initiative de deux camarades - qui nous étions connus début septembre à la Sorbonne. La première réunion de la *LEA* ne réunit pas plus de cinq camarades. Il y avait là deux membres de la revue *Noir et Rouge*, un autre étudiant qui faisait partie à la fois de la Fédération Anarchiste, des Jeunes Libertaires et de la Fédération Ibérique des Jeunesses Libertaires (FIJL), un quatrième qui militait à l'Union des Groupes Anarchistes Communistes, et un cinquième qui était pro-

che de la FIJL.

En avril 1964 le n° 48 du *Bulletin des Jeunes Libertaires*, lançait en page 7 un appel à rejoindre une "coordination des étudiants anarchistes" avec comme adresse postale: M. Marc. 24 rue Sainte Marthe (le local de la CNT espagnole en exil). Au mois d'août de cette même année, le n° 49 de ce bulletin reproduisait en page 23 un communiqué signé *LEA*. On pouvait y lire: "Nous avons à Paris une liaison périodique affublée du charmant sobriquet de *LEA* (*Liaison des Étudiants Anarchistes*)....". Enfin en juillet 1964, *Action Libertaire*, le journal parrainé par le CLJA et qui servait de couverture légale à la FIJL -dissoute par le gouvernement français en 1963-, publiait dans son n° 3 un communiqué signé *LEA*.

Un appel de la *LEA* paraissait dans le *Monde Libertaire* de septembre 1964 convoquant à une réunion d'étudiants anarchistes en octobre 1964 au 24 de la rue Sainte Marthe. Nous nous y retrouvâmes à une dizaine, dont deux étudiants de la nouvelle Université qui venait de s'ouvrir à Nanterre, et c'est précisément dans cette université où la *LEA* prendra une certaine ampleur.

Tout comme pour la *LEA*, ce fut aussi fin 1963 et sur la même lancée que se créa le *Comité de Liaison des Jeunes Anarchistes* (*CLJA*) dont le rôle dans la coordination et les échanges entre jeunes anarchistes avant Mai 68 sera loin d'être mineur. Le n° 46 du *Bulletin des Jeunes Libertaires* (octobre-novembre 1963) annonça la création du *CLJA* à l'instigation de jeunes anarchistes du lycée Voltaire, de la FA, et des JL. La publication d'un bulletin fut immédiatement accordée, et c'est ainsi que le n° 1 du "*Bulletin de Liaison des Jeunes anarchistes*" (novembre 1963) informait que la première réunion du

CLJA s'était tenue le dimanche 13 d'Octobre à 14h30 rue Sainte Marthe, et que l'envoi de ce Bulletin incluait un exemplaire du n° 1 du journal *Action Libertaire* qui venait de sortir. Dans le n° 2 d'*Action Libertaire* (avril 1964) un communiqué annonçait que le *CLJA* s'était constitué "il y a quelques mois" et qu'y participaient des jeunes de la FA, de NR, de l'UGAC, des JL, de la LEA...

L'objet du *CLJA* n'était pas du tout de créer une nouvelle organisation, mais au contraire de lever les résistances qui faisaient écran à la collaboration entre groupes, organisations et individualités anarchistes. Son succès fut assez considérable puisque certaines de ses assemblées réunirent plus d'une soixantaine de jeunes. Il en alla de même sur le plan de l'activité déployée et c'est ainsi par exemple qu'un soir de janvier 1964, une quarantaine de jeunes anarchistes se retrouvèrent pour un collage massif d'affiches et pour une distribution de tracts protestant contre la répression qui s'était abattue sur les militants de la *FIJL*.

C'est au cours de l'année 1966 que le *CLJA* allait mener à bien, en étroite collaboration avec la *FIJL* et avec les camarades des *Jeunesses libertaires de Milan*, l'une de ses initiatives la plus aboutie: la *Première Rencontre européenne de jeunes anarchistes*. Cette rencontre eut lieu les 16 et 17 avril 1966 à Paris, rue Sainte-Marthe. Pendant deux jours, une centaine de délégués provenant de sept pays et représentant une trentaine de groupes y débattirent avec un formidable enthousiasme. Le succès de l'initiative fut tel qu'une deuxième rencontre fut programmée pour la fin de cette même année, à Milan, et que le *CLJA* mit en route un *Bulletin européen des jeunes anarchistes*.

Fin avril 1966, quelques jours seulement après cette première rencontre européenne, l'extraordinaire retentissement médiatique de l'enlèvement à Rome de Monseigneur Ussía, ambassadeur d'Espagne auprès du Vatican, par le "Groupe 1er Mai - Sacco et Vanzetti", lié à la *FIJL*, allait insuffler un regain d'enthousiasme aux jeunes anarchistes qui avaient participé à la rencontre parisienne.

Tomás Ibañez
Traduction Daniel Pinós

Tomás Ibañez, *militant libertaire et théoricien anarchiste*

Fils d'exilés espagnols, né en 1944, il participe très activement au mouvement libertaire en France dans les années 1960, notamment au Mouvement du 22 Mars pendant Mai 68 et à la FIJL (Fédération ibérique des jeunesses libertaires). Il quitte la France en 1973 pour prendre part à la lutte contre le franquisme depuis « l'intérieur », dans les rangs des libertaires catalans.

Penseur hétérodoxe, son parcours se caractérise par une volonté constante de renouveler et d'actualiser la pensée anarchiste. Il est connu pour être l'un des deux créateurs du symbole anarchiste du A cerclé en 1964.

*Auteur de nombreux articles et de plusieurs livres, dont *Fragments épars pour un anarchisme sans dogmes* (Rue des Cascades, 2009) et *Anarchisme en mouvement* (Nada, 2014), il est membre des collectifs de rédaction de *Réfractions* et de *Libre Pensamiento*. En 2017 sont parus ses *Nouveaux fragments épars pour un anarchisme sans dogmes* (Rue des Cascades).*

Daniel Pinós

LIVRES

Un ouragan libertaire appelé à durer

Libre Pensamiento Hiver 2017/2018

Allumer la mèche

C'est un vendredi. Plus exactement le vendredi 3 mai au matin et je vais être en retard au travail. Avant de me rendre au Laboratoire de Psychologie sociale où j'ai été embauché peu après ma licence, je me suis arrêté un bon moment dans la cour de la Sorbonne où ont déjà commencé à affluer les étudiant.e.s qui protestent contre la fermeture, la veille, de l'Université de Nanterre. Certains sont munis de matraques et de casques prêts à affronter l'attaque imminente des commandos fascistes. Beaucoup de mes compagnes et compagnons de la LEA et du 22 mars feront partie des quelques 400 étudiants qui se rassembleront ainsi tout au long de la journée. Le fait que quasiment tous les leaders d'extrême gauche aient été au rendez-vous influera, comme on le verra plus loin, dans les événements postérieurs.

Ne pas pouvoir rester avec mes compagn.e.on.s me fait bouillir d'impatience mais le Laboratoire étant à trente mètres à peine, je fais constamment des allées et venues pour voir où ça en est jusqu'au moment où la police bloque l'accès à la Sorbonne. Alternant chants révolutionnaires, discours et débats, les compagnons sont déterminés à maintenir l'occupation le temps qu'il faudra. Les heures passent, les fachos attendus ne se présentent pas mais en leur place des centaines de CRS qui commencent à coffrer les étudiants dans leurs « paniers à salade ». En revanche, ils n'embarquent que les hommes, puisque une négociation a eu lieu pour que les étudiantes puissent quitter la Sorbonne librement.

Grave erreur de la police ! Les militantes qui ont pu sortir, se regroupent immé-

diatement dans la rue avec les étudiants présents autour de la Sorbonne et commencent à s'en prendre vertement à la police et ses paniers à salade aux cris incessants de « Libérez nos camarades » ! Drôle de journée de travail, je suis arrivé en retard et voilà que je le quitte pour rejoindre les groupes qui commencent à lancer toute sorte d'objets contre les véhicules de la police.

Courses folles, charges, grenades lacrymogènes, le pare-brise d'un panier à salade vole en éclats en blessant le conducteur. Les gens arrachent des branches des arbres et les jettent sur la chaussée du boulevard Saint-Michel pour entraver le passage des fourgons de la police. Place de la Sorbonne, un dirigeant étudiant trotskyste qui avait échappé au coup de filet, s'évertue à tenter de désamorcer la situation en nous enjoignant d'arrêter de "provoquer" (sic) la police. C'est alors que je comprends que si les leaders ne s'étaient pas retrouvés écartés de la scène de la lutte, celle-ci aurait rapidement pris fin. Quoi qu'il en soit, près de quatre heures d'affrontements intenses s'achèvent avec un bilan assez conséquent de blessés légers, 600 personnes interpellées, dont 27 retenues au commissariat et 14 jugées et condamnées en moins de quarante-huit heures.

C'est ce jour-là qu'a été allumée la mèche de Mai 68 par une rébellion spontanée contre la répression de gens qui n'hésitent pas à passer du chœur de protestations à l'action physique et non pour demander ou exiger la libération des détenus mais pour essayer de les libérer.

Et Mai 68 s'étendit rapidement à travers toute la France, plongeant le pays dans un mois et demi splendide : manifestations de masse, occupations d'universités et d'usines, durs affrontements avec la

police avec des moments épiques tels que la célèbre Nuit des barricades du vendredi 10 mai qui embrasa le Quartier Latin et Paris s'éveilla sur une scène de bataille dantesque.

Un indiscutable "événement"

Rien ne laissait présager qu'un conflit, à l'origine étudiant, pourrait se propager à une telle vitesse dans le tissu social, ni motiver à ce point les travailleurs, ni prendre des proportions aussi considérables, ni qu'il réussirait à embraser un pays et le paralyser pendant des semaines. Personne n'avait imaginé que rien d'approchant puisse arriver dans un pays relativement prospère et soumis à une ennuyeuse monotonie.

Si Mai 68 est né comme un phénomène absolument inattendu, ce fut justement parce qu'il s'agissait d'un véritable "événement", c'est-à-dire une création, en l'occurrence de nature historique. Ce n'est pas pour rien que le concept de création renvoie à ce qui ne préexiste pas, n'est préfiguré, et c'est pour cela que Mai 68 a plongé non seulement dans la stupéfaction le monde entier mais a sidéré ses propres acteurs.

Cette perplexité ne s'est pas limitée aux premiers jours, ce qui était en train de se passer restait inimaginable et déconcertant pour nous-mêmes à la fin de chaque journée de lutte et à la reprise chaque matin d'un combat dont on ne savait pas quelle direction il prendrait au fil des heures et qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter.

De fait, si nous voulons le caractériser dans ses traits les plus essentiels, nous devons préciser que Mai 68 est né comme une formidable exigence brute de liberté et que c'est la raison pour la-

quelle on peut considérer qu'il fut intrinsèquement libertaire.

S'il est vrai que Mai 68 a commencé dans les universités, ce furent cependant les occupations d'usines qui ont insufflé l'énergie nécessaire pour dépasser la première nuit de barricades. Dans la Sorbonne réouverte et occupée la nuit précédente, la clameur assourdissante qui accueillit le soir du 14 mai l'annonce de l'occupation de l'usine Sud Aviation et de la séquestration de son patron, indiquait clairement que ce serait le mouvement ouvrier qui donnerait continuité et force à l'explosion du 3 mai.

Il ne fait aucun doute que ce furent les occupations d'usines, avec des millions de travailleurs et travailleuses en grève furent la caisse de résonance, aussi bien en intensité qu'en durée, de Mai 68 dans la société contemporaine. Ce fut le monde du travail qui lui donna une dimension d'événement historique, qu'il n'aurait jamais eue s'il était resté une simple révolte étudiante.

Cela dit, ce ne fut cependant pas le monde du travail qui en imprima les caractéristiques qui en font un événement politique majeur ayant changé profondément les anciens schémas et produisant des effets encore aujourd'hui.

Ce qui fut déterminant à cet égard et constitue l'originalité de Mai 68, c'est la créativité déployée dans l'action subversive par les innombrables activistes de mai 68, élèves lycéen.ne.s, étudiants, jeune travailleurs, hommes et femmes qui se pressaient dans les assemblées, organisaient les occupations, animaient les "comités d'action" dans les quartiers sans avoir, dans la plupart des cas, la moindre expérience politique préalable. Leur non-conformisme radical, leur volonté de transgression et de création ne s'épuisèrent pas en une simple contestation mais ouvrirent des voies d'innovation et de changements dans de multiples domaines, aussi bien politique, éducatif, personnel que dans la vie quotidienne.

Ce que Mai 68 nous a appris

Mai 68 a introduit dans la société les germes du changement dans de nom-

breux domaines, depuis l'éducation, la culture, en passant par les identités sexuelles, les relations familiales et les modes de vie. Ce n'est pas pour rien que la droite attribue si souvent à Mai 68 l'érosion des valeurs de l'ordre et l'irrespect de l'autorité. Mais Mai 68 nous a aussi appris certaines choses qui ont changé notre façon d'agir, de nous organiser et de penser la politique.

Indépendamment du fait qu'il ouvrit de nouvelles voies aux mouvements sociaux de la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e, Mai 68 fut aussi très important pour les voies qu'il rendit caduques, les pratiques de lutte, modèles d'organisation et conceptions de la politique qu'il désavoua. C'est ainsi par exemple qu'il ôta toute légitimité à des organisations avant-gardistes qui s'attribuaient le rôle de guide des masses vers leur libération, se croyant détenteurs privilégiés de la ligne juste et de la science politique correcte sur un chemin à suivre.

Son élan antiautoritaire montra du doigt le boulet que représentaient pour les mouvements d'opposition, des aspects révolutionnaires du mouvement révolutionnaire lui-même. Mai 68 mit fin à la séduction qu'ils avaient exercée pendant cinquante longues années en donnant des ailes libertaires à l'imaginaire politique radical. Son succès fut tel que les formations marxistes n'eurent pas d'autre choix que d'intégrer depuis des nuances libertaires dans leurs discours et nous offrent aujourd'hui le spectacle insolite et paradoxal de vouloir récupérer et s'approprier un événement qui invalida justement certains de leurs postulats.

Mai 68 nous a également appris que les énergies sociales nécessaires à la constitution de mouvements populaires puissants naissent de l'intérieur et ne sont pas forcément préexistantes. Ce n'est pas que ces énergies existent à l'état latent et qu'elles se libèrent quand certaines conditions sont réunies, c'est plutôt qu'elles se façonnent dans le processus lui-même de création de situations données, se rétroalimentant elles-mêmes et se remettant à croître soudain comme il advient des ouragans, pouvant apparaître à tout instant sans exister un instant auparavant nulle part.

Pendant les événements de Mai 68 nous avons pu voir comment ces énergies sociales se forment, par exemple quand il y a débordement de l'institution, privation des dispositifs de domination, création d'un "vide de pouvoir".

De fait, le mouvement put avancer jusqu'à trouver, finalement, ses limites parce qu'il construisit son parcours en cours de route, quotidiennement, pas à partir d'un projet préexistant. Ce fut cet « agir en agissant » qui donna vie au mouvement et lui permit d'esquiver avec inventivité, l'un après l'autre, les obstacles qui se dressèrent sur sa route.

C'est ainsi que ce que Mai 68 a établi très clairement que le sujet révolutionnaire ne préexiste pas à la révolution mais se constitue au sein même du processus révolutionnaire.

Ajoutons que Mai 68 a souligné que le simple fait de subvertir les fonctionnements habituels, bousculer les usages établis, occuper les espaces, transformer les lieux de passage en espaces de rencontre et d'échange, génère une créativité collective qui invente de nouvelles façons de comprendre la subversion et de la faire proliférer. De même, les espaces libérés génèrent des relations nouvelles, créent de nouveaux liens sociaux infiniment plus satisfaisants, les personnes éprouvent le sentiment de vivre une vie différente où ils prennent plaisir à ce qu'ils font, où ils découvrent de nouvelles motivations et amorcent une profonde transformation personnelle qui se réalise dans un bref laps de temps.

Mai 68 a été, comme toutes les luttes, par moments violente, exténuante, exigeante, et pleine de déboires. Mais ce fut aussi une fête, une expérience qui nous apportait du plaisir et un énorme sentiment de bonheur et nous faisait comprendre que nous ne devons pas remettre à la fin de la lutte le plaisir de savourer ses résultats éventuels, mais que les récompenses naissent de l'action elle-même, au quotidien. De cette façon Mai 68 nous montrait que ce sont les réalisations concrètes, ici et maintenant, qui sont en mesure de motiver les gens, de les inciter à aller plus loin, et de leur faire voir qu'il y a d'autres façons de vivre souhaitables et possibles. Mais nous



mettait aussi en garde quant au fait que pour que ces réalisations adviennent, les gens ont besoin impérativement de se sentir acteurs, de décider par eux-mêmes et c'est alors que leur degré d'implication et d'engagement peut se déployer à l'infini.

Mai 68 enfin a mis l'accent sur le fait que, comme l'anarchisme ne se lassait pas de le répéter, la domination ne se limite pas au domaine des relations de production mais s'exerce sur de multiples plans et que les résistances doivent se manifester sur tout et chacun de ces plans. Une nouvelle subjectivité de l'opposition politique se dessinait ainsi et de nouveaux scénarios s'ouvraient pour sa réalisation; car quand l'horizon de l'opposition politique s'élargit, jusqu'à embrasser tous les domaines où s'exercent la domination et la discrimination, tous les aspects de la vie quotidienne deviennent partie intégrante de son champ d'intervention. Et ce qui est configuré ainsi c'est un nouveau rapport entre la vie d'un côté et la politique, de l'autre, qui cessent d'occuper à cet instant même des espaces séparés.

Le mouvement du 22 mars

Dès le début, le "mouvement du 22 mars" fut l'épicentre, il s'éteignit de son propre chef –auto-dissolution— quand Mai 68 déserta les rues, les universités et les usines, après avoir semé dans la

société des effets à très longue portée.

Il convient de situer brièvement ce mouvement qui fut éphémère et intense comme un éclair, mais dont l'importance et l'originalité sont indéniables.

L'agitation étudiante prolongée qui agitait depuis des mois l'Université de Nanterre dans la banlieue de Paris, fournit le ferment pour que le 22 mars, plus d'une centaine d'étudiants se lancent dans l'occupation de la tour administrative de l'université afin d'exiger la remise en liberté de l'un de leurs camarades, Xavier Langlade, arrêté quelques jours plus tôt au cours d'une attaque par CVN (Comité Vietnam National, de filiation trotskyste) des bureaux de l'American Express. L'assemblée qui se tint pendant l'occupation conclut par un appel signé par 142 des étudiants présents. Ainsi naissait un mouvement qui fut appelé "22 mars" et qui mena désormais l'agitation à l'université, réussissant à réunir en assemblée jusqu'à 1.500 étudiants, le 5 avril.

Les initiateurs et animateurs-trices du mouvement étaient pour l'essentiel des militants de la coordination d'étudiants anarchistes LEA (Liaison des Étudiants anarchistes) qui avait une certaine influence à l'université et comptait dans ses rangs Daniel Cohn-Bendit qui devint l'emblème le plus populaire de mai 68, des militants de la LCR (Ligue Communiste révolutionnaire) trotskyste, ainsi que

de nombreux militants "non organisés".

Depuis le début, le Mouvement 22 mars s'organisa de façon horizontale, non centralisée, non hiérarchique, non sectaire et idéologiquement transversale, avec des structures fluides, sans instances déléguées. La différence entre militant.e.s n'était pas fonction de la place occupée dans un supposé « organigramme organisationnel » mais des tâches concrètes, limitées dans le temps, assumée par des équipes de travail nommées en assemblée et qui incluaient généralement, de fait, tous les individus se portant volontaires pour les accomplir.

Non seulement il n'y avait rien de semblable à un comité central, un secrétariat permanent ou autre mais pas d'adhésion formelle non plus avec tout ce que ça implique (carte, inscriptions et cotisations). Faisait partie du 22 mars tout simplement quiconque venait aux assemblées et participait aux actions. De fait les frontières du mouvement étaient si perméables que dans la phase parisienne du 22 mars, c'est-à-dire de la fermeture de l'université de Nanterre le 2 mai à la fin des occupations en juin, nous n'étions pas, pour une bonne part, des étudiants de Nanterre et dans certains cas pas même des étudiants du tout.

Il s'agissait d'une organisation qui ne cherchait pas à devenir un mythe ou emblématique, pas plus qu'elle ne se donnait l'objectif de durer au-delà d'un temps utile. De fait l'auto dissolution du Mouvement du 22 mars se produisit, quelques mois après sa création, dans une ambiance plus festive que traumatizante.

Parmi les caractéristiques du Mouvement du 22 mars il y avait la revendication et l'exercice effectif de la démocratie directe, ainsi qu'une forte prévention contre tout leadership et contre l'exercice du pouvoir. Ainsi, pour désactiver le premier rôle accordé à Cohn-Bendit par les médias, on le remplaça dans des conférences de presse organisées autour de son nom par d'autres membres du 22 mars qui déclaraient aux journalistes : "Nous sommes Cohn-Bendit".

L'agenda du mouvement prévoyait l'action directe, exercée sans intermédiaires

par les intéressés eux-mêmes, hors canaux institutionnels. Et sous le nom « d'action exemplaire » on cherchait à mener des actions pouvant être relayées par d'autres ailleurs en les adaptant à leurs propres circonstances. Et si ces actions parvenaient à stopper ou entraver le fonctionnement habituel de quelque élément du système, tant mieux, parce que de nouvelles situations se créaient alors, capables de générer de nouvelles dynamiques.

Le 22 mars ne parlait jamais en représentation des autres, que ce soient les étudiants ou la classe travailleuse, mais toujours en son nom propre et n'acceptait pas non plus que d'autres parlent en son nom. Ce n'est pas pour rien qu'une partie substantielle du 22 mars développait une forte critique de l'avant-gardisme.

On pratiquait le mélange ou l'hybridation des genres, le discours politique n'était pas incompatible avec les expériences festives, l'engagement le plus entier pouvait parfaitement s'accorder avec le refus de se prendre trop au sérieux, et le non-conformisme s'alliait avec le défi, la provocation, l'insolence, le rire, la parodie, et la raillerie des institutions aussi bien que des plus vieilles valeurs.

Trois ans avant mai 68, les antiautoritaires de l'université Complutense de Madrid débutèrent une lutte qui anticipait à certains égards le Mouvement du 22 mars, c'est pourquoi il est utile de faire ici le rapprochement entre les deux expériences. Il s'agissait pour eux de fuir les deux grandes caractéristiques des formations politiques de l'extrême gauche : premièrement, un gros travail de prosélytisme destiné à renforcer les rangs du groupe ou parti, ce qui finissait par devenir un objectif primordial et promouvait une espèce de "patriotisme de l'organisation". Deuxièmement, une priorité donnée au versant discursif de l'action politique, l'important étant de diffuser leurs fondements idéologiques et programmatiques et les faire adopter par un maximum, un "Patriotisme idéologique" en quelque sorte.

Les deux patriotismes privilégiaient à l'identique l'activité de propagande comme modalité d'action politique et

c'était justement ce que les antiautoritaires rejetaient. Ils ne voulaient pas "grandir" en tant qu'organisation, pas plus qu'ils ne voulaient "vendre" leur discours, ni proclamer une identité. Évidemment ils et elles défendaient des postulats idéologiques et politiques donnés mais qui ne devaient pas rester paroles en l'air, l'idéologie devait au contraire se traduire en actes concrets susceptibles d'essaimer d'autres actes de nature similaire, véhiculant ainsi des contenus idéologiques semblables.

Pour eux, il s'agissait de mener des actions politiques dont le sens fût inscrit dans l'action réalisée indépendamment de son auteur, sa signature et son discours justificatif. C'est-à-dire, que l'action parle d'elle-même. Il n'était pas nécessaire de donner du prestige à une organisation ni de proclamer une identité mais de produire des effets : mettre en difficulté les pouvoirs, mettre en évidence des aspects masqués de la domination, éveiller la conscience politique et surtout susciter les "répliques" spontanées de l'action, non par effet mimétique mais par un processus d'appropriation et de re-création. En un sens, ceci faisait assez directement référence (sans ses formes sanglantes), à l'ancienne propagande par le fait que les anarchistes développèrent comme instrument en mesure d'éveiller et de secouer les consciences, démasquer des dominations et impulser des volontés de lutte.

L'habitude d'accorder de l'importance à une date anniversaire parce que l'événement historique remonte à 50 ans ou 100 ans frise l'absurde puisque, évidemment, il n'était pas plus ou moins important à ses 48 ou 96 ans. Cependant, dans le cas de mai 68, ce prétexte futile sert à le remettre sur le tapis et à y réfléchir parce qu'à la différence de beaucoup d'autres, cet événement ne fait pas seulement partie de l'histoire mais aussi du présent et bat toujours au cœur de nos sociétés.

En effet, il est notoire que son empreinte sur ceux qui nous nous sommes plongés dans ses remous fut d'une telle ampleur que Mai 68 a fini par devenir partie intégrante de ce que nous sommes, ce que nous ressentons et de ce dont nous rêvons. Comme l'a dit si magnifiquement Emma Cohen dans son précieux et atta-

chant livre de souvenirs, Mai 68 n'a jamais vraiment fini.

Au-delà du cas personnel, il faut aussi considérer que Mai 68 n'a pas vraiment pris fin pour la simple raison qu'il exerce toujours des influences sur nos sociétés. En effet, certaines des clés qui nous permettent de comprendre le passé se situent justement dans les événements ou plutôt dans cet extraordinaire événement qu'a été Mai 68. C'est la raison pour laquelle il faut comprendre le sens profond de Mai 68 pour déchiffrer certains aspects du présent.

Mai 68 fait partie du genre d'événements pour lesquels il y a un avant et un après, son irruption clôt une époque et en ouvre une autre qui n'est pas encore close, réfléchir sur Mai n'est donc pas tant contempler le passé que penser le présent.

Dans ma conclusion, je ne voudrais pas omettre de noter que je suis souvent surpris d'entendre parler "d'échec final de Mai 68". Cela m'est incompréhensible pour la bonne raison qu'on ne peut parler en termes de succès ou d'échec. Ce jugement de valeur ne peut s'appliquer qu'à un projet élaboré en vue de tel ou tel résultat, à une action entreprise avec telle ou telle finalité. Mai 68 répondit certes à une imbrication de causes multiples mais la réalisation d'un projet n'y figura cependant jamais. Si l'on insiste, le succès d'un événement serait tout bonnement d'être advenu, et son échec de ne s'être pas produit. Mai 68 simplement advint et c'est là, à la fois son incontestable succès et son indéchiffrable mystère.

Tomás Ibáñez
Traduit de l'espagnol
par Monica Jornet

ANTI-MILITARISME, NATURE, SANTÉ

Lutte no Muos

Janvier 2014

Le MUOS (Mobile User Objective System) est un projet de la Marine de l'armée des USA, visant à assurer les télécommunications entre les unités mobiles légères (par exemple, soldats sur le terrain ou drones). Le système sera composé de 5 satellites et de 4 terminaux terrestres, qui accueilleront chacun 3 antennes paraboliques géantes. Il est considéré par la Navy comme une de ses armes les plus puissantes du XXIème siècle.

Un des terminaux est prévu à Niscemi, en plein cœur de la Sicile, à l'intérieur de la base militaire américaine NRTF (Naval Radio Transmitter Facility), dans laquelle sévissent, depuis 1991, une quarantaine d'antennes verticales qui communiquent avec les militaires évoluant dans les airs, sur terre, sur mer et dans les profondeurs sous-marines.

Les antennes NRTF, auxquelles viendront s'ajouter celles du MUOS, représentent une attaque de plus menée par la classe au pouvoir contre les populations.

D'une part, le rayonnement électromagnétique implique de grands risques sur la santé (cancers, malformations), la sécurité (perturbation de l'aviation civile et militaire, déclenchement accidentel d'armements, dérèglement des appareils dans les hôpitaux) et l'environnement (mutations génétiques des plantes et des animaux, brûlures, diminution du nombre d'abeilles).

D'autre part, ceci permettra à une armée ultra-puissante de continuer d'avancer ses pions, dans des visées géostratégiques, à quelques kilomètres du Moyen-Orient et du Nord de l'Afrique. Comme le montrent les récents bombardements en Libye, la Sicile, plus grande île de la Méditerranée, se transforme progressi-



vement, avec ses bases militaires US (dont les antennes NRTF de Niscemi) et OTAN, en porte-avion en position avancée de l'impérialisme occidental, aux portes d'une Union Européenne se présentant toujours plus comme une forteresse menaçante et impénétrable, rendant l'immigration provenant des pays africains et asiatiques toujours plus difficile. Sur ce dernier point, on peut considérer que les immigrés dités « clandestins », dont la force de travail est constamment dévalorisée en Europe, fuient leur pays en tant que victimes des guerres menées par la même bourgeoisie internationale qui se trouve à la tête de ces projets de militarisation.

Enfin, la construction du MUOS a impliqué au moins une entreprise mafieuse, mettant encore plus à risque une économie bancalée et rigidifiant les structures du pouvoir.

Cette situation ne concerne pas uniquement cette région, mais l'ensemble de celles et ceux qui subissent les affronts de ce système depuis 200 ans : le prolétariat, donc TOI.

En effet, ce projet s'inscrit dans une perspective de transformation capitaliste glo-

bale du territoire. On peut relier ce chantier avec ceux prévus, par exemple, dans le Val de Suse en Italie (train à haute vitesse) ou à Notre-Dame-Des-Landes en France (aéroport), et relever la constante qui les unit : rendre toujours plus fluide la circulation des personnes et des capitaux, par exemple à travers un contrôle militaire des ressources pétrolières d'un pays ou une ligne ferroviaire rapide (TAV) entre deux zones à fort développement industriel (Lyon et Turin).

Pour toutes ces raisons, les comités No MUOS de plusieurs villes et villages, depuis 2011, ne luttent pas seulement contre les antennes, mais aussi contre les politiques qui criminalisent l'immigration. Ils ne se contenteront pas de démanteler les bases militaires siciliennes, mais désirent construire une société débarrassée de la logique capitaliste qui détruit nos vies et l'environnement. Ils participent donc au combat contre la mafia, aux luttes pour le logement et contre l'austérité, et se sentent solidaires d'autres mouvements comme le No TAV (Val de Suse) ou la Z.A.D (Notre-Dame-Des-Landes).

La lutte No MUOS vise la réappropriation de nos vies. Elle a besoin de continuer à s'agrandir, par-dessus les Alpes, au-delà de la mer, à travers les frontières.

CETTE LUTTE EST LA TIENNE !

Zone A défendre Tritons créé-e-s contre béton armé des occupant.e.s de la ZAD de NDDL

ANTI-MILITARISME, ÉCOLOGIE

Don Quichotte de la Sicile contre les paraboles à micro-ondes

NO MUOS : Non à l'abus de pouvoir étatique Usa-Italie en Sicile.

Interview de Carlotta Gambardella, activiste No MUOS

Comment es-tu entrée dans le mouvement No MUOS ? Tu en fais partie depuis un certain temps déjà ?

Oui, quasiment depuis le début, en 2011. J'ai 30 ans. La base NRTF-8, station de télécommunications sous le commandement de la base OTAN de Sigonella, est née plus tôt, en 1991, avec la construction des 46 antennes NRTF basse fréquence. Elles continueront à fonctionner avec les paraboles MUOS à haute fréquence pendant des années encore. Nous ne voulons ni de l'une ni de l'autre.

Où ces antennes sont-elles localisées ?

Les antennes NRTF sont à Niscemi, c'est-à-dire près de ce petit village, à l'intérieur de la plus grande réserve européenne de chêne-lièges. Et c'est justement là qu'ils ont construit la base de façon totalement abusive.

Comment cela a été possible ?

Le terrain était du domaine public. Ils ont construit le MUOS dans la même zone de 100 hectares où il y avait déjà les 46 antennes NRTF. C'est une sorte de grande vallée peu peuplée, les maisons sont autour.

Sous quel gouvernement ?

Celui de Berlusconi qui a signé des accords avec le gouvernement américain en 2001, il était intéressé par le secteur du BTP. Ils ont ensuite été ratifiés par Romano Prodi.

Sans l'accord du nouveau gouvernement italien ?

Ils ont demandé au gouvernement italien qui a ensuite pris la décision sans passer par le Parlement. Donc c'est le Ministère de la défense qui a approuvé sans rien demander aux Chambres parce qu'en Italie, un décret-loi doit être approuvé par les deux Chambres puis par le Gouvernement régional qui demande ensuite l'autorisation au Ministère de l'Environnement etc. et ce, parce que la Sicile est une région autonome. Elle a été donnée au départ en Sicile, plus tard ils ont vu qu'en réalité la construction ne pourrait pas se faire, mais elle s'est faite quand même...

Ils ont convaincu les habitants, les paysans, à vendre leurs terrains autour peut-être ?

Ils ont proposé deux mille euros aux gens, mais ils n'y sont pas arrivés.

Et les gens de Niscemi ?

Tu sais, en Sicile les gens sont très naïfs, dans ce petit village, jusqu'en 2000, ils ont cru que c'étaient des antennes de télévision.

Qu'est-ce que le MUOS exactement ?

Le MUOS est l'acronyme pour « Mobile User Objective System », un système de communications satellitaire à haute fréquence, composé de quatre satellites (plus un en réserve) en orbite géostationnaire dotés de « Code Division Multiple Access à bandes larges » (WCDMA) avec une vitesse de transmission 16 fois supérieure à celle des systèmes satellitaires Ultra High Frequency (UHF) classiques. Le dernier satellite MUOS 5 a été lancé en juin 2016. Les satellites se connectent aux quatre stations terrestres du MUOS

et couvrent ainsi toute la planète, la dernière est celle de Niscemi avec 3 paraboles de 18,4 m de diamètres et 2 de 149 m de hauteur. Le MUOS observe, écoute et relie les différents appareils militaires (aériens, terrestres, maritimes) dispersés partout dans le monde sous commandement USA. Il y a des technologies, pour les dits usagers mobiles, qui dans certaines zones ne réussissent pas à se connecter ; grâce au MUOS, les militaires peuvent se déplacer. Le but c'est de pouvoir transmettre vers des sous-marins militaires mais pas seulement, ils établissent aussi la communication avec les drones basés à Sigonella de façon à bombarder l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient.

Comment la lutte No MUOS est-elle née ?

Toute la lutte est partie de la défense de l'environnement et de la santé parce que d'après des scientifiques du Politecnico de Turin, les risques sont très élevés avec les 46 antennes déjà et cela est d'autant plus évident que les Américains devaient au départ construire la base MUOS à la Naval Air Station de Sigonella qui est tout près de Catania et qui est la plus grande base américaine de la Méditerranée, mais une simulation informatique du modèle MUOS a prouvé qu'il pouvait avoir un impact très fort sur les matériels au niveau carrément de la radioactivité —avec le risque de déclencher la mise à feu des missiles à bord des bombardiers— et donc ils ont décidé de la déplacer à Niscemi, à quelques 60 km. Mais les trois autres bases MUOS sont à Hawaï (île Wahiawa), à Norfolk en Virginie et à Geraldton-Kojarena (Australie), dans des zones désertiques, la 4^e en Sicile, est à 2km d'une ville de 20.000 ha-

bitants, Niscemi ! De fait les cancers et leucémies ont explosé, les abeilles ne volent pas dans la zone et un couloir des oiseaux migrateurs est perturbé. Les taux des ondes électromagnétiques sont encore supérieurs aux normes européennes et italiennes à 135 km de distance de la base.

Et toi pourquoi t'es-tu engagée dans cette lutte ? Est-ce une cause que tous les Siciliens embrassent ?

Je suis entrée dans le No MUOS à travers le centre social de Catania dont je faisais partie —plus maintenant puisque

je suis à Paris. Quand ils ont construit la station MUOS sur la base NRTF, l'affaire est devenue plus politique —et c'est là que les anarchistes y sont entrés également— parce que les gens ne sont pas d'accord que le MUOS soit utilisé pour faire la guerre à partir de la Sicile.

Le No MUOS est la lutte qui mobilise le plus aujourd'hui en Italie avec le No TAV ?

Oui, et pas mal le No TAP aussi à présent, qui présente de similitudes parce que toute la zone de Niscemi est fortement agricole. La lutte part aussi de tous ces gens qui cultivent et travaillent l'ar-

tichaut. Puis c'est devenu une lutte antimilitariste et une lutte pour le territoire.

Vous organisez des barrages routiers, des settings devant la base, des cortèges jusqu'à la base. Que pouvez-vous faire au-delà de la contestation et des manifestations ?

A mon avis, ils se sont trop concentrés sur le plan juridique, et c'est une erreur d'après moi parce que, quoi qu'il en soit, sur le plan juridique on nous a d'abord donné raison parce qu'il y a deux ans le MUOS a été déclaré abusif et il a été mis sous séquestre. Mais ensuite le gouvernement italien a décidé de tout déplacer sur le plan de la santé. Donc, ils se sont livrés à des analyses d'impact environnemental non neutres avec un verdict favorable et en conséquence aujourd'hui, même avec un procès en cours à son encontre, le MUOS est toujours en service.

Et ils gagnent toujours en justice. Ils ont les moyens de payer les avocats et tout le reste. Ils gagnent toujours... Pas nous, ne serait-ce que parce que le financement est venu des États-Unis.

Pouvez-vous garder quelque espoir de succès dans votre lutte ?

Aujourd'hui le mouvement est très minoritaire, le No MUOS a connu une crise. Mais il me semble qu'il est en train de redémarrer car je vois que des jeunes y sont entrés. Je pense que si on s'y mettait tous et qu'on allait tout démonter...

Une action collective directe. Il manque cependant une mobilisation massive. Êtes-vous en mesure de faire obstacle à quoi que ce soit ?

Oui, c'est bien le problème en Sicile parce que la mentalité est complexe.

Un peu de passivité comme parfois à Naples ? Les gens renoncent à lutter persuadés que cela ne servira à rien ?

Un peu de passivité. Les gens sont fatigués et je le comprends. Les gens du sud de l'Italie sont fatigués, Naples et la Sicile se ressemblent beaucoup parce qu'historiquement, on nous en fait voir de toutes les couleurs. L'invasion de la base s'est produite une ou deux fois. En janvier 2013, nous avons voulu empêcher le début des travaux, l'entrée des grues, les forces de l'ordre nous ont expulsés vio-



lemment mais nous avons réussi à bloquer l'accès pendant deux semaines et demie et le parlement sicilien a révoqué le permis de construire sous la pression populaire. Le problème est de réussir à faire aboutir cette lutte ; ce n'est pas si simple, les Américains ont débarqué en Sicile vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1943, et conclu des accords secrets avec le gouvernement italien. Il y a également des soupçons d'entente avec la mafia sur les marchés publics (une enquête est en cours sur l'entreprise qui a construit le MUOS). Beaucoup d'activistes ont subi des menaces et représailles de la mafia. Et puis ça arrange le gouvernement italien qu'il y ait le MUOS. Il a réagi en demandant en compensation à la région sicilienne 25.000 euros par jour de retard dans la construction. La construction est abusive mais ce sont les activistes qui sont poursuivis. Un petit groupe en avril 2013 a réussi à grimper sur les antennes... Et le président du Conseil italien, Paolo Gentiloni, est allé aux Etats-Unis en avril 2017 où il a rassuré les Américains sur son attachement à la base de Sigonella (d'où partent les drones qui bombardent la Libye).

Le MUOS a également été installé sur une île parce qu'il devient plus difficile de mobiliser les opposants, non ? Toute l'Italie ne peut s'y rendre en car pour une manifestation nationale. C'est comme pour le G7, ils l'ont organisé sur l'île d'Ischia, face à Naples, en octobre dernier.

Oui, ils ont aussi fait le G7 à Taormina, en Sicile, en mai 2017. Et pourquoi donc ? Ils le font vraiment exprès..

Et pour parler du "problème" des migrants ! Et ensuite ils vous oublient, à Palerme tu as vraiment la sensation que personne n'y met un centime.

Et pourtant il y a de l'argent de l'Union européenne.

C'est pour le No MUOS que tu es venue à Paris ? Comment t'y sens-tu ?

Non, je suis surtout venue pour apprendre le français et travailler avant de présenter ma thèse de troisième cycle en Sicile. Je l'ai faite sur la philosophie de l'esprit, plus exactement sur la conscience animale. Mes amis de la Sicile me manquent. Ici, par rapport à la Sicile, il y a un fort sentiment de solitude. Heureusement que je suis venue avec mon

chien. Avec un ami à moi, venu en Sicile pour les vacances en voiture, je suis allée de Catania en Vénétie. Ensuite j'ai fait Padoue-Paris avec *Bla Bla Car*. J'ai le droit d'avoir un chien dans l'avion, ils l'endorment mais il voyage dans la soute, ça ne m'allait pas, plusieurs chiens sont déjà morts d'infarctus. J'habite dans un squat à Montreuil. Autrement je n'y arriverais pas, Paris est très cher.

Et maintenant ?

Je voudrais faire une expo sur le No MUOS, à Montreuil, à La Parole Errante, nous avons besoin d'argent pour payer les frais de justice de ceux qui subissent un procès.

Lutter contre deux États, puisque l'Italie accepte l'ingérence militaire des États-Unis, est une entreprise donquichottesque mais les activistes du No Muos ne lâchent pas : NO MUOS - NO WAR - NO MAFIA

Monica Jornet, G. Errico Malatesta - FAI - Napoli et G. Gaston Couté - FAI
(Interview et traduction)

Légende de l'affiche ci-contre : Les antennes tomberont. Manifestation No Muos à Niscemi. Rassemblement le samedi 31 mars 2018 avenue Mascone à 15h.

ANTI-MILITARISME ET ÉCOLOGIE



Les loups ne se mangent pas entre eux

Le non-lieu prononcé le 5 avril par le Tribunal de Caltagirone pour “faits prescrits”¹ en faveur d’un représentant de la région² et de trois responsables d’autant d’entreprises³ ayant remporté un appel d’offres, accusés d’avoir procédé à la construction du MUOS sans les autorisations requises, donc de façon abusive, ne nous surprend pas.

Au-delà du fait que tous les quatre avaient demandé la procédure accélérée⁴ et que le Procureur avait requis la condamnation⁵, avec pour corollaire la mise sous séquestre du MUOS —facteurs qui avaient contribué à répandre un certain optimisme et une confiance tout aussi évidente dans la magistrature—, cette première sentence d’un procès encore en cours contre d’autres inculpés ayant choisi la procédure ordinaire⁶, nous démontre pour autant que cela ne soit pas suffisamment clair, à quel point la question du MUOS fait partie d’un système complexe de complexités, stratégies, et de choix politiques impliquant toutes les institutions en une chaîne qui étreint et étouffe de plus en plus l’autodétermination des populations, les mouvements contestataires et les lois ineptes elles-mêmes de la légalité bourgeoise justes bonnes à servir de miroir aux alouettes.

Les longues années de mobilisation populaire contre la base militaire USA à Niscemi (NRTF n.8) et le système de télécommunications satellitaire MUOS, nous ont appris que seule une lutte de plus en plus percutante, constante, cohérente, pourra contraindre la partie adverse à céder. Aucune loi et aucune décision de justice n’ont jusqu’à présent ralenti ou empêché⁷ la construction et l’entrée en fonctions du MUOS⁸. Qui-conque croie vraiment en l’objectif de démantèlement de la base de mort de

Niscemi pour poser les bases pour la démilitarisation de tout le territoire de la Sicile, doit fuir les illusions legalistes et la confiance dans des semblants de raccourcis.

La lutte contre le MUOS est une contribution contre le militarisme et les guerres, elle se range du côté de tous les peuples subissant l’oppression militaire et sociale de l’impérialisme, sous ses différentes formes, du peuple kurde au peuple palestinien, des migrants qui franchissent les frontières infâmes de la forteresse européenne à toutes les communautés qui dans le monde résistent à un destin de sacrifice et de mort.

Fédération Anarchiste Sicilienne

¹Tous, sont accusés au pénal d’avoir violé l’interdiction de construire à l’intérieur du SIC (Site d’Intérêt Communautaire) la base satellitaire de la Marine des États-Unis MUOS.

² Giovanni Arnone, ex membre directif du Conseil Régional de Sicile pour l’Environnement.

³ Mauro Gemmo, président de la Gemmo SpA et les PDG de deux entreprises soustraitantes : Concetta Valenti e Carmelo Puglisi.

⁴ L’accusé est jugé sur les actes reprochés, sans nouvelles preuves au débat en échange d’une remise de peine.

⁵ Une peine de prison d’un an et 20.000 euros d’amende. La partie civile, dont la Municipalité de Niscemi, le comité NO MUOS et l’association Rita Adria, demandait la condamnation et des dommages et intérêts.

⁶ Adriana Parisi, de Lageco, l’une des sociétés de l’ATI Team Muos Niscemi ayant gagné l’appel d’offres du 26 avril 2007. Le directeur des travaux, Giuseppe Leonardi et la chef d’entreprise Maria Rita Condorello de Cr Impianti.

⁷ Une partie de bras de fer avec des pas-

sages en force tels que la concession des autorisations de la part de la Région, et beaucoup de sentences accommodantes, depuis le CGA jusqu’au Réexamen : Le 6 octobre 2012, le Parquet de Caltagirone ordonne la mise sous séquestre de la base MUOS de Niscemi. Mise sous séquestre annulée le 28 octobre 2012. Janvier 2013, le nouveau président de la Région Sicile, Rosario Crocetta demande la suspension des travaux dans l’attente d’études officielles sur la santé des résidents. Mars 2013, la Région Sicile révoque l’autorisation d’implanter la base sur son sol. Juillet, le Tribunal Administratif Régional de Palerme sous la pression du gouvernement révoque à son tour cette décision retenant de possibles effets négatifs sur la santé et une menace certaine sur le trafic aérien. Février 2015, le Tribunal Administratif Régional de Sicile révoque la sentence du TAR de Palerme et demande des approfondissements, le fameux réexamen. Septembre 2015, le Ministère de la Défense dépose un recours rejeté le 25 janvier 2016 par la cour de Cassation. Février 2016, un juge ordonne la mise en activité des antennes et paraboles de la base afin de tester leur nocivité. Le 6 mai, le CGA (Conseil de Justice Administrative de la Région Sicile) retient le caractère non dangereux des ondes émises sur la santé et ordonne la réouverture de la base après des tests effectués avec deux paraboles sur trois au régime minimum et une partie des 46 antennes.

⁸Construction au cours du premier semestre 2013 et entrée en fonctions en janvier 2016.

Notes et traduction de l’italien par Monica Jorner, Gruppo Errico Malatesta - FAI - Napoli et Gaston Couté de la FA

LIVRES

Pour les 50 ans de mai 68, le Monde libertaire a reçu et aimé :

Et si la révolution était possible de Denis Langlois (1). Ce dernier est surtout connu pour avoir été emprisonné en 1965 en tant qu'objecteur de conscience et porte-parole de l'Appel des 75 en 1990 et 1991, contre la guerre du Golfe. Il est également l'auteur des *Dossiers noirs de la justice et de la police française*, et des très utiles *Guide du Militant*. Langlois nous prévient en substance que *Et si la révolution était possible*, petit manuel de vulgarisation simple et efficace s'adresse en priorité aux utopistes « *aux non-résignés et à ceux qui y croient malgré l'évidence contraire.* » Afin de vous laisser découvrir l'argumentation nous n'avons gardé que la substantifique moelle. Selon l'auteur seules les révoltes non-violentes « *celles qui permettent aux opprimés de s'appuyer sur la force insoupçonnée du nombre ont quelques chances de réussir.* » C'est pourquoi qu'en tant qu'antimilitariste, il nous prévient « *qu'une armée qui libère [même révolutionnaire] ça n'existe pas, ce n'est pas sa fonction [...] L'armée ne sera jamais l'armée du peuple, mais invariablement celle du pouvoir.* » Denis Langlois a beaucoup plus confiance dans les bonnes vieilles méthodes des grèves, des désobéissances civiles, des occupations d'usines, des barrages, des boycotts, des court-circuitages de communisations, des rassemblements, de la grève du zèle, de la désobéissance, mais mise également sur l'humour et l'ironie. « *Cultivons la subversion, l'irrespect de ce qui n'est pas respectable.* » Pour que ces armes soient efficaces, Langlois énonce ces quelques principes bien connus des anarchistes : l'organisation fédérale, l'absence de leaders, de chefs grands ou petits, car

« Notre société a habitué les gens à être en majorité des obéissants et des admirateurs. Les médias cultivent à longueur d'année cette tendance. » Pas d'appareils, des militant.e.s librement désignés par mandats limités dans le temps et résiliables. « *Un esprit critique sur soi et sur les autres, qui ne se laisse pas abuser par le savoir-faire politique, qui ne succombe pas à la fascination pour le chef* »... Pour ce faire, l'auteur recommande de prendre de la distance et d'éviter les militants « *à plein temps* » et d'accepter les « *intermittents de la révolution* », car selon lui « *l'action militante ne doit pas bouffer la vie. Un mouvement révo-*

lutionnaire doit être une grande fête. » Ceci n'étant pas sans nous rappeler la célèbre formule d'Emma Goldman « *Si je ne peux pas danser, je ne veux pas faire partie de votre révolution* » ! Un petit précis aussi utile que le guide du militant...

Patothe

Et si la révolution était possible, Denis Langlois, éd. Scup, 10 €, disponible à la Librairie Publico 145 rue Amelot, 75011 Paris



TON ŒIL

Dans la lucarne de Zazoum

Qu'est-ce qui a changé depuis 50 ans ?

De Gaulle s'en va, Macron revient, l'armée est sortie du Larzac, les CRS entrés dans la ZAC (NDDL) et, tous les soirs, la peau lisse vous parle après la pub. On vit vraiment une époque formidable !

Imprimées en sérigraphie par le collectif artistique des Beaux Arts, et aussitôt collées sur les murs de Paris les affiches de mai 68 font l'objet d'une exposition « Affiches en lutte » à l'école des Beaux-Arts de Paris précisément.

L'atelier populaire bouillonne dans une révolution graphique qui produit des affiches collectives d'inspiration à la fois poétique, utopique et politique.

Elles supportent efficacement les slogans qui ont marqué cette éphémère époque où un vent nouveau soufflait sur la société française, et qui ont souvent été repris par la suite lors de luttes contre le pouvoir politique ou l'état policier : « Il est interdit d'interdire », « Sous les pavés la plage » où plus réalistes « La chienlit, c'est lui », « Sois jeune et tais-toi », « CRS SS ».

J'ai particulièrement apprécié la grande table où sont mises à la disposition du public, toutes sortes de publications dans la lignée de ce souffle de liberté (la Gueule Ouverte, Charlie Hebdo, Libération) que l'on a plaisir à retrouver et qui nous permettent de percevoir de façon évidente ce qui a été perdu dans ce domaine depuis la mise en place par petites touches d'un calme trop raisonnable...

Un livre est édité à cette occasion « Images En Lutte - La Culture Visuelle De L'extrême Gauche En France (1968-1974) »

L'exposition « Affiches en lutte » est visible jusqu'au 20 mai à l'école des Beaux-Arts de Paris.

Zazoum Tchérév



PHOTOS

Origine des photos de l'exposition Mai 68 à Marseille

L'évacuation de la Sorbonne occupée par les « forces de l'ordre » le vendredi 3 mai et l'arrestation d'étudiants le lundi 6 engendre une semaine d'agitations dans Paris qui se termine le vendredi 10 par des barricades dans le Quartier latin. L'émotion est vive partout en France. A titre d'exemple vécu : avant même que les enseignants de mon école s'y engagent, mes élèves de 14 ans (à l'époque l'école primaire se terminait par le « Certificat » passé à cet âge-là), décident le samedi 11 de se mettre en grève à partir de lundi (ils étaient habitués à prendre collectivement les décisions concernant la vie de la classe). Au même moment les syndicats appellent à la grève générale de 24 h pour le lundi 13 mai.

Une partie de l'équipe qui animait au sein de la Fédération des Amis de l'Instruction Laïque et de l'Office Cinématographique de l'Enseignement le réseau des cinés-clubs du département, et plus généralement tout ce qui concernait l'éducation populaire à l'audio-visuel se retrouve au cours de la manifestation monstre du lundi 13 qui a envahi la Canebière, et décide de s'organiser en Comité d'Action Cinématographique, sans aucune considération des appartenances politiques ou syndicales de tel ou tel d'entre nous. Nous décidons de nous mettre à la disposition des piquets de grèves pour les animer par des projections cinématographiques. Contact est pris avec l'ensemble des syndicats qui nous donnent tous le feu vert pour pénétrer dans les usines et entreprises occupées.

Nous décidons alors de faire

aussi des photos et de tourner quelques bouts de films en 16 mm pour témoigner des événements et faire savoir au cours de nos tournées dans les divers piquets de grève ce qui se passe ailleurs. Tout en continuant donc de participer aux diverses manifestations et rassemblements qui ne cessent durant tout le mois, nous réalisons quelques tirages de photos en grand format, et surtout quelques montages audio-visuels, dont les photos ici présentées ne sont qu'un aspect très partiel et résiduaire.

Lorsqu'en juin, après le retour de l'essence aux pompes le lundi de Pentecôte, l'appel à la reprise du travail par les syndicats, et l'illusion que les élections annoncées par De Gaulle vont permettre l'arrivée de « La Gauche » au pouvoir, le mouvement se délite, notre Comité d'Action cesse d'exister. Chacun d'entre nous récupère ses négatifs et nos travaux désormais dénués d'intérêt se perdent dans la poussière. C'est ainsi qu'une grande partie d'entre eux a disparu, entre autres les films et les enregistrements.

Ce que nous vous présentons ici n'est donc qu'une toute petite partie d'un iceberg qu'avait réalisé anonymement une poignée de militants qui ne pensaient pas écrire l'histoire, mais témoigner au présent pour donner du sens à des événements et contribuer à une prise de conscience que chacun dans son coin participait d'une immense volonté de transformer le monde.

Pour autant que je me souviene il y avait dans notre Comité d'Action Cinématographique, quoique tous là à titre personnel : un adhérent et un sympathisant du PC, deux anarcho-syndicalistes

militants à L'École Émancipée et à L'École Moderne, un maoïste, une pincée de gauchistes et de libertaires d'obédience incertaine, et sans doute un raton-laveur. Nos étiquettes respectives n'avaient aucune importance.

Un témoin de cette aventure éphémère



0



8



9



2



15



16

Photos TNI

- 0. Manif du 13 mai , arrivée devant le palais de Justice de Marseille
- 2. Mai 68 Manif pro Cohn Bendit -Des Mobiles à la Joliette puis Bourse du Travail
- 3. Kiosque Canebière – Holzoër, étudiant, harangue la foule qui se réunit régulièrement autour du kiosque pour discuter et refaire le monde. Pas une seule voiture ne roule dans Marseille, la Canebière est aux piétons
- 5. Kiosque Canebière puis manif allant occuper la Fac
- 7.8.9 Piquet de grève SNCF, côté gare des Abeilles Marseille
- 11. 12. Lycée Thiers rebaptisé Lycée autonome, Lycée Commune de Paris
- 14.15.16.17. Manif Etudiants / CGT
- 19. Dans le bar faisant face à l'entrée de la gare des Abeilles, AG improvisée avec le piquet de grève à midi
- 20. Contre manif de gauche lors de la Manif de la Droite UDR – CDR en réponse à l'appel de de Gaulle à son retour d'Allemagne
- 21. Stand du groupe FA dans la faculté de Sciences de Marseille



21



22



23



24

Photos Alain

- 23. LYCEE DE LA COMMUNE DE PARIS : 25 MAI Débat sur la réforme du Baccalauréat
- 24. Entrée de service du Centre de Chèques Postaux (Prise à la rue Mathieu Stilatti, perpendiculaire au Boulevard de STRASBOURG). Mise en grève des personnels.
- 424 - 425 - 442 - 451 : Lycée Thiers rebaptisé : Lycée Commune de Paris
- 533 -542 : Piquet de grève de l'usine Péchiney à Gardanne
- 611 : entrée du Lycée Thiers rebaptisé : Lycée autonome, Lycée Commune de Paris : sur le tableau noir, programme des AG de la journée
- 712 : cars de CRS devant la Préfecture de Marseille, le jour de la manif CDR (Comité de Défense de la République) de la Droite
- 932 - 951 - 954 - 955 - 976 - 023 : manif des étudiants et des travailleurs, sur la Canebière
- 116 : Fac de Luminy (école des Beaux-Arts)
- 152 : idem AG mixte, prof / étudiants
- 316 : Manifs ouvriers, enseignants, étudiants, suite à l'annonce par De Gaulle des élections
- 444 : Fac de Luminy (école des Beaux-Arts) : débat enseignants / élèves



425



442



611



712



955



976



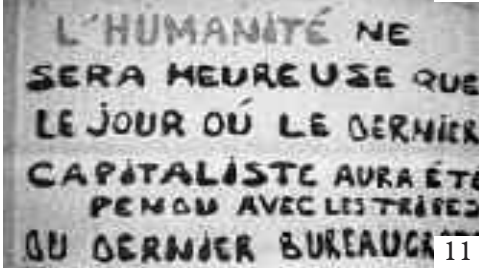
3



5



7



11



12



14



17



19



20



316



424



444



451



533



542



932



951



954



023



116



152

LIVRES

Plus vivants que jamais, journal des barricades

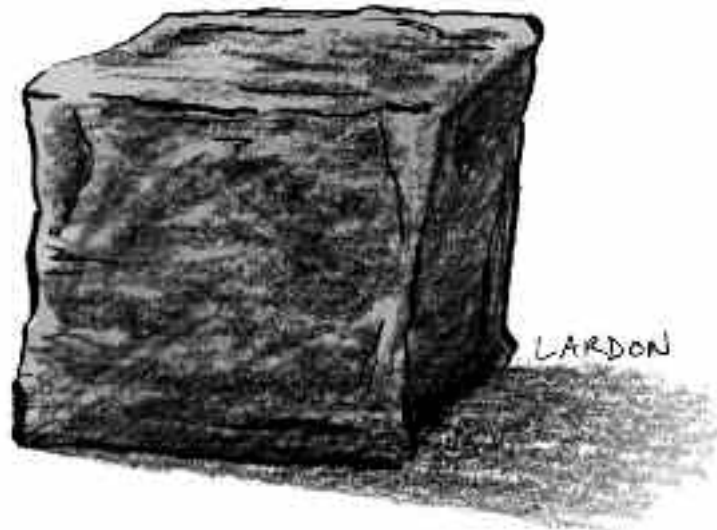
“Plus vivants que jamais, journal des barricades” de Pierre Peuchmaurd (2). *Un poète à l'ouvrage en mai 68 : La plus belle sculpture / C'est le pavé de grès / C'est le pavé cubique / Le lourd pavé qu'on jette / Sur la gueule des flics* - Maurice Blanchard - Le triste hurluberlu qui en son palais de l'Elysée se démène jour et nuit pour que les riches soient toujours plus avides de richesses et que les pauvres consentent à s'appauvrir toujours un peu plus, aurait, selon une de ses récentes déclarations, souhaité que chacun en ce pays n'ait d'autre pensée au réveil que de se demander ce qu'il pourrait faire d'utile dans la journée au service de la France ! De belles émeutes pour lui clouer le bec, peut-être ? Sans crier gare, participer à une révolution comme on en a ici, depuis belle lurette, le secret qui, nous en rêvons toujours à voix haute, se transmet malgré tout, de génération en génération, animé par notre révolte contre une réalité sans merveilles et par notre immense désir de réaliser plus que le merveilleux... C'est que la vie, qui n'est que *quotidienne* au lieu d'être cette *vraie vie* dont l'attente a fini par désespérer même Rimbaud, est d'un tel ennui, lorsqu'elle se résume à ce métro-boulot-dodo qui est, pour la classe exploitée, la traduction en langage concret de la devise républicaine inscrite au fronton des palais de justice et des prisons ! Certes, selon la Zazie de Queneau, le métro a ses charmes ; ceux du boulot sont autrement plus discutables et quand à ceux du sommeil, s'ils ne sont que ceux qu'offrent, trop hâtivement, la réparation de la fatigue journalière, mais non pas ceux dispensés par l'incontestable luxe de la paresse et par le très utilement aventureux souci d'explorer le monde magique des rêves : les raisons de

se révolter sont innombrables et elles restent donc plus que jamais d'actualité. On me rétorquera que les conditions objectives ne sont pas réunies pour le grand chambardement et que l'air du temps est rien moins que propice à l'éclosion de ces fleurs rouges et noires qui ne sont plus cultivées qu'en serre par quelques incorrigibles utopistes. Eh, sans doute, depuis des années que, saison après saison, les gens ne descendent plus dans la rue que pour défendre des acquis sociaux que les tenanciers du bordel capitaliste rognent à qui mieux mieux, on aura fini par avoir de plus en plus de mal à voir que par-delà l'horizon des banderoles syndicales, un autre futur est possible comme le sont, aussi bien, des idées plus audacieuses pour penser le monde et le transformer enfin *selon notre bon plaisir*. Certes, ce n'est pas que ces idées manquent, leur diversité même s'accompagne toujours de quelques chamailleries entre ceux qui les défendent, mais ce qui fait défaut, c'est combien leur circulation reste limitée dans la sphère des échanges et des désirs publics. Car toute idée, avant que d'être finalement éprouvée par la raison pratique, est impulsée par la force de l'imagination ; elle a d'abord été désir et rêve éveillé, sinon même inconscient, avant de se développer dans le champ spéculatif qui lui donne ensuite toute l'ampleur qu'elle mérite. Il en est ainsi de l'idée de révolution : quel est le désir qui la porte sous le jour de la conscience, quel est l'imaginaire, de nature mythique, qui va l'imposer face aux images misérables de la réalité imposées par le capitalisme ? Ces images sont faites pour être obsédantes, dès lors que les objets, les corps, les attitudes, les langages et les rapports sociaux qui les véhiculent selon un évident progrès technique mais un non

moindre appauvrissement du monde sensible, n'ont un semblant de vie que selon les critères mis en place par les maîtres de l'économie : efficacité, compétitivité, productivité accrue de richesses (c'est-à-dire de plus-value pour les capitalistes) et de servilité pour tous les autres. Cela qui fut dénoncé comme le Spectacle créée nécessairement sa propre négativité, qui n'est pas seulement le retour du refoulé, que ce soit sous forme religieuse, nationaliste ou communautariste, mais qui appelle une contradiction et un dépassement dialectique autrement plus radical, de telle sorte que rien ne puisse s'en accommoder hormis la puissance même de l'enchantement révolutionnaire. Autrement dit, encore une fois, l'utopie concrète. Walter Benjamin a pu fort justement demander à ce que *l'Histoire soit broyée à rebrousse-poil*. De façon à faire apparaître une autre Histoire, celle des vaincus, celle des défaites du prolétariat qui sont pourtant toujours le terreau dans lequel s'alimente et se renouvelle, certes tragiquement, le désir et l'idée révolutionnaires. Ainsi convient-il de scruter la floraison des mouvements subversifs des années 1960, leur splendeur et leur décadence. Cette année marque le cinquantenaire de Mai 68 : nous rirons peut-être si jamais cette vieille loque de Cohn-Bendit trouvait quelques minutes télévisuelles pour s'épancher sur sa jeunesse perdue et bien perdue – mais, et c'est autrement plus important et plus réjouissant de pouvoir lire *Plus vivants que jamais*, le petit livre de Pierre Peuchmaurd témoignant de la façon il vécut ces journées ardentes de printemps, que réédite opportunément, préfacé par Joël Gayraud, les éditions Libertalia. Pierre Peuchmaurd (1948-2009) était un

poète, et sûrement ainsi l'un des meilleurs passeurs de merveilleux de ces dernières décades, de telle sorte qu'il reste ignoré par tous ceux qui réservent à la poésie un petit placard dans leur salon littéraire. Cette reconnaissance ne fut d'ailleurs jamais son souci et il avait plus à cœur de mêler sa propre aventure poétique à la découverte ou à la redécouverte (Maurice Blanchard par exemple) d'autres poètes aussi irréductibles que lui à ce temps prosaïque, et qui comme lui partageaient les enchantements et les exigences éthiques du surréalisme. En mai 1968, Pierre Peuchmaurd avait donc vingt ans. Il était étudiant à Paris ou semblait l'être : il savait déjà que ce n'était pas l'acquisition de quelques diplômes qui allait donner sens à sa vie, ni lui faire accepter un monde dont lui répugnait la course démente. Révolté donc, et se gardant de défaire la pelote de ses nerfs à l'ombre de quelque chapelle gauchiste, maoïste, voire même anarchiste. Le soir du 6 mai, par contre, il est dans la rue, et la fête qui s'y donne lui apparaît tout de suite passionnante : il « saute dans le train en marche » et au fil des jours de mai et juin, de manif en manif, de barricade en barricade, il vit pleinement bien moins un moment historique que l'irruption fracassante de la *vraie vie* en ces moments où le vieux monde semblait bien près d'expirer son dernier souffle. Pierre Peuchmaurd a la lucidité que donne la pensée poétique sur toute pensée politique close sur son propre discours : aussi, dès qu'il prend conscience que le rêve révolutionnaire commence alors à se réaliser, il exulte de voir l'inattendu prendre forme dans ces barricades qui se construisent en même temps que les murailles intérieures se fissurent et s'effondrent peut-être dans l'esprit de ceux qui apprennent à lancer les pavés, à se connaître, à s'organiser, à s'aimer et à trouver les mots justes pour parler à l'avenir immédiat. Il s'enthousiasme sans réserve de la venue parmi les étudiants, d'ouvriers en rupture de syndicat, il sait reconnaître comment les gestes de l'émeute donnent de nouvelles définitions à la beauté des rues : « *Paris sur Grève*. Une ville paralysée et plus vivante que jamais. Parce ce que ce qui est paralysé est ce qui, en temps ordinaire, paralyse. Le métro étouffe, il n'y a plus de métro ; l'université façonne, il n'y a plus d'université ; l'usine broie, il n'y a plus

ASCENSEUR SOCIAL



d'usines ; nombre de bureaux retournent à leur poussière. Paris respire et n'en croit pas ses bronches. Jusqu'au pas des gens qui est différent, on dirait plus léger. » Le bel et bon temps que cela, qui lui fait croire que c'est la nouvelle Commune ! Mais début juin le travail va petit à petit reprendre en usine et ailleurs. Cette immense grève sauvage, faute d'avoir été expropriatrice et insurrectionnelle, n'aura donc été qu'une splendide occasion ratée. Pour Pierre Peuchmaurd, nul doute que le Parti stalinien et sa succursale cégétiste sont en premier lieu les responsables de cet échec, et puis ensuite le défaut de stratégie des manifestants qui leur fit préférer, après la mi-mai, garder le Quartier latin comme refuge tactique et symbolique plutôt que d'« occuper Paris ». Retour ensuite « à la France d'Ubu » : l'été est venu et si l'avenir immédiat est encore envisagé avec optimisme, ces nuits de mai resteront uniques. C'est pendant les semaines estivales que Pierre Peuchmaurd écrit ce qui vient de se passer dans ce *journal des barricades*. Mais un tel passé est porteur de promesses d'utopie, il n'en doute pas, et c'est pourquoi le

récit de ces journées est écrit au *présent*. L'emploi d'un tout autre temps aurait été le jouet de ces illusions qui font le lit creux de la nostalgie, sur l'oreiller duquel s'épinglent les médailles de l'ancien combattant. A d'autres ! Car il souffle en ces pages un air de liberté, qui comme après juin 1871, après l'été 1936, après mai 68, et envers et contre tout, donne toute sa subversive vérité à ce vieux refrain : *et tout ça n'empêche pas, Nicolas, qu'la Commune n'est pas morte !*

Guy Girard, du groupe surréaliste de Paris

Pierre Peuchmaurd, Plus vivants que jamais, journal des barricades, préfacé par Joël Gayraud, éditions Libertalia, Paris, février 2018. Disponible à la Librairie Publique – 145 rue Amelot.

ANTI-MILITARISME

« Contingent Rebelle »

Récit d'un réfractaire au service militaire dans les années 1970 (1)

Dès le début des années 1970, quelques mois seulement après les événements de Mai 68, un mouvement politique de dimension internationale va naître, il touchera des milliers de jeunes. L'antimilitarisme va alors se développer à travers le refus de l'armée que mettent en pratique les objecteurs, les insoumis et les déserteurs, mais aussi les appelés du contingent revendiquant pour les soldats une meilleure solde, la gratuité des transports, des réformes démocratiques de l'institution militaire et la reconnaissance légale de syndicats de soldats. En 1981, la sécurité militaire déclarait que plus de 30.000 insoumis avaient refusé de rejoindre leur caserne depuis 1974. En avril de cette même année 74, cent appelés lancent publiquement un appel revendiquant de nouveaux droits pour les soldats. « L'appel des cent » est rapidement signé par des milliers d'appelés et va donner naissance aux Comités de soldats. En ces années 1970, deux luttes emblématiques ont marqué le retour de l'antimilitarisme sur le devant de la scène. Celle du Larzac, à partir de 1971, où le combat contre l'extension du camp militaire mené par les paysans, prend une grande ampleur et le mouvement des lycéens contre la Loi Debré au printemps 1973. Ce projet de loi vise à abroger les sursis au service militaire pour les étudiants. L'État doit faire face à une mobilisation massive et dynamique de la jeunesse qui descend dans les rues, met en place des coordinations et popularise largement

les mots d'ordre antimilitaristes. Le gouvernement prend alors conscience du refus de la jeunesse de se laisser embrigader. Un des mots d'ordre principaux de ce mouvement sera : « École, armée, usine = embrigadement ». Pour les jeunes engagés dans ces luttes, le contexte international est extrêmement important. Les luttes contre la guerre du Vietnam, le coup d'État militaire au Chili en septembre 1973 contre le gouvernement d'« Unité populaire » de Salvador Allende et l'extension des luttes sociales en France vont mettre l'institution militaire au cœur de leur révolte. Patrick Schindler devance l'appel sous les drapeaux en 1974, à l'âge de 18 ans. Militant anarchiste et membre du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), il est incorporé dans l'armée de l'air après avoir signé l'Appel des cent. Comptant sur son homosexualité et sa consommation de substances illicites, il avait auparavant espéré se faire réformer. Sous la forme d'un journal, il évoque le quotidien d'un troufion qui va pousser l'autorité militaire à la crise de nerfs. Son récit nous permet de comprendre l'histoire mouvementée de ce service militaire, un service datant de la Révolution française, les raisons qui expliquent la naissance du mouvement des soldats et l'impact qu'il eut sur l'ensemble de la société française. Il s'agit d'une histoire aujourd'hui oubliée, c'est le récit d'un des 6.000 signataires de l'Appel des cent. Dans son livre, Patrick Schindler nous plonge, sur un ton vif et un mode parfois plein d'humour, dans les profondeurs de

la « Grande muette » (2) et décrit le pouvoir sans limites de l'Etat-Major et de ses sous-fifres. Il nous raconte avec humour les turpitudes de son affectation, l'ennui au quotidien, la bêtise de la hiérarchie militaire, la paresse, le système D, la mauvaise bière du mess et la saleté des installations. Patrick et ses amis signataires de l'Appel des cent vont entamer une grève de la faim alors qu'ils sont coupés du reste des appelés et confinés dans une chambrée. Ils font face avec dignité à une insupportable privation de liberté. Il s'agit d'un acte plein de bravoure, ils exposent leur corps à d'éventuelles séquelles physiques, mais c'est le seul moyen qu'ils ont pour résister à l'institution militaire. L'auteur effectuera au total 4 mois de prison militaire durant son incorporation. Durant les classes, la période de formation au début du service, il entame son apprentissage du maniement des armes. Réfractaire à leur usage, il finit par désespérer sa hiérarchie et sera libéré de l'instruction. Il est affecté ensuite sur une base aérienne à Château-dun. Très vite, on l'affecte au filtrage des personnels entrant et sortant sur la base. Il fait à plusieurs reprises le mur pour des virées nocturnes en compagnie de ses compagnons de révolte. Plus tard, il organise une manifestation antimilitariste en relation avec les militants locaux de la Fédération anarchiste, elle rassemble 500 manifestants composés de civils et d'appelés. Sur la banderole déployée par les complices de Patrick, on peut lire en lettres blanches sur fond

noir : « Châteaudun solidaire avec les 3 de Draguignan (3). À bas l'armée et toute autorité ! Fédération anarchiste ».

Suite à la manifestation, il est incarcéré en prison militaire plusieurs semaines. Afin de mettre fin à la chienlit, le commandement envoie ensuite le fauteur de trouble effectuer une formation pour devenir projectionniste militaire. À l'occasion d'une permission, Patrick passera une fin de semaine amoureuse à l'Île de Ré, en compagnie d'un autre appelé. L'occasion pour l'auteur de nous faire partager ses souvenirs de vacances familiales, son regard sur la beauté des paysages insulaires, les dunes de sable et les étendues de plage. Le projet de formation cinématographique a pour but de mesurer l'esprit social des participants. Lors de la projection d'un film de fin de stage devant un parterre de galonnés médusés, Patrick et ses amis présentent une séquence comportant le témoignage d'un vieux militant anarchiste viscéralement antimilitariste, ce qui valut au vétéran de passer plusieurs années en prison. Il finit son témoignage en déclarant être « fier de la jeunesse qui lutte pour son émancipation et heureux que l'antimilitarisme ait encore de beaux jours devant lui » ! Patrick continuera son service militaire avec un nouveau séjour en prison. Il deviendra ensuite « Monsieur cinéma des armées » en programmant des films comme *Woodstock*, *Themroc*, *Les valseuses* et *Une nuit à l'opéra* des Max Brothers. Des œuvres qui étaient interdites dans les casernes peu de temps auparavant. L'auteur nous fait revivre, sur fond de révolte et de rock'n'roll, un épisode oublié des grands mouvements de contestation post-soixante-huitards, le prélude à la fin du service militaire en 2001. La bande originale du livre met en évidence les goûts musicaux de Patrick : les *Doors*, *Janis Joplin*, *Pink Floyd* et *Au bonheur des dames...* Des goûts partagés par beaucoup de réfractaires de notre génération.

En 1973, à vingt ans je suis devenu insoumis total, des milliers d'insoumis et de déserteurs étaient alors incarcérés dans des bagnes et des prisons militaires. Le mouvement des objecteurs, des insoumis et des déserteurs était à l'époque en porte-à-faux avec les tendances d'extrême-gauche. Les trotskystes et les maoïstes prênaient l'utilisation du ser-

vice militaire comme apprentissage du maniement des armes. Selon un schéma marxiste-léniniste hérité de l'armée soviétique, leur volonté était de se servir de l'Appel des cent pour « démocratiser l'armée ». Les objecteurs et les insoumis, dans leur grande majorité libertaires, ne partageaient pas ces thèses léninistes : pour nous l'armée ne pouvait pas être démocratisée. Quelle qu'elle soit elle restera toujours un instrument du pouvoir, de tous les pouvoirs. Comme leurs aînés réfractaires à la Guerre d'Algérie qui furent condamnés à de longues peines de prison militaire, les soldats, les objecteurs, les insoumis et les déserteurs de l'après-soixante-huit auront été les acteurs d'une époque où la révolte n'était possible que dans un engagement total impliquant une mise en danger permanente. Je ne peux que me reconnaître dans l'esprit frondeur de ce journal de bord. L'humour et l'esprit solidaire sont des armes très puissantes contre toutes les formes d'exploitation et d'oppression, Patrick Schindler a su remarquablement en user, c'est ce qui rend son ouvrage passionnant.

Merde à l'armée !

Daniel Pinós

1-Patrick Schindler « *Contingent Rebelle* », Éditions L'échappée, 17 euros – 190 pages, en vente à la Librairie Publico- 145 rue Amelot 75011 Paris.2-

Le 7 janvier 1975 s'ouvre devant le Tribunal permanent des forces armées de Marseille le procès des « trois de Draguignan », trois appelés accusés « d'insubordination » et de « révolte militaire ». Avec ce procès, l'Armée compte bien faire un exemple et porter un coup d'arrêt au développement des comités de soldats en son sein. Elle ne réussira qu'à leur donner encore plus de légitimité.

3-Cette expression nous vient de la IIIe République, période à laquelle les enrôlés militaires, habitués à la défiance, étaient privés de droits civiques. Incapables de contester, ils étaient ainsi « muets », et l'armée était ainsi à la fois grande et silencieuse.

Le samedi 7 avril, Patrick Schindler présentait Contingent rebelle au Salon du livre libertaire de Rouen en compagnie de François Pesquet qui lui, présentait Fragments de vie : Une année au purgatoire. Leurs interventions étaient complémentaires, le témoignage de Patrick sur la résistance des signataires de l'Appel des cent au dans les années 1970 et celui de François sur son année de service effectuée en 1986, avant que le service militaire ne soit définitivement abandonné pour le contingent civil en 2002.

Résumé de Fragments de vie : La lenteur du temps qui passe est angoissante mais souhaiter que les jours s'écoulent plus rapidement n'est-ce pas une façon de refuser de vivre ? Comme dit Camus dans Le Mythe de Sisyphe : « Ces inconséquences sont admirables, car enfin il s'agit de mourir ! » Je me sens de plus en plus étranger au monde civil. Pendant que les gens que tu connais vivent, côtoient d'autres personnes, leur monde évolue et tu existes beaucoup moins pour eux. Dans leur esprit, je suis un objet du passé brandi toutes les trois semaines comme un rituel. Dans cette chronique de vie militaire, l'auteur nous emmène du Havre aux divers endroits de casernements, de bivouacs pour revenir plusieurs fois au Havre en permission notamment. Laissez-vous conduire en lisant cette œuvre, vous ne le regretterez pas.

Fragments de vie : Une année au purgatoire, François Pesquet, éditeur Wozz-éditions, 12€, disponible à la Librairie Publico, 145 rue Amelot 75011 Paris

ANTI-MILITARISME

Civils, irréductiblement !

« *Toute objection est objectivement politique
Puisque c'est une critique en actes du système* »

Sur fond de guerre d'Algérie, de la fin des années 1950 au début des années 1960, des jeunes appelés au service militaire refusèrent de porter et faire usage des armes et de participer à la guerre. Il fallut attendre le 22 décembre 1963 pour que soit votée la première loi sur l'objection de conscience qui obligea néanmoins ces jeunes appelés à travailler sous le contrôle de la Protection civile en attendant, progressivement, que certains d'entre eux puissent être versés dans des affectations civiles qu'ils pouvaient eux-mêmes choisir.

Le livre de Jo Rutebesc (nom collectif, anagramme du mot « objecteurs », car il s'agit d'une production et de témoignages collectifs), *Civils, irréductiblement !* vient rappeler les convictions qui animaient alors ces jeunes hommes convaincus, obstinés à ne rien lâcher malgré les contraintes qu'ils rencontraient, des violences de l'emprisonnement, aux jeûnes et grèves de la faim qu'ils durent assumer : pendant la guerre d'Algérie, de 1954 à 1962, les jeunes appelés qui s'opposaient à la conscription étaient jetés en prison. Louis Lecoin, engagé dans la défense des objecteurs de conscience passa une dizaine d'années en prison pour ses positions pacifistes et libertaires. Après les accords d'Évian mettant fin à la guerre d'Algérie, il entama à 74 ans un jeûne afin d'obtenir la libération des objecteurs maintenus en détention.

C'est ainsi qu'en octobre 1962, 59 objecteurs furent transférés de la prison de Fresnes au centre de Mauzac en Dordogne.

La loi de décembre 1963 qui fait suite à de très nombreuses manifestations individuelles et collectives du refus de la guerre et du service militaire autorisa les appelés à ne plus porter les armes en raison de leurs convictions religieuses ou philosophiques mais n'eut pour but ni pour effet de leur permettre de refuser toute obéissance hiérarchique. Une solution voit le jour en juin 1964, par « bienveillance envers les intéressés » d'un travail d'intérêt général, avec la création du Groupement de secouristes-pompiers (GSP) rattachés au ministère de l'intérieur, avec cependant le doublement du service militaire passant de 16 à 32 mois. Le désir d'un travail civil permettant un travail utile hors de tout lien avec l'organisation de la défense va rapidement devenir l'objet de leur démarche. Mais, on s'en doute, les obstacles vont s'enchaîner et, de la notion de non-violence alors défendue, ils doivent faire face au fonctionnement administratif qui leur interdit critiques ou appréciations. Les appelés du contingent qui exécutent leurs obligations de service au titre de la loi doivent demeurer de simples exécutants dont toute responsabilité leur est déniée laquelle revient au seul chef de corps. En 1965, le service « militaire » devient « national » et les objecteurs sont alors regroupés à

Brignoles dans le Var et mis à la disposition de la Protection civile. La discipline, l'encadrement et l'esprit de caserne posent problème, ce qui va en conduire un certain nombre à être incarcérés, tandis que d'autres pourront trouver une affectation diversifiée plus ou moins choisie, au sein d'organisations indépendantes correspondant à un travail civil pour servir auprès des populations en zones rurales ou défavorisées dans des bidonvilles comme Noisy-le-Grand. C'est ainsi qu'une vingtaine des 50 objecteurs de conscience vont être conduits dans la caserne des CRS d'Uzès en octobre 1965 pour refus de participer aux travaux de construction à l'intérieur même de leur camp. Entre novembre 1968 et mars 1969, des objecteurs se mettent en grève suscitant des comités de soutien. L'objection de conscience et l'antimilitarisme forment dans la société un courant qui s'exprime par la production d'affiches, de tracts, de brochures informant sur le statut d'objecteur. En 1972, sous Pompidou, des conditions encore plus restrictives pour obtenir ce statut sont imposées ainsi que l'instauration d'un régime quasi disciplinaire. Il faut attendre août 1981 pour que Mitterrand prononce l'amnistie de près de 500 jeunes incarcérés dans les prisons françaises pour refus d'obéissance. En juillet 1983 est voté un nouveau statut de l'objection de conscience qui autorise le service au

sein d'associations choisies par les objecteurs ; la durée du service civil va peu à peu se réduire au cours des dernières années, jusqu'à sa suspension en novembre 1997. La conscription va ainsi être remplacée par la journée d'appel de préparation à la défense, puis par la journée défense et citoyenneté pour tous les citoyen·nes âgé·es de 17 à 25 ans.

Ce livre va ainsi nous conduire au quotidien des jeunes appelés, à leurs luttes, aux épreuves qu'ils rencontrent par l'écriture des « Lettres de Brignoles », puis de divers lieux d'affectation dans lesquelles ils nous font part de leurs activités, de leurs réunions, mais aussi des jeûnes, des grèves, des séjours en prison au travers des « Lettres des objecteurs ». Ce sont des récits parfois inattendus, mais toujours poignants sur les travers qui sont les conséquences du refus de servir l'État par une action directe non-violente de désobéissance civile. On peut mesurer l'évolution des effectifs qui passeront de moins d'une trentaine en 1965 à près de 15.000 en 1996 ! Notons qu'entre 1964 et 1982, il y eut près de 12.000 demandes d'objection pour un peu plus de 8.000 acceptées et qu'entre 1983 et 1996, l'obtention du statut étant automatiquement acceptée, le nombre d'objecteurs atteignit plus de 65.000 ! Enfin, dernier chiffre, celui des objecteurs refusant totalement le

principe d'un service national, militaire ou civil, représentera un total de 960 jeunes entre 1975 et 2001. On peut se demander si certaines pages ne devront pas à nouveau être écrites, suite aux déclarations du Président Macron qui a récemment réaffirmé son souhait d'instaurer un service national universel. L'histoire pourrait-elle à nouveau se répéter ? Nous ne sommes jamais bien loin de revivre la farce.

Alain Eludut

Jo Rutebesc, *Civils, irréductiblement !* Les Éditions libertaires, 396 p.

Un autre livre paru sous un autre anagramme (« Réfractaires ») :

Erica Fraters, *Réfractaires à la guerre d'Algérie 1959-1963*, Éditions Syllepse, 223 p.

Disponibles à la Librairie Publico, 145 rue Amelot 75011 Paris



TON ŒIL

Agenda cinéma 2018

Mai 68, la belle ouvrage de Jean-Luc Magneron

Mai 68, la Belle Ouvrage jette une lumière sur la violence de l'État en 1968 et provoque une réflexion sur les pratiques policières perpétrées récemment, notamment lors des manifestations contre la loi travail. Une copie restaurée du film sort le 25 avril (voir article).

La révolution silencieuse de Lars Kraume

1956. En Allemagne de l'Est avant la construction du mur, 19 élèves décident d'observer une minute de silence pour les révolutionnaires hongrois réprimés par l'Union soviétique. Cet hommage déclenche une enquête des autorités est-allemandes, des arrestations et bouleverse la vie de chaque élève. Le film, qui s'inspire des souvenirs Dietrich Garstka, parle de l'insurrection hongroise, de la propagande à l'Est et à l'Ouest à propos de l'événement, de déni du nazisme... « Un film historique doit toujours être en résonance avec une problématique pertinente aujourd'hui. » Et dans ce cas, il s'agit de prise de conscience. (2 mai 2018)

Nous, les intranquilles de Nicolas Contant

Au centre d'accueil psychothérapeutique Artaud, le groupe cinéma raconte, dans un premier temps, la maladie, la thérapie, le rapport au monde, puis le documentaire met en scène son élaboration en collectif. Les personnages cherchent à donner une image humaine de la folie, s'amuse des idées reçues pour mieux les subvertir et montrent qu'un autre monde est possible. (2 mai 2018)

Cornélius, le meunier hurlant de Yann Le Quellec

Le film est une fable et tourne autour

d'un étranger mystérieux, Cornélius, qui s'installe sur la colline au-dessus d'un village pour construire un moulin. Accueilli chaleureusement par la population villageoise, le meunier a toutefois un défaut qui, bientôt, l'oppose au village en contrebas. Il hurle à la lune et réveille tout le monde. Une seule personne le soutient, Carmen, séduite par sa liberté et bientôt une idylle naît entre les deux. Mais les choses se compliquent. Adapté du roman éponyme d'Arto Paasilina, *Cornélius, le meunier hurlant* met en scène un Candide, un peu don Quichotte à l'animalité instinctive dans des décors impressionnants, avec en trame de l'humour et de l'humanité. Prix du public au Festival de Belfort. (2 mai 2018)

Miracle de Egle Vertelyte

1992, quelque part en Lituanie. Après la chute de l'URSS, la gérante d'un élevage modèle de porcs du temps de l'époque soviétique tente vainement une reconversion au système capitaliste. Ses collègues ne l'aident guère, les gens du coin ne l'aiment pas et l'accusent d'être favorisée par les autorités, enfin son mari est alcoolique. L'arrivée très remarquée d'un businessman états-unien revenant au pays de ses parents, impressionne Irena, qui voit en lui la solution à tous ses problèmes. Mais voilà les dollars et les promesses n'ont qu'un temps, et le sauveur providentiel dévoile ses véritables intentions. (9 mai 2018)

Corpo elétrico de Marcelo Caetano

Sao Paulo et sa vie nocturne où les corps se frôlent, se travestissent, se séduisent... À travers des personnages inoubliables, le film aborde les discriminations plurielles présentes au Brésil, particulièrement aujourd'hui. Elias débarque dans la métropole tentaculaire pour travailler comme *designer* dans une usine de textile et découvre avec fascination cette vie

nocturne. Un premier long métrage inspiré du poème de Walt Whitman, *I Sing the Body Electric*. (16 mai 2018)

Le ciel étoilé au-dessus de ma tête d'Ilan Klipper

Après un premier roman à succès, Bruno cherche l'inspiration depuis vingt ans, sans succès mais en toute sérénité. Cependant sa famille s'inquiète et fait intervenir une psychiatre. Bruno tombe amoureux de la femme censée le soigner et tout bascule dans une forme de délire. Un film en huis clos autour de la création et de l'enfermement. (23 mai 2018)

Mutafukaz de Guillaume "Run" Renard et Shojiro Nishimi

Dans la métropole bruyante, sale et ultra polluée de Dark Meat City, Angelino, *loser creepy*, perd le contrôle de son scooter à la vision d'une super fille déambulant sur un trottoir. Les séquelles de l'accident sont des terribles migraines et des hallucinations incroyables. Mais ce n'est pas tout, il est également pourchassé par des flics et des malfrats vêtus de noir. Avec son ami Vinz, il s'efforce de comprendre ce qu'ils ont après lui... Violence, humour et quelques cafards qui veillent. *Mutafukaz* (traduisez *Motherfucker*) est un film d'animation subversif et secouant, avec une bande son à tomber. (23 mai 2018)

Reprise d'Hervé Leroux

Le 10 juin 1968, des étudiants en cinéma filment la reprise du travail devant l'usine Wonder de Saint Ouen. Une jeune ouvrière en larmes hurle qu'elle ne rentrera pas dans cette taule. En 1997, le réalisateur Hervé Le Roux part à la recherche de cette femme, rencontre d'anciens ouvriers, militants et syndicalistes, et leur donne la parole. Une copie restaurée sort le 30 mai 2018 (voir article).

Les 7 déserteurs ou la guerre en vrac et *Train de vies ou les voyages d'Angélique*, films de Paul Vecchiali

Tournés en même temps et avec les mêmes équipes, les deux films sortent le 30 mai 2018. *Les 7 déserteurs ou la guerre en vrac* a été réalisé « par conviction ». Le film se déroule dans un hameau en ruine, où se réfugient sept personnes, dont un anarchiste, un homosexuel, une aristocrate et une servante, qui refusent l'horreur de la guerre. Les personnages survivent, tissent des liens, cernés par cette guerre seulement présente par le son. C'est alors que, sans que l'on puisse résoudre l'énigme, la mort frappe le groupe.

Train de vies est bien différent et met en scène une femme qui revendique de vivre sa sexualité à sa manière. Nous sommes dans un train, en plan fixe, face à Angélique, qui va rencontrer une amie, son compagnon, ses beaux-parents, un contrôleur, un dragueur et finalement une mystérieuse femme en noir. Tout un parcours de vie, rythmé par, de temps en temps, le paysage extérieur qui défile au rythme du train.

L'extraordinaire voyage du fakir de Ken Scott

C'est un conte moderne qui parle de délinquance, de pauvreté, de migrant.es, de « karma », encore faudrait-il savoir ce qui se cache derrière ce mot. Aja, jeune garçon, puis jeune homme, vit à Bombay avec sa mère et se débrouille en faisant des tours de passe bidons et en commettant menus larcins. Depuis toujours, il cherche son père, mais sa mère n'a pour réponse que, un jour, tous deux feront un voyage à Paris. À la mort de celle-ci, Aja décide de tenter l'aventure et part à Paris avec les cendres de sa mère pour retrouver ce père mythique. L'aventure, sur fond de musique indienne et de danse, va le mener à Paris, Londres, Rome, dans un camp libyen, pour finalement réaliser qu'il est fait pour raconter des histoires, à commencer par son aventure. Une histoire vraie ? « Pour les grandes lignes... » (30 mai 2018)

Sortie DVD

La région sauvage d'Amat Escalante
Dans une ville au Mexique, une fille d'allure libre et mystérieuse sort d'un

bois avec une terrible morsure sur le côté. En allant se faire soigner, elle rencontre un jeune médecin, amoureux de son beau-frère, et lui parle d'orgasme inimaginable avec une créature/*alien*, avouant vouloir la retrouver malgré le danger. Le jeune homme, sans parler de son homosexualité, lui fait rencontrer sa sœur, enfermée dans son couple à la dérive. La découverte de cadavres dénudés autour de la forêt ponctue le film et laisse planer le mystère.

Le film d'Amat Escalante, entre épouvante et érotisme, renoue avec le fantastique mexicain. Frustrations dissimulées et recherche d'un plaisir interdit ou libérateur sont à la source d'un récit cinématographique pour le

moins étrange et original. Le sexe avec une créature, sorte de poulpe géant observé et gardé par deux chercheurs dans une cabane forestière, est abordé frontalement, sans ellipses. Mais le plus intéressant réside dans la volonté d'émancipation des deux personnages féminins de *la Région sauvage*, la première ouvertement et la seconde instinctivement, face au machisme latent de la société. En renversant bien des tabous et en montrant des femmes sans aucun doute moins coincées qu'il n'y paraît, revendiquant leur liberté de jouissance, Amat Escalante réalise un film étonnant et troublant.

CP



CINÉMA

Mai 68, la belle ouvrage de Jean-Luc Magneron

Reprise d'Hervé Leroux

Ces deux films sur mai-juin 1968 portent une réflexion toujours actuelle sur les violences d'État et sur les pratiques de trahison du mouvement social. De Gaulle et les autorités qualifiaient de « pègre » les manifestant.es et parlaient à l'époque de vandalisme — on connaît l'antienne — pour justifier le retour à l'ordre et minimiser la barbarie des forces de police.

Document essentiel tourné à chaud, *Mai 68, la belle ouvrage* [1] montre le décalage entre le discours officiel et la réalité sur le terrain. Véritable réquisitoire contre les violences policières, le film alterne les scènes d'affrontements, les combats de rue, les interventions des centres de secours, les transmissions entre forces de l'ordre, les témoignages percutants, en plan fixe, de blessés, de médecins, de journalistes, d'anonymes : « *Ce qui était très fort, c'était la peur de ces policiers et la haine en même temps.* » D'autres intervenants soulignent le dévouement des forces de l'ordre, le matraquage systématique des manifestant.es, des passant.es, les incendies de voitures provoqués par les grenades des CRS, l'utilisation de grenades au chlore... « *Ça a été vraiment un carnage. Les étudiants ont été pris un par un, matraqués. Il y en avait un, rue Cujas, tombé à terre, une flaque de sang sous lui. Il était inconscient et trois CRS ont continué à lui taper dessus.* » Quant aux cris de CRS SS ! « *Ce n'est pas tellement faux, car ce n'était que des manifestations de rue et lorsqu'on voit la violence, la sauvagerie, le plaisir qu'ils avaient à frapper des gens, des jeunes, souvent des mineurs, qui n'étaient*

pas armés, sans aucune défense, c'était de la bestialité à l'état pur et du sadisme.... »

Au commissariat du 4^e, l'accueil se fait à coups de pieds et de poing avant vérification des papiers. Dans le couloir, vers des cellules sans aération où sont entassées jusqu'à 200 personnes, les flics, les CRS et les gares mobiles cognent encore et matraquent. Tout est permis. Dans la rue, des secouristes sont bousculés, arrêtés, des grenades lancées à l'intérieur des infirmeries d'urgence. Les médecins décrivent de multiples et très graves conséquences sur les manifestant.es : yeux crevés, cécité totale par les gaz, fractures du crâne, des membres, hématomes méningés, séquelles respiratoires. Les filles ne sont pas épargnées et les témoins évoquent les attouchements et les viols dans les cars et les commissariats. Le « lumpenprolétariat » de la police est lâché en horde pour « *casser du gréviste et de la pègre étudiante.* »

« *Statistiquement [dit un journaliste], il est impossible qu'il n'y ait pas eu de morts. À l'hôpital Cochin, il y a eu un certain nombre de choses assez louches en matière de signature d'actes de décès. C'est très facile de camoufler les vraies causes de la mort.* » François, blessé gravement par une grenade offensive alors qu'il secourait un homme à terre rue St Jacques, déclare une « *haine terrible contre ces flics. Mais ils obéissent aux ordres. Et tant que tous ces salopards sont là-haut, ça se passera de la même façon.* »

Mai 68, la belle ouvrage, encensé à la première Quinzaine des réalisateurs en 1969, n'a cependant pas été distribué jusqu'à présent. [2] Sans doute trop dé-

rangeant par la précision et la force des témoignages, le film, demeuré inédit, a certes de quoi rafraîchir la mémoire sur les violences d'État en 1968, en tant que document, mais au-delà il fait le lien avec l'accroissement actuel des violences policières dans le contexte de l'état d'urgence institutionnalisé.

Mai 68 a été un moment de prise de conscience populaire et les deux films l'évoquent. *Reprise* d'Hervé Leroux [3] procède d'une autre démarche, c'est une enquête cinématographique qui démarre grâce à une photo dans une revue cinématographique, puis une séquence tournée en juin 1968 par des étudiants en cinéma de la reprise du travail aux Usines Wonder de Saint Ouen. Cette prise unique est le pivot du film et la structure, puisque Hervé Leroux y revient à chaque étape et rencontre avec les différents protagonistes retrouvés, parfois en le remontant ou en zoomant dans l'image.

Reprise, c'est le cri d'une femme, d'une ouvrière, qui, après trois semaines de grève, se sent trahie par l'arrêt programmé du mouvement et se révolte devant les consignes de rentrer dans le rang après une lutte importante pour le respect de celles et ceux qui produisent, pour l'amélioration des conditions de travail. C'est une des grèves les plus importantes chez Wonder, et peut-être est-ce pour elle la première : « *Non, j'entrerai pas, j'mettrai plus les pieds dans cette taule... Vous, rentrez-y, vous allez voir quel bordel que c'est... On est dégueulasses jusqu'à là ! On est toutes noires, hein faut l'voir vous !* » Entourée d'hommes, de syndicalistes et de militants

qui tentent de la calmer, de la raisonner, elle réagit spontanément contre les consignes syndicales, refuse d'accepter que l'espoir soit ainsi bafoué et de rentrer dans l'usine comme ses collègues.

En 1997, Hervé Le Roux se met à la recherche de cette femme, histoire de lui donner le droit à une « seconde prise ». « *Je tournais autour de cette image, sans savoir comment la montrer à d'autres, comment la transmettre.* » Il rencontre d'abord les deux cinéastes, puis d'anciens ouvriers, des militant.es, des syndicalistes, et les filment lorsqu'ils et elles découvrent le film court, afin de recueillir, en premier lieu, leurs réactions, puis leurs analyses... La mémoire de la classe ouvrière. À travers leurs témoignages se déroule alors tout un pan d'histoire enfouie, les conditions de travail, l'embauche à partir de 14 ans comme OS, les femmes faisant la partie la plus sale du boulot — « *On est dégueulasses jusqu'à là ! On est toutes noires* » —, la hiérarchie, le paternalisme, les cadences, les pauses non autorisées, l'absence de douches ou de lieu pour se nettoyer, le *turn over*, la rotation des emplois dans les ateliers lorsque c'est trop dur.

Reprise est-il un film sur le cinéma ? Le réalisateur se pose en effet la question et y apporte sa réponse : « *Qu'est-ce que le cinéma si ce n'est une production de mémoire ? La démarche était de retrouver cette femme et en chemin j'ai rencontré tous ceux qu'on voit dans le film : leurs paroles, leurs histoires, leur mémoire.* » La mémoire ouvrière et celle de la lutte. L'enquête cinématographique utilise les codes du suspense et, en même temps, est le fil conducteur d'un récit qui a pour épilogue la fermeture des usines Wonder après le passage de Bernard Tapie. L'ouvrière inconnue est finalement le symbole du refus des accords de Grenelle du 27 mai 1968 entre les représentants des syndicats ouvriers (CGT, FO, CFTD, CFTC, FEN...) et ceux des organisations patronales.

Il ne s'agit pas, dans ces deux films, d'une quelconque forme de nostalgie, comme les commémorations tentent de le faire croire avec les déclarations, les illustrations graphiques et les images habituelles, mais d'analyses critiques sur un mouvement social réprimé par la violence étatique et les conséquences des accords

de Grenelle vécues comme une trahison par la classe ouvrière à la base. Affaires classées ? Certainement pas. Les liens avec les violences d'aujourd'hui sont évidents, comme le réformisme, pour ne pas dire le conformisme, de certains syndi-

Christiane Passevant

[1] *Mai 68, la belle ouvrage* de Jean-Luc Magneron : sortie nationale en copie restaurée le 25 avril 2018.

[2] Voir le livre de Maurice Rajsfus, *La police hors la loi. Des milliers de bavures sans ordonnances depuis 1968*, Paris, Le Cherche Midi éditeur, 1996.

[3] *Reprise* d'Hervé Leroux : sortie nationale en copie restaurée le 30 mai 2018.



EXPO LE BESTIAIRE MÉDIÉVAL

LE CRML vous invite à passer voir jusqu'au 31 mai la nouvelle expo de RIRI, contributrice régulière du ML, pleine d'animaux mystérieux du Moyen-Âge...

Vernissage le mardi 17 avril, à Fatalitas !

31, rue de l'église. 93100 Montreuil

M° Mairie de Montreuil

Ouvert du lundi au samedi de 13h30 à 19h (fermé le mercredi)

ARTS

Expo František Kupka

Les Galeries nationales du Grand Palais de Paris présentent actuellement une exposition consacrée au peintre et dessinateur d'origine tchèque František (François ou Franz) Kupka.

Au début du XX^e siècle, comme de nombreux peintres et écrivains, il fut sensible aux idées anarchistes.

Né en 1871 à Opo no en Bohême orientale. Très tôt orphelin, il a eu une enfance pauvre. Doué pour le dessin, il fréquente les écoles des beaux-arts de Prague (en 1888) puis de Vienne (1892). Il s'installe à Paris en 1896.

Pour survivre, il réalise des dessins pour des revues de mode ou humoristiques, des affiches pour les cabarets de Montmartre et des illustrations pour des livres.

Les sujets d'intérêt de Kupka ont été nombreux. Tolstoï l'a fasciné. Il a lu les philosophes allemands et des ouvrages scientifiques mais aussi des livres d'astrologie, d'occultisme et de théosophie, doctrine mystique opposée aux religions officielles. Ces théories ont rencontré à l'époque un certain succès dans les milieux anarchistes. Avant de venir en France, Kupka a même gagné sa vie en étant médium.

Entre 1900 et 1912, Kupka fréquente les milieux anarchistes. Il dessine dans *Les Temps nouveaux* de Jean Grave et dans *L'Assiette au beurre*. Kupka n'est pas un anarchiste militant mais sa participation à ces périodiques montre qu'il avait un grand intérêt pour les idées libertaires.

Il collabore à treize numéros de *L'Assiette au Beurre* entre 1901 et 1907. Il a réalisé entièrement trois numéros qui ont pour thèmes l'argent, la paix et les religions. Kupka critique une société inégalitaire asservie à l'argent. Il s'en prend aux guerres coloniales et aux fureurs nationalistes. Il dénonce l'abrutissement dû à tous les fanatismes religieux. Il n'épargne aucun dogme. Ses attaques sont dirigées aussi bien contre

les monothéismes que contre les paganismes ou les « sages » orientales. En 1904, Kupka semble s'être éloigné de ses idées mystiques antérieures. Ses dessins de *L'Assiette au Beurre* sont beaux et percutants. Il quitte *L'Assiette au Beurre* à l'arrivée d'un nouveau propriétaire. À son sujet, il écrit : « [Il ne] veut que des dessins qui ne troublent pas la digestion de ses lecteurs. Je suis trop révolutionnaire. »

Les Temps nouveaux sera illustré à partir de juillet 1904. Jean Grave demande un dessin d'actualité chaque semaine à ses amis artistes (Luce, Signac, Angrand, Delannoy, Van Dongen, Jossot...). Les rapports de Kupka avec Grave resteront formels et occasionnels. Entre 1905 et 1912, Kupka réalise une lithographie, six dessins et des illustrations pour *Le Coin des enfants*. Il illustre aussi la couverture d'une brochure de Kropotkine *Le salariat* (1909, précédemment parue en 1889). Enfin, en 1908 et 1912, il fera dons de ses œuvres pour les tombolas qu'organise le journal pour renflouer ses caisses.

Kupka est aussi l'illustrateur du dernier livre d'Élisée Reclus (1830-1905), *L'Homme et la Terre*. Il a réalisé ce travail entre 1904 et 1906. Les deux hommes s'appréciaient mutuellement mais on ignore s'ils ont pu collaborer de façon étroite. Avant d'illustrer le livre, Kupka en avait entièrement pris connaissance. On peut y voir plus d'une centaine de dessins : en-têtes, culs-de-lampe et frontispices. Ses dessins sont d'esprit symboliste. De grandes illustrations présentent les civilisations humaines à travers les millénaires. Il y montre entre autres les oppositions entre le progrès et l'obscurantisme. La nudité très présente symbolise la pureté, l'innocence retrouvée des origines. À un ami poète, il écrivait en avril 1905 : « Ce que j'aurais de mieux à faire serait d'aller éduquer les masses avec un homme comme le vieux Reclus, laisser tomber ce lyrisme stupide qui, bon an mal an, envoie des toiles à des expositions snob. »

En 1909, il prépare des illustrations pour une nouvelle édition de *La grande Révolution* de Kropotkine. Ce projet tombe à l'eau et ces dessins n'ont malheureusement jamais été retrouvés.

Après 1912, il ne semble pas que Kupka ait eu encore des liens avec l'anarchisme. En 1914, il participe à la Première Guerre mondiale sur le front de la Somme. De 1915 à 1918, il est membre d'une organisation de volontaires tchèques en France.

Sa peinture va évoluer du divisionnisme au fauvisme puis au cubisme. Il est ensuite considéré comme l'un des pionniers méconnus de l'art abstrait. Il meurt à Puteaux en 1957.

L'exposition a pour titre *Kupka : pionnier de l'abstraction*. Elle est visible au Grand Palais à Paris jusqu'au 30 juillet 2018, les lundis, jeudi, vendredi, samedi et dimanche de 10 heures à 20 heures, le mercredi de 10 heures à 22 heures.

À l'occasion de cette exposition, de nombreux livres consacrés à Kupka sont parus. On peut citer le catalogue de l'exposition (*Kupka : pionnier de l'abstraction : catalogue d'exposition, Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 21 mars-30 juillet 2018*. RMN, 2018. 320 pages. 49 euros.) et deux essais (*Kupka* par Pierre Brulé. Gallimard, RMN : Grand Palais, 2018. 64 pages. (Carnet d'expo) (Découvertes Gallimard). 9,20 euros. *František Kupka en 15 questions* par Pascal Rousseau. Hazan, 2018. 96 pages. (L'art en questions). 15,95 euros.).

Felip Équy

Paru dans *Le Monde libertaire*, n° 1290, 26 septembre-2 octobre 2002. Revu et actualisé.

ÉVÉNEMENTS

À la librairie Publico

PUBLICO fait partie des œuvres de la Fédération Anarchiste tout comme Radio Libertaire, le Monde libertaire et les Editions du Monde Libertaire.

C'EST NOTRE LIBRAIRIE. FAISONS-LA VIVRE pour qu'elle puisse financièrement continuer à exister, pour qu'elle puisse à son tour être un soutien financier pour la FA mais aussi parce que c'est le seul lieu où approcher la FA, venir s'informer et discuter, le seul point de chute connu pour des camarades de passage du monde entier et le seul point de rendez-vous commun à toute la FA.

POUSSEZ LA PORTE :

Pour découvrir et vous plonger dans l'univers anarchiste et discuter sur place avec tout le monde.

Pour acheter des ouvrages anarchistes et la presse libertaire du monde entier. Mais aussi des brochures, autocollants, B.D., CD, affiches, tee-shirts etc.

Pour participer à des présentations de livres et des débats, voir un film, assister à des concerts, voir des expos. Voici le programme en ligne : <http://www.librairie-publico.info>

COMMANDEZ TOUT OUVRAGE !

Nous ne sommes pas tous à Paris, donc notez l'adresse internet <https://www.librairie-publico.com> et le téléphone 01 48 05 34 08 pour commander vos livres ou vous faire envoyer Le Monde Libertaire.

POUR SOUTENIR LA LIBRAIRIE PUBLICO, COMMANDEZ TOUT OUVRAGE EN LIGNE AU LIEU DE LE COMMANDER SUR LES SITES MARCHANDS.

Publico est une librairie spécialisée en ouvrages anarchistes et libertaires mais commande tous les titres comme une librairie généraliste.

Programme MAI 2018 :

MOTS ET MUSIQUES ET LA LIBRAIRIE PUBLICO PRESENTENT LES SAMEDIS DE LA CHANSON A PUBLICO – 145 rue Amelot 75011 Paris – Métro Oberkampf – ligne 9 :

Samedi 12 mai à 17 heures : Livane interprète des chansons de Damia, Fréhel, Piaf et d'elle...

Samedi 26 mai à 17 heures : Frédéric interprète des chansons de Gaston Couté et Pierre Mac Orlan

Samedi 9 juin à 17 heures : Hélène Gerray interprète son spectacle : « De l'air »

Samedi 23 juin à 17 heures : Claire interprète son spectacle : « Quoi de nouveau, nos gens ? »

Pour le CRML, Monica & Patrick

PAROLES D'AUTEUR

Les Marseillaises anarchistes de Gaston Couté

Fils de meuniers de Meung-sur-Loire — là où le poète François Villon, qu'il admirait tant, fut torturé sur ordre de l'évêque d'Orléans—, Gaston Couté, (1880-1911), renvoyé du lycée pour irrévérence, puis jeune reporter au journal *Le progrès du Loiret*, débute comme chansonnier dans le Loiret pour développer finalement sa carrière dans les cabarets montmartrois (entre autres Le Lapin Agile, le seul encore existant

aujourd'hui) où il fréquente Picasso, Apollinaire, Kupka, etc et devient ami et compagnon de beuveries de Jules Dépaquit, futur maire de la Commune libre de Montmartre.

Collaborateur engagé et enragé des journaux anarchistes *La Barricade* et surtout *La Guerre Sociale* où il publie sa chanson de la semaine, le poète révolté chante, dans sa langue du Loiret, pauvres

et paysans, amour et liberté et dénonce le gouvernement, l'armée, la religion, la société capitaliste, les pouvoirs, l'argent.

En voici deux à chanter sur l'air de La Marseillaise au 77° Congrès de la Fédération Anarchiste, organisé par notre groupe à Châlette-sur-Loing, dans le Loiret (45) :

LA PAYSANNE

Paysans dont la simple histoire
Chante en nos cœurs et nos cerveaux
L'exquise douceur de la Loire
Et la bonté -des vins nouveaux, (bis)
Allons-nous, esclaves placides,
Dans un sillon où le sang luit
Rester à piétiner au bruit
Des Marseillaises fratricides ?...

Refrain :

En route! Allons les gars ! Jetons nos
vieux sabots
Marchons,
Marchons,
En des sillons plus larges et plus
beaux !

A la clarté des soirs sans voiles,
Regardons en face les cieus ;
Cimetière fleuri d'étoiles
Où nous enterrerons les dieux. (bis)
Car il faudra qu'on les enterre
Ces dieux féroces et maudits
Qui, sous espoir de Paradis,
Firent de l'enfer sur la « Terre » !...
(au refrain)

Ne déversons plus l'anathème
En gestes grotesques et fous.
Sur tous ceux qui disent : « Je t'aime »
Dans un autre patois que nous ; (bis)
Et méprisons la gloire immonde
Des héros couverts de lauriers :
Ces assassins, ces flibustiers
Qui terrorisèrent le monde !
(au refrain)

Plus -de morales hypocrites
Dont les barrières, chaque jour,
Dans le sentier des marguerites,
Arrêtent les pas de l'amour !... (bis)
Et que la fille-mère quitte
Ce maintien de honte et de deuil
Pour étaler avec orgueil
Son ventre où l'avenir palpite !...
Refrain

Semons nos blés, soignons nos
souches !
Que l'or nourricier du soleil
Emplisse pour toutes nos bouches
L'épi blond, le raisin vermeil !... (bis)
Et, seule guerre nécessaire
Faisons la guerre au Capital,
Puisque son Or : soleil du mal,
Ne fait germer que la misère.

LA MARSEILLAISE DES REQUINS
(1911)

Allez ! petits soldats de France
Le jour des poir's est arrivé.
Pour servir la Haute Finance
Allez-vous en là-bas crever !
Allez-vous en là-bas crever!
Tandis qu'au cœur de la fournaise
Vous tomb'rez, une balle au front,
De nos combin's nous causerons
En fredonnant la " Marseillaise " !

Refrain:

Aux Armes, les enfants !
Formez vos bataillons !
Marchez ! Marchez ! Nous récolt'rons
Dans le sang, des sillons !

Allez ! Guerriers pleins de courage,
Petits fils de la liberté,
Allez réduire en esclavage
De pauvr's Arbis épouvantés !
De pauvr's Arbis épouvantés !
Dans leurs douars, que le canon tonne
Plus fort que le tonnerr' d'Allah :
Nous align'rons pendant c'temps-là,
Des chiffres en longues colonnes !

Refrain

Allez-y ! qu' les cadavr's s'entassent
Par centaines et par milliers,
Que la plaine où les balles passent
N'soit plus qu'un immense charnier !
N'soit plus qu'un immense charnier !
D'avant l'écrit de tout's ces misères,
En ouvrant le journal de d'main,
Nous song'rons, nous frottant les
mains :
" Ça n'biche pas trop mal, les affaires
! "

Refrain

Allez ! Si les autres voraces,
Si tous les requins d'Outre-Rhin,
Font en c'moment un' sal' grimace
Ça n'nous défris' pas l'moindre brin
Ça n'nous défris' pas l'moindre brin
Un' nouvelle guerre ? On s'en fout,
puisque
C'est vous qui marcheriez encor
Pour défendre nos coffres-forts
Alors ! franch'ment, NOUS qu'est-
c'qu'on risque ?

Refrain

Nous entrerons dedans la place
Après que vous n'y serez plus :
Nous y trouverons vos carcasses
Près des carcasses des vaincus !
Près des carcasses des vaincus !
Et sur les tombes toutes proches,
Se r'joignant à deux pieds dans l'sol
Avec l'or du meurtre et du vol
Nous emplirons froid'ment nos poches !

Refrain

Groupe Gaston Couté de la
Fédération Anarchiste

FÉDÉRATION ANARCHISTE

Groupes & liaisons

02 AISNE

Athénée Libertaire Le Loup Noir & Bibliothèque Sociale

8, rue Fouquerolles
02000 MERLIEUX

Permanence : 1er, 3ème et 5ème jeudi du mois de 18h à 21h

Athénée Libertaire L'Etoile Noire & Bibliothèque Sociale

5, rue Saint-Jean
02000 LAON

Permanences : tous les lundis de 15h à 19h et tous les premiers samedis du mois de 16h à 20h

Groupe Kropotkine

<http://kropotkine.cybertaria.org/>
kropotkine02@riseup.net

c/o Athénée Libertaire 8 rue Fouquerolles 02000

MERLIEUX

04 ALPES DE HAUTE PROVENCE

Liaison Metchnikoff

metchnikoff@federation-anarchiste.org

06 ALPES MARITIMES

Liaison de Nice

nice@federation-anarchiste.org

07 ARDECHE

Groupe d'Aubenas.

fa-groupe-daubenas@federation-anarchiste.org

<http://www.aubanas.lautre.net/>

12 AVEYRON

Liaison Ségala Aveyron

segala-aveyron@federation-anarchiste.org

Liaison Sud Aveyron

liaison-sud-aveyron@federation-anarchiste.org

Liaison Millau

jrav@riseup.net

13 BOUCHES DU RHONE

Groupe Germinal.

groupe-germinal@riseup.net

<https://www.facebook.com/Groupe-Germinal-F%C3%A9d%C3%A9ration-Anarchiste-1510483519257882/>

<https://twitter.com/GroupeGerminal>

Liaison La Ciotat.

la-ciotat@federation-anarchiste.org

14 CALVADOS

Groupe Sanguin de Caen

groupeanguinfa14@laposte.net

<http://sous-la-cendre.info/groupe-sanguin-de-la-federation-anarchiste>

17 CHARENTE MARITIME

Groupe Nous Autres

nous-autres@federation-anarchiste.org

c/o ADIL BP 3 17350 SAINT-SAVINIEN

20 CORSE

Liaison Bastia

corsica@federation-anarchiste.org

21 COTE D'OR

Bibliothèque sociale

6 impasse Quentin

21000 DIJON

Groupe La Mistoufle

lamistoufle@federation-anarchiste.org

Permanence à la bibliothèque La Sociale tous les jeudis

de 18h à 20h

22 COTES D'ARMOR

Liaison Jean Souvenance

souvenance@no-log.org

23 CREUSE

Liaison Granite

liaison-granite@federation-anarchiste.org

<http://anarsdugranite23.eklablog.com/>

24 DORDOGNE

Groupe Emma Goldman – Périgieux

perigueux@federation-anarchiste.org

<http://fa-perigueux.blogspot.fr/>

25 DOUBS

Librairie l'Autodidacte

<http://www.lautodidacte.org>

5 rue Marulaz 25 000 Besançon

Du Mercredi au samedi de 15 h à 19 h

Groupe Proudhon.

groupe-proudhon@federation-anarchiste.org

<http://groupe.proudhon-fa.over-blog.com/>

<https://www.facebook.com/Groupe-Proudhon-F%C3%A9d%C3%A9ration-Anarchiste-Besan%C3%A7on-1315972045129504/>

Groupe anarchiste solidaire

groupe-anarchiste-solidaire@federation-anarchiste.org

<https://www.facebook.com/GroupeAnarchisteSolidaire/>

Liaison Nord-Doubs

liaison-nord-doubs@federation-anarchiste.org

26 DROME

Groupe la rue rôle

la-rue-rôle@federation-anarchiste.org

<http://laruerole.wordpress.com/>

Nous participons à des paniers de producteurs, à une université populaire et une épicerie coopérative. Et nous sommes présent-e-s sur les luttes sociales.

27 EURE

Groupe Bocquemare - Gueule d'Enfer

28 EURE ET LOIR

Groupe Le Raffût

fa.chartres@gmail.com

29 FINISTÈRE

Groupe Le Ferment

leferment@federation-anarchiste.org

Groupe actif dans le Centre-Bretagne (Kreizh Breizh)

entre Chateauneuf-du-Faou et Callac.

Groupe de Brest

brest@federation-anarchiste.org

30 GARD

Groupe Gard-Vaucluse

groupe-du-gard@federation-anarchiste.org

<http://www.fa-30-84.org/>

31 HAUTE GARONNE

Groupe de Toulouse

toulouse@federation-anarchiste.org

32 GERS

Liaison Anartiste 32

anartiste32@federation-anarchiste.org

<http://lachayotenoire.jimdo.com/anartiste-32/>

Cercle d'Études Louise Michel

cercle-etudes-louise-michel@federation-anarchiste.org

<https://lachayotenoire.jimdo.com/cercle-d-%C3%A9tudes-louise-michel/>

33 GIRONDE

Cercle Barrué

cercle-jean-barrue@federation-anarchiste.org

<https://cerclelibertairejb33.wordpress.com/>

<https://www.facebook.com/cljb33/>

c/o Athénée libertaire 7 rue du Muguet 33000 Bordeaux

Groupe Nathalie Le Mel

nathalie-le-mel@federation-anarchiste.org

34 HERAULT

Groupe Montpellier-Hérault

montpellier@federation-anarchiste.org

Liaison Frontignan-Sète

frontignan-sete@federation-anarchiste.org

35 ILLE ET VILAINE

Bibliothèque et librairie « la Commune »

17 rue de Châteaudun

35000 RENNES

02 99 67 92 87

Groupe La Sociale.

contact@falasociale.org

<http://www.falasociale.org/>

<https://twitter.com/falasociale>

c/o local la commune, 17 rue de châteaudun 35000

rennes

La page vidéo du groupe de Rennes qui héberge des

films militants :

<https://www.youtube.com/channel/UCyW5zOrvhQffuj-kUyhhyr7g>

Liaison Vie A

liaison-viea@federation-anarchiste.org

Liaison Redon

redon@federation-anarchiste.org

37 INDRE ET LOIRE

Liaison Libertalia

libertalia@federation-anarchiste.org

38 ISERE

Groupe de Grenoble

fagrenoble@riseup.net

<https://fagrenobleblog.wordpress.com/>

40 LANDES

Groupe Euskal Herria – Bayonne

euskal-herria@federation-anarchiste.org

m.bonnet1@laposte.net

42 LOIRE

Groupe Makhno

groupe.makhno42@gmail.com

c/o Bourse du Travail Salle 15 bis Cours Victor Hugo

42028 Saint Etienne cedex 1

44 LOIRE ATLANTIQUE

Liaison de Saint-Nazaire

saint-nazaire@federation-anarchiste.org

Groupe Déjacque

groupe-dejacque@federation-anarchiste.org

<http://fa-nantes.over-blog.com/>

<https://www.facebook.com/jdejacque>

Le groupe Joseph Déjacque tient chaque premier

mardi du mois une permanence au local B17 (17 rue

Paul Bellamy (tout au fond de la deuxième cour, à

l'étage) de 18h à 20h, sous forme de table de presse.

45 LOIRET

Groupe Gaston Couté

groupegastoncoute@gmail.com

46 LOT

Liaison Lot-Aveyron
liaison-lot-aveyron@federation-anarchiste.org
Actif dans la région de Figeac (Lot)/Villefranche de
Rouergue (Aveyron)/ Decazeville (Aveyron) /Maur
(Cantal)
49 MAINE ET LOIRE
Liaison Angers
angers@federation-anarchiste.org
50 MANCHE
Groupe de Cherbourg
cherbourg@federation-anarchiste.org
53 MAYENNE
Liaison Laval
mohamed-sail@federation-anarchiste.org
56 MORBIHAN
Groupe Lochu Ferrer.
groupe.lochu@riseup.net
http://anars56.over-blog.org/
c/o Maison des associations 31, rue Guillaume Le
Bartz 56000 VANNES
57 MOSELLE
Groupe de Metz
groupe-demetz@federation-anarchiste.org
c/o Association Culturelle Libertaire BP 16 57645
Noisseville
Groupe Jacques Turbin – Thionville
jacques-turbin@federation-anarchiste.org
Liaison Sarrebourg
liaison-sarrebourg@federation-anarchiste.org
59 NORD
Liaison Dunkerque
dunkerque@federation-anarchiste.org
60 OISE
Liaison Beauvais
scalp60@free.fr
62 PAS DE CALAIS
Groupe Lucy Parsons in the Sky
bethune-arras@federation-anarchiste.org
http://www.noirgazier.lautre.net/
63 PUY DE DOME
Groupe Spartacus
spartacus@federation-anarchiste.org
66 PYRENEES ORIENTALES
Groupe John Cage
john-cage@federation-anarchiste.org
édite la revue Art et Anarchie http://artetanarchie.com/
Groupe Pierre-Ruff
pierre.ruff-fa66@laposte.net
67 BAS RHIN
Liaison Bas-Rhin
liaison-bas-rhin@federation-anarchiste.org
Groupe de Strasbourg.
groupe-strasbourg@federation-anarchiste.org
http://fastrasbg.lautre.net/
68 HAUT RHIN
Groupe du Haut Rhin.
groupe-haut-rhin@federation-anarchiste.org
Liaison Colmar - Maria Nikiforova
colmar@federation-anarchiste.org
Entre Colmar et Mulhouse
69 RHONE
Groupe Graine d'anar.
grainedanar@federation-anarchiste.org
http://grainedanar.org/
Groupe Kronstadt
kronstadt@federation-anarchiste.org
Liaison Juste une étincelle noire
letincelle-noire@riseup.net
http://etincelle-noire.blogspot.fr/
70 HAUTE SAONE
Liaison Haute-Saone
haute-saone@federation-anarchiste.org
71 SAONE ET LOIRE
Groupe LA VACHE NOIRE

leperepeinard@no-log.org
c/o ADCL Le retour 71250 Jalogny
73 SAVOIE
Groupe de Chambéry
fa73@no-log.org
www.FA73.lautre.net
https://www.facebook.com/FederationAnarchisteCham-
bery/
74 HAUTE SAVOIE
Liaison Haute Savoie
haute-savoie@federation-anarchiste.org
75 PARIS
Librairie du Monde Libertaire / PUBLICO
145 rue Amelot
75011 PARIS
01 48 05 34 08
Ouverture : du mardi au vendredi : 14h00 à 19h30 - le
samedi : 10h00 à 19h30
librairie-publico@wanadoo.fr
https://www.facebook.com/Librairie-Publico-
686079881469961/
Le programme des animations : https://www.librairie-
publico.info/
Bibliothèque La Rue
http://bibliotheque-larue.over-blog.com/
Bibliothèque libertaire La Rue 10 rue Planquette
75018 Paris
Permanence tous les samedi de 15h00 à 18h00
Liaison William Morris
william-morris@federation-anarchiste.org
https://www.facebook.com/Groupe-anarchiste-William-
Morris-163104360956219/
Groupe Anartiste
anartiste@sfr.fr
http://www.anartiste.org
acrate36@gmail.com
Groupe Artracaille (affinitaire).
artracaille@orange.fr
http://www.artracaille.fr/
pour l'émission radio : http://artracaille.blogspot.com/
Groupe Berneri
jacques.de-la-haye@wanadoo.fr
Tous les mercredis sur Radio Libertaire, de 20H30 à
22H30, Emission "Ras-les-Murs", actualités prison/ré-
pression, lutte contre tous les enfermements !
Groupe Salvador Segui
groupe-segui@federation-anarchiste.org
https://salvador-segui.org/
https://www.facebook.com/SalvadorSeguiFA/
Groupe Botul
botul@federation-anarchiste.org
Groupe Orage
groupe.orage@gmail.com
https://www.facebook.com/GroupeOrage/
https://twitter.com/GroupeOrage
Groupe Commune de Paris
commune-de-paris@federation-anarchiste.org
Vente du Monde libertaire les jeudi de 18h à 19h au
métro Belleville
Groupe Louise Michel
groupe-louise-michel@federation-anarchiste.org
http://www.groupe-louise-michel.org/
Groupe La Révolte
la-revolte@federation-anarchiste.org
https://larevoltefa.noblogs.org/
Groupe no name.
no-name@federation-anarchiste.org
Groupe Pierre Besnard
groupe-pierre-besnard@federation-anarchiste.org
pierrebesnard@laposte.net
76 SEINE MARITIME
LIBRAIRIE L'INSOUMISE
128 rue St Hilaire
76000 ROUEN
http://www.insoumise.lautre.net/spip/

Ouverture : Mercredi 16h. à 18h., Samedi 14h. à 18h.
Fermeture pendant les vacances scolaires.
Groupe de Rouen.
rouen@federation-anarchiste.org
c/o Librairie l'Insoumise 128 rue St Hilaire 76000
Rouen
Vente et diffusion du Monde libertaire chaque di-
manche de 11h à 12h au marché du Clos-St-Marc
78 YVELINES
Groupe Gaston Leval
gaston-leval@federation-anarchiste.org
http://gaston-leval-fa.org/
Le groupe Gaston Leval anime:
- l'émission hebdomadaire Trous Noirs sur Radio Li-
bertaire http://trousnoirs-radio-libertaire.org/
- le site Monde nouveau http://monde-nouveau.net/
79 DEUX SEVRES
Liaison Bakouine
plexdor@gmail.com
http://sapristi-balthazar.blogspot.fr/
80 SOMME
Groupe Alexandre Marius Jacob.
amiens@federation-anarchiste.org
http://fa-amiens.org/
81 TARN
Groupe les ELAF
elaf@federation-anarchiste.org
84 VAUCLUSE
Groupe Gard-Vaucluse.
fa.30.84@gmail.com
http://www.fa-30-84.org/
85 VENDEE
Groupe Henri Laborit
henri-laborit@federation-anarchiste.org
86 VIENNE
Liaison Poitiers
poitiers@federation-anarchiste.org
87 HAUTE VIENNE
Groupe Armand Beaure
armand-beaure@federation-anarchiste.org
92 HAUTS DE SEINE
Groupe Fresnes-Antony
fresnes-antony@federation-anarchiste.org
93 SEINE SAINT DENIS
Groupe Henri Poulaille
groupe-henry-poulaille@wanadoo.fr
http://poulaille.org/
c/o La Dionysité 4 Place Paul Langevin 93200 -
SAINT-DENIS
94 VAL DE MARNE
Groupe Elisée Reclus.
faivry@no-log.org
http://fa-ivry.forlogaj.tk/
97 GUADELOUPE
Liaison Guadeloupe Caraïbes
liaison-guadeloupe-caraibes@federation-anarchiste.org
98 NOUVELLE CALEDONIE
Individuel Albert
nouvelle-caledonie@federation-anarchiste.org
BELGIQUE
Groupe Ici et Maintenant.
groupe-ici-et-maintenant@federation-anarchiste.org
SUISSE
Fédération Libertaire des Montagnes (FLM)
flm@federation-anarchiste.org
ANGLETERRE
Liaison Coventry
liaison-coventry@federation-anarchiste.org

Vive la F.A.R.C.E.

Dessinateur : Manolo Prolo. Scénario : Zilber Karevski

Tandis que la France plonge dans la crise et que les usines ferment les unes après les autres, en Lorraine, quatre ouvriers décident de passer à l'action directe: arroser de purin ceux qu'ils considèrent comme responsables. La philosophie de Vive la F.A.R.C.E. va se répandre comme une traînée de poudre. Politiques, financiers, notables, personne n'est épargné. Un matin, tout bascule. L'ancien contremaître est retrouvé mort, la tête dans un seau de purin. Un tract signé F.A.R.C.E. revendique l'attentat. Les chiens sont lâchés, et ils sont enragés.





- Vous avez demandé un drapeau noir ?
- Oui, et on m'a apporté un chiffon noir
- Qui est-ce qui vous l'a donné ?
- Un inconnu.
- On ne trouve pourtant pas si facilement et par hasard un drapeau sur l'esplanade des Invalides ?
- Il suffit d'un haillon noir et d'un manche à balai.
- Il résulte de ce fait que la manifestation était préparée. Qui avait préparé ce drapeau ?
- Personne, et ce serait quelqu'un que je ne désignerais pas cette personne, ainsi que vous pensez bien.

-Quel était votre but en parcourant Paris, avec un drapeau noir ? Croyez-vous que vous procureriez ainsi du pain aux ouvriers ?

-Non, mais je voulais faire voir qu'ils en manquaient et qu'ils avaient faim. C'est le drapeau des grèves, le drapeau des famines que je tenais.

M. le président ordonne à l'huissier de prendre sur la table des pièces à conviction un drapeau noir que Louise Michel reconnaît pour être celui qu'elle portait le 9 mars.

